

PIRELLS

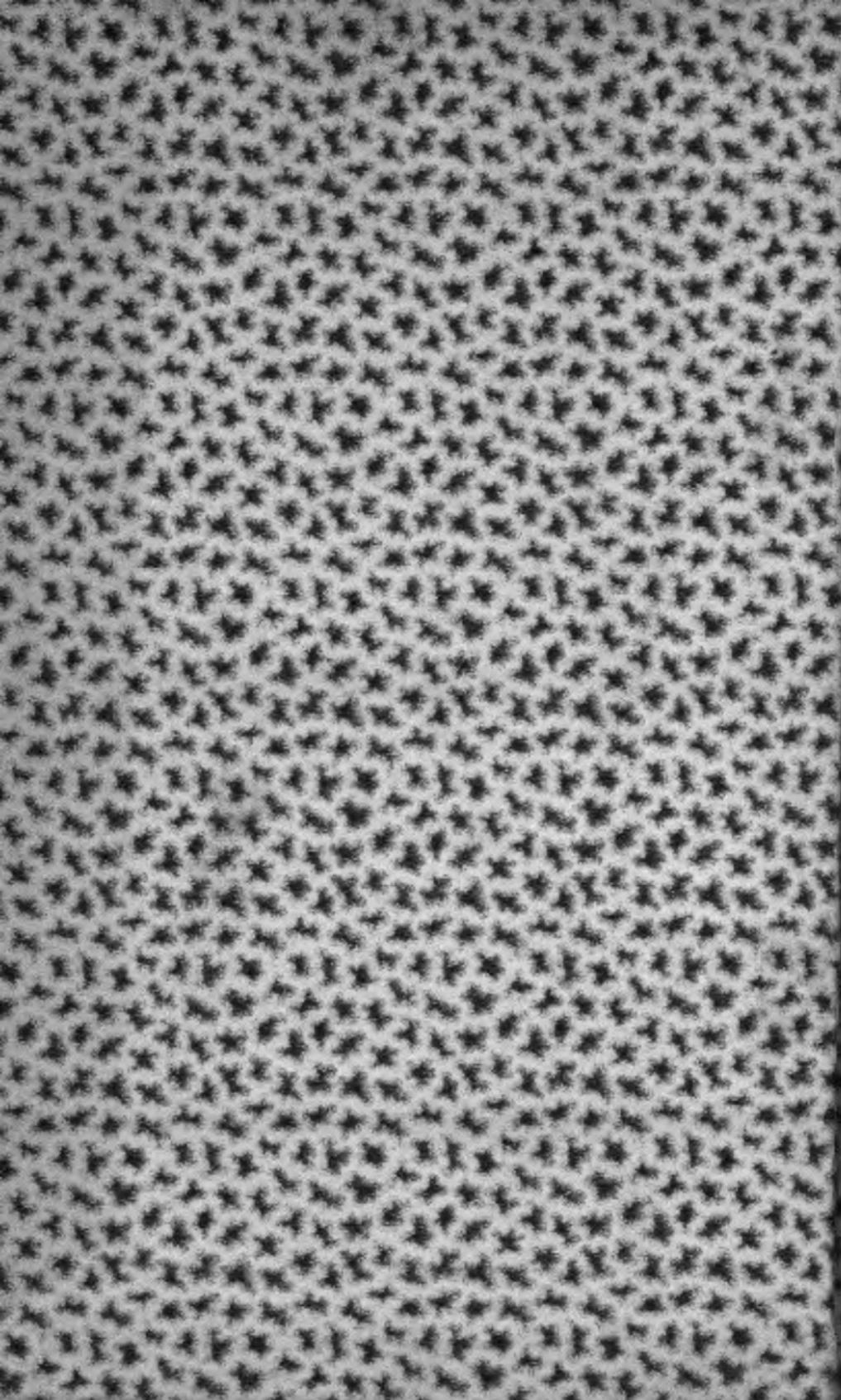
EMIGRATION

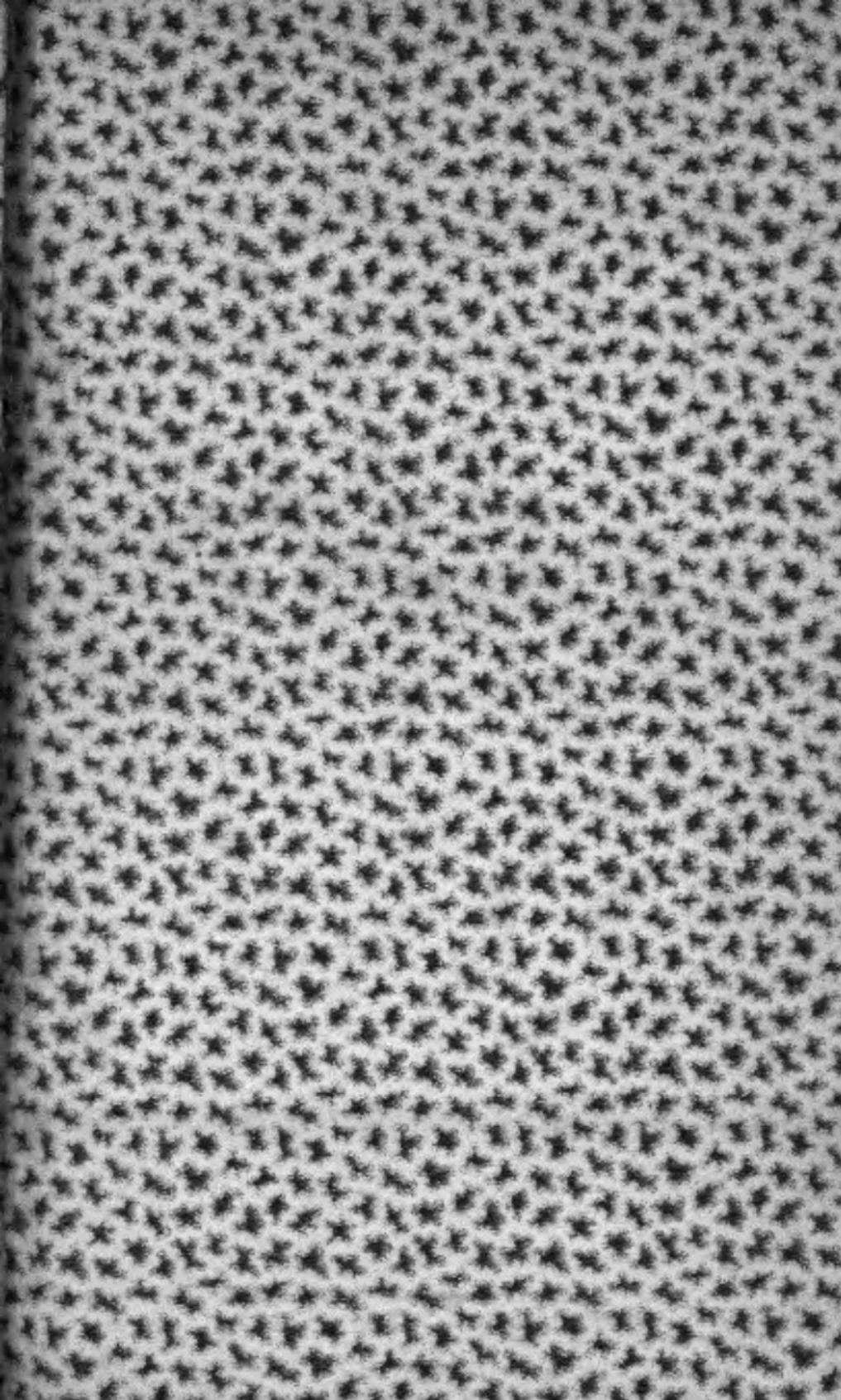
REGULAR

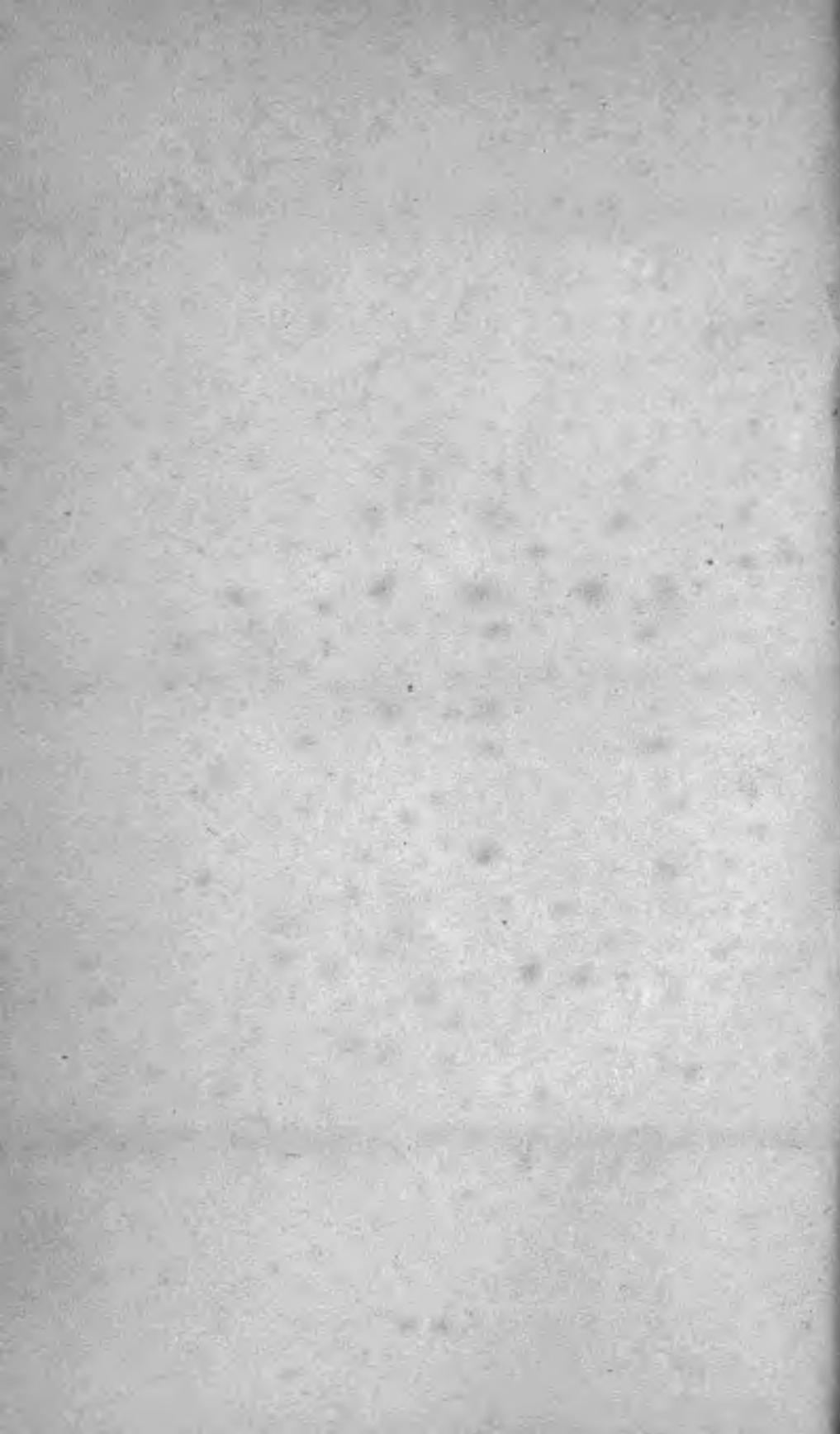
REGULAR

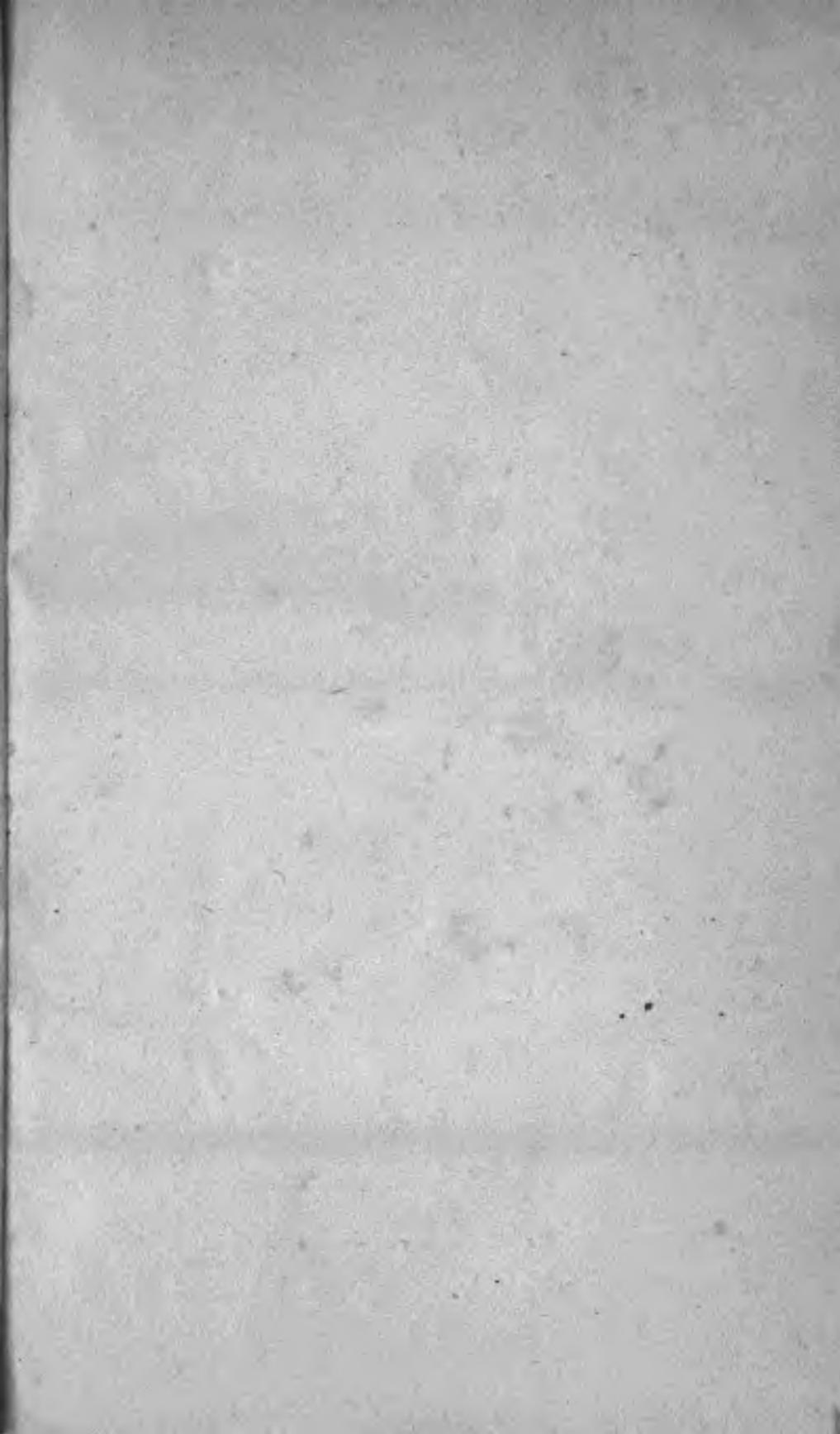
REGULAR

REGULAR











A.T.V.
3354



L'ÉMIGRATION BASQUE

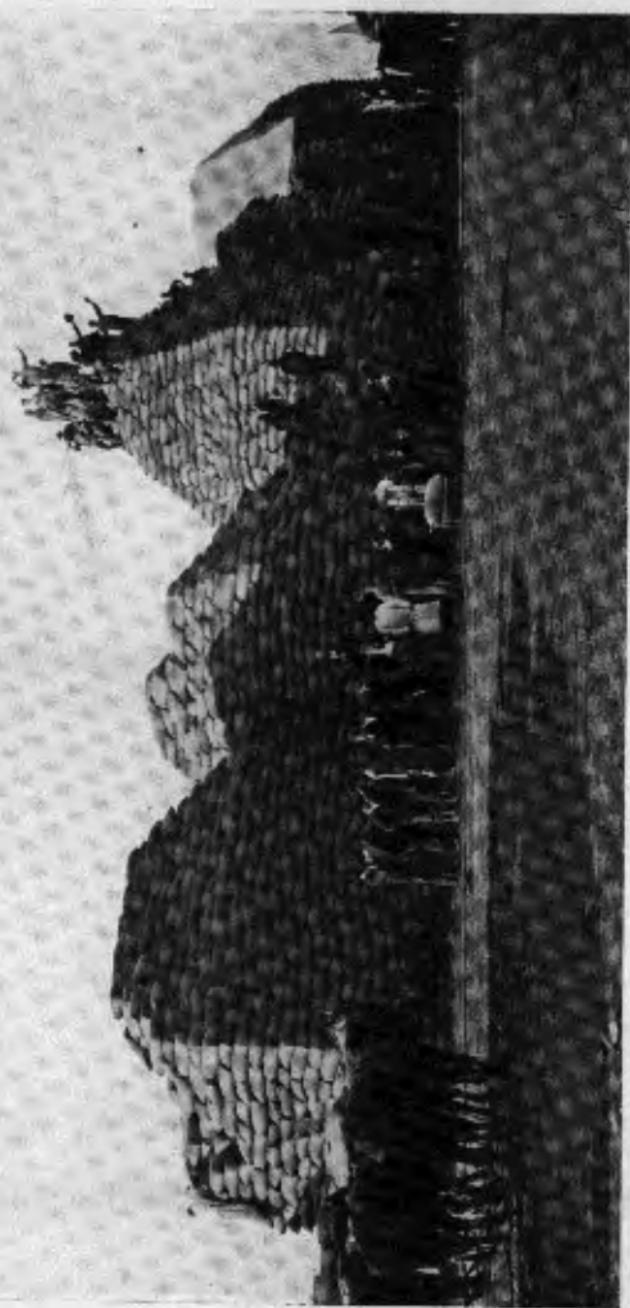
DU MÊME AUTEUR

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE, 85, RUE DE RENNES

Autour d'un foyer basque. Récits et Idées. 1 vol.
de la collection « Les Pays de France ». 2 »



LES BASQUES DANS LA PAMPA. *La pampa après la maison*.



PIERRE LHANDE, S. J.

L'ÉMIGRATION
BASQUE

HISTOIRE — ÉCONOMIE — PSYCHOLOGIE

Préface de Carlos PELLEGRINI

ANCIEN PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Ouvrage orné de quatre gravures hors texte

PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE
85, RUE DE RENNES (VI^e)

—
1910

A

SAINT FRANÇOIS DE JASSU DE XAVIER

APÔTRE DES INDES ET DU JAPON

*Né au château de Xavier, en
pays basque, le 7 avril 1506*

*Mort dans l'île de Sancian, en
Chine, le 2 décembre 1552.*

P. L.



PRÉFACE

A mon dernier voyage en Europe, je m'étais bien promis de couronner mes pérégrinations par une promenade dans le midi de la France et le nord de l'Espagne, aux deux versants des Pyrénées. En compagnie d'un ami, je longeai les contreforts des Pyrénées, de Bayonne à Lourdes, en passant par Pau. Le voyage fut un perpétuel enchantement.

D'espace en espace nous nous arrêlions pour jouir des beautés du paysage ou reprendre des forces dans d'excellentes posadas, au bord de ces chemins admirables qui semblent avoir pressenti l'automobile et invitent aux excursions vagabondes. Les routes étaient entretenues et arrosées comme les méandres d'un parc. Des platanes, des chênes, des ormes séculaires formaient au dessus des coupoles de verdure.

C'était le commencement de juillet. Le printemps persistait encore. Des pluies abondantes avaient rafraîchi l'atmosphère; et aux deux

bords du chemin la campagne s'étendail, ondulée et fertile, cultivée avec un art amoureux. De la montagne, des torrents roulaient en bouillonnant vers des bois admirablement détachés dans une lumière où brillaient toutes les nuances de leurs feuillages verls. Les roses et le chèvre-feuille escaladaient les clôtures des jardins débordants de fleurs; et là-bas, tout au fond, la masse bleuâtre et immense des Pyrénées fermait l'horizon.

De retour à Biarritz, nous passâmes en Espagne en traversant la Bidassoa, puis Saint-Sébastien. Nous parcourûmes une partie de la Navarre, le Guipuzcoa et l'Alava, de Pamplune à Vitoria. L'encharnement des premiers jours persistait. Nous étions en pleine montagne, et, pour être plus virile, la sensation n'en était pas moins délicieuse.

Dans toute la partie du globe que j'ai parcourue, il n'est pas de plus beau coin de terre que le pays basque-français-espagnol; et dans ce coin de terre, la région qui appartient à l'Espagne ne le cède à aucune contrée d'Europe en magnificence et en culture moderne. Sa beaute, il est vrai, lui vient de la nature; mais ses champs cultivés avec tant de soin, ses grand'roules admirables sont l'œuvre de l'homme; et plusieurs de ses grandes artères — telle la carretera qui

borde la mer, de Saint-Sébastien à Bilbao — témoignent d'un travail de géants. Les innombrables cheminées, dont les panaches noirs ne parviennent pas à voiler la clarté diaphane du ciel, révèlent un peuple adonné à l'industrie.

Si vous étudiez celle population originale, tout ce que vous y découvrez vous déconcerle. C'est un écroulement de préjugés et de notions même que vous jugiez jusque-là intangibles comme un axiome. Vous voyez un peuple — le plus ancien en Europe — qui, le dos à l'Océan, blotti sous le bouclier de ses Pyrénées, a repoussé les invasions conquérantes ou pacifiques, tandis qu'autour de lui toutes les races de l'Espagne et de l'Europe entière en restaient profondément altérées.

Un petit peuple qui s'isole ainsi et se renferme en lui-même pourra, je le veux bien, garder l'intégrité du sang; mais ne devrait-il pas, après tant de siècles, présenter quelques symptômes de dégénérescence ou d'épuisement? Eh bien, non; vous vous trouvez, au contraire, devant la race la plus virile et la plus vigoureuse de la terre. Ses luttes continuelles pour la conservation de son autonomie et de ses fers auraient dû la rendre sauvage, réservée ou soupçonneuse; et vous rencontrerez un peuple,

le plus allayant, le plus généreux, le plus franchement hospitalier qui soit. Par ailleurs on jurerait que le Basque, né et grandi dans un coin du monde si riant et si beau, vit collé à sa riche terre et ne se déracine qu'à grand'peine : et pourtant il a un penchant marqué à l'aventure et à l'émigration. Cette tendance naît, croyons-nous, d'une alliance entre une âme énergique et décidée et un corps très vigoureux ; et elle s'explique aussi par la fécondité d'une race saine qui déborde les étroiles limites du pays natal.

La parl d'influence des Euskariens dans la formalion de la société argentine n'a pas été appréciée encore à sa juste valeur. Et quand Basaldúa¹ affirmait que la haute société portena², par exemple, était essentiellement basque, ses lecleurs durent sourire, soupçonnant Basaldúa d'être plus Gascon que Basque ; et néanmoins rien n'est plus exact que cette affirmalion, et rien n'est plus aisé à prouver.

Un jour, comme je me promenais avec mon compagnon de voyage, sur la rambla qui con-

¹ *Florencio de Basaldúa, célèbre écrivain et ingénieur basque-argentin, né à Bilbao le 23 février 1853.*

² *Les Argentins appellent portefuas les familles de la haute aristocratie qui fréquentent, pendant les mois d'été, les plages mondaines de Mar del Plaia.*

(Note du traducteur.)

tourne le beau casino de Saint-Sébastien, nous aperçûmes sur le sable de la plage d'innombrables cabines roulantes qui portaient les noms de leurs maîtres, peints en gros caractères. Dès le premier instant ces noms frappèrent notre attention et, à mesure que nous marchions, notre surprise augmentait. Alors pour la première fois je vis que Basaldua avail dit vrai. Les noms qui défilaient à nos yeux étaient les suivants : Arana, Aguirre, Iturraspe, Irigoyen, Elortondo, Iraola, Anchorena, Urquiza, Alzaga, Iriondo, Larrazabal, Unzue, Atucha, Elizalde, Elegalde, Ezeiza, Ezcurra, Gorostiaga, Casares, Uribelarrea, Azcuena, Udaondo, Acebal, Arleaga, Artayela, Olazabal, Ituriaga, Madariaga, Guerrico, Anasagasti, etc. Cela paraissait fail à plaisir. Nous avions l'illusion de nous croire à Mar del Plata parmi l'élite de la société bonairienne.

Cette prépondérance de noms basques dans notre aristocratie est bien facile à expliquer.

Dès les premiers jours de la colonisation arrivèrent au Rio de la Plata des Espagnols de toutes les provinces de la Péninsule. Forcément, il se trouva parmi eux beaucoup de Basques et de Navarrais que devait séduire l'aventureuse chance de découvrir des terres nouvelles et de peupler le nouveau monde. De fait, les fonda-

teurs de Montévidéo et de Buenos-Ayres furent Basques. Tandis que les Espagnols des autres provinces se répandaient dans les centres urbains pour s'y consacrer au commerce, aux métiers ou à la petite agriculture, les Eskual-dunacs, les hommes aux bras puissants, sortaient, confiants en leurs forces ; ils peuplaient les campagnes, ils luttaient contre le désert et ses peuplades indiennes, ils goûtaient tous les plaisirs d'une existence forte et libre qui cadrait si bien avec leurs goûts et leurs tendances. Ils se firent éleveurs. Peu à peu ils devinrent les maîtres de la terre ; ils arrivèrent à posséder de riches héritages. Les familles qu'ils ont fondées ont persisté. Elles ont conservé leur rang ; et comme elles possédaient les grands domaines et les riches fortunes, elles purent conquérir les hautes positions et former la vieille aristocratie bonairienne.

Depuis cette lointaine immigration basque dont notre meilleure société est la survivance, il s'en est produit une seconde, après les guerres civiles d'Espagne. Ce dernier mouvement, les Basques-Français l'ont secondé pour une large part. Il reproduit et continue le précédent exode. Et tout porte à croire qu'il marquera, par les mêmes moyens et les mêmes caractères, une trace profonde dans notre société de l'avenir.

Le Basque naît agriculteur. Par tout le fond de son être il est indépendant. Comme il se sent capable de triompher par ses propres forces dans la lutte pour la vie, il éprouve une grande répugnance pour tout ce qui allenlerait au caractère traditionnel de sa race : l'indépendance. Son honnêteté native, son endurance, son caractère franc et dispos, lui gagnent, en quelque endroit qu'il se présente, les sympathies et les préférences. S'il se soumet au travail journalier pour lequel il a de si belles aptitudes, c'est uniquement afin de conquérir, par ces premiers efforts, une position indépendante.

Une branche, surtout, de l'industrie argentine, si prospère aujourd'hui, a subi l'influence de l'immigration basque : l'élevage, avec tous les métiers qui lui sont connexes.

La vigueur, l'activité et l'endurance que les Basques apportent à tout travail auquel ils touchent défient toute concurrence. Et c'est pourquoi nous les voyons monopoliser en peu de temps toutes les industries secondaires qu'ils entreprennent. Ils ont été les initiateurs de l'industrie laitière ; et, un moment, ils en ont eu le monopole ; le légendaire « laitier basque » fut chez nous un type national. Ils ont été les premiers beurriers et fromagers. Les premiers, ils ont créé des entrepôts de salaison ; et c'est un

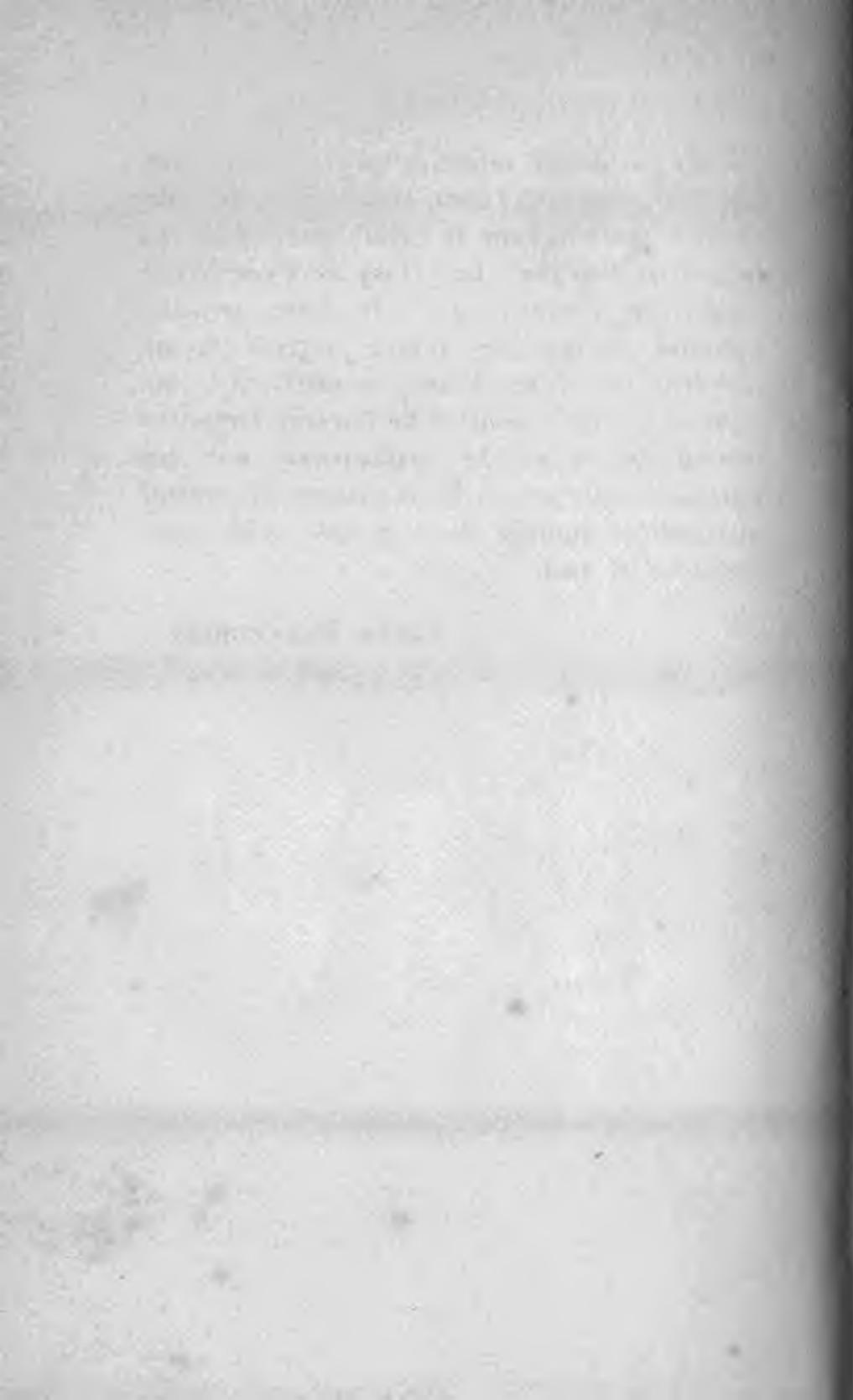
fils de Basque, Sansinena, qui a établi, le premier, ces appareils frigorifiques d'où est venue une si vaste et si féconde transformation dans l'élevage et la boucherie : aussi son nom est-il à jamais attaché à celui de cette profitable industrie.

Aujourd'hui on trouve des Basques occupant des positions distinguées dans notre monde industriel et commercial ; et les noms euska-riens se font remarquer déjà dans les sciences, les arts, les professions libérales.

Le peuple argentin passe par une période critique de son évolution. Il en est à ce moment ingrat des aspirations viriles auxquelles ne peut répondre encore un organisme en formation. Nous ne sommes plus, comme nos ancêtres, des hommes d'une seule race, de cette race espagnole dont les grandes qualités leur permirent de vaincre l'Espagne elle-même et de réaliser les prouesses de l'Indépendance. Et d'autre part nous ne sommes pas encore une race à caractères propres et bien définis : la race argentine de l'avenir. Nous sommes en pleine élaboration. L'Argentine est un creuset où bouillonne, mêlé à l'antique fond colonial, l'apport énorme de l'immigration cosmopolite. Or cet élément ne révélera ses qualités et sa forme définitive qu'au jour où il se sera cristallisé dans le moule argentin.

Cette influence marquée qu'ils ont exercée, par leur vigueur et leur endurance, sur notre progrès matériel, sur le développement de nos industries rurales, les Basques l'exerceront, nous n'en doutons pas, sur notre caractère national, par leur fierlē native, par leur énergie, par leur franchise et leur honnêteté, afin que dans la société argentine de l'avenir on puisse reconnaître la souche euskarienne, non pas seulement aux noms, mais encore, et surtout, aux solides qualités de ce peuple noble, sympathique et fort.

Carlos PELLEGRINI.



INTRODUCTION

Pour être un Basque authentique, trois choses sont requises : porter un nom sonnant qui dise l'origine ; parler la langue des fils d'Aitor, et... avoir un oncle en Amérique.

Le dernier point n'est pas de pure boutade. Dans une conférence donnée à Montréal en 1908, le Dr T. A. Brisson portait à 250.000 le nombre des Basques — Espagnols et Français — fixés seulement dans la République Argentine¹. Songez que, dans l'espace de quatre-vingt-dix ans, les quelques 120.000 habitants du Labourd et de l'arrondissement de Mauléon ont envoyé plus de 90.000 émigrants sur les rives du Nouveau-Monde. La proportion paraît invraisemblable? Elle est

¹ *Action sociale de Québec*, lundi 26 octobre 1908. — Ce chiffre nous semble assez exact. Mais en revanche tel jeune conférencier que nous pourrions nommer nous paraît céder aux entraînements d'une imagination un peu juvénile quand il affirme avec sérénité que « les trois quarts des Basques sont à San Francisco ». (!)

affirmée à la fois par deux économistes des plus compétents : M. Adrien Planté, l'érudit écrivain béarnais, et le regretté Louis Etcheverry, ancien député de Mauléon, auteur d'une brochure qui a été très remarquée : *L'Emigration dans les Basses-Pyrénées pendant soixante ans*¹. Je relève quelques chiffres dans ce dernier travail. Dès 1825, les Soulautins et les Bas-Navarrais commencent à se diriger vers La Plata ; mais c'est dix ans plus tard que le mouvement s'accentue et monte rapidement à des proportions prodigieuses.

| | | |
|-----------------------|----------------------|------------------------------|
| 1832-1835 (4 ans)... | 828 émigr. | 208 en moyenne ann. |
| 1836-1845 (10 ans)... | 10.162 — | 1.016 — |
| 1846-1855 (10 ans)... | 16.111 — | 1.614 — |
| 1856-1864 (9 ans)... | 12.833 — | 1.425 — |
| 1865-1874 (10 ans)... | 17.750 — | 1.775 — |
| 1875-1883 (9 ans)... | 5.157 — | 573 — |
| 1884-1891 (8 ans)... | 16.421 — | 2.052 — |
| TOTAL en 60 ans. | <u>79.262 émigr.</u> | <u>1.321 en moyenne ann.</u> |

Notons que dans le même temps la population de ces deux arrondissements ne baissait que de 4.729 individus. C'est surtout dans les excédents des naissances sur les décès qu'il

¹ Mémoire présenté au Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, Congrès de Pau, 1892.

faut chercher la raison d'une telle disproportion entre les exodes et la baisse de la population. Dans les soixante années d'émigration qui ont été étudiées par L. Etcheverry, les excédents des naissances ne représentent pas moins de 88.131 unités; chiffre supérieur à celui des départs officiellement relevés; soit une moyenne de 1.468 contre une moyenne de 1.321 par année.

« Tel est le bilan officiel de l'émigration, conclut Louis Etcheverry, mais il n'est pas complet. Tous ces chiffres doivent être majorés, sauf ceux de la dernière période. En premier lieu, à l'émigration constatée au moyen des passeports il faut ajouter une émigration clandestine qui s'est effectuée par les ports d'Espagne. Elle comprenait des jeunes gens auxquels l'Administration refusait des passeports parce qu'ils étaient entrés dans leur dix-neuvième année. Des armateurs de Bayonne ont aussi donné rendez-vous au port de Passages (Guipuzcoa) à une partie de leurs passagers que les règlements édictés en 1855 et 1860 ne leur permettaient pas d'embarquer en France sur leurs bateaux encombrés. Depuis que l'obligation du passeport est supprimée, les seuls moyens de contrôle de l'émigration sont les relevés opérés dans les

ports d'embarquement par des commissaires spéciaux. Mais la Compagnie des *Messageries maritimes* était affranchie de la surveillance des commissaires. Les nombreux émigrants qu'elle a transportés à La Plata n'ont donc pas figuré sur les relevés officiels. »

Et après avoir mis en balance d'une part les exodes, de l'autre les excédents de naissances et les diverses formes d'immigration, L. Etcheverry concluait que les déplacements par émigration dans les Basses-Pyrénées, pendant ces soixante années, se chiffraient par plus de 100.000 émigrants.

Ajoutons que, dans les neuf dernières années du XIX^e siècle, et les neuf premières du XX^e, l'émigration basque, tout en subissant un léger ralentissement, a continué d'apporter un contingent considérable à ce mouvement d'émigration européenne dont l'intensité grandissante a fait la fortune des États-Unis et assuré le développement du Canada, du Brésil, de l'Argentine et de l'Australie.

Les départs qui, au cours du dernier siècle, n'avaient pas atteint le chiffre de 850.000 en 1883, année de leur maximum, ont dépassé en 1905 celui de 1.600.000. La France, à elle seule, a fourni, cette année-là, un contingent de 14.000 émigrants, dont 3.500, Basques et

Béarnais en bonne partie, ont été débarqués dans l'Argentine¹.

1 Nous empruntons ces chiffres à un article de M. Pierre Leroy-Beaulieu commentant, dans *l'Économiste français* de mai 1905, une publication de la Direction générale de statistique du ministère italien de l'Agriculture, de l'Industrie et du Commerce.

Toutes nos recherches pour avoir le chiffre exact des émigrants basques, de 1891 à 1909, ont été vaines. Ni les mairies de villages, ni les sous-préfectures de Bayonne et de Mauléon ne tiennent compte de ces exodes. Les listes électorales ne mentionnent ni les femmes, ni les enfants, ni les émigrants privés de leurs droits électoraux. D'autre part l'usage des passeports qui avaient guidé L. Etcheverry dans ses investigations est tombé en désuétude. Il ne reste plus qu'un moyen officiel de contrôle : le commissariat spécial de l'émigration établi dans les grands ports d'embarquement. Encore est-il vrai que certaines compagnies échappent toujours à la surveillance.

M. Ortille, commissaire spécial de l'émigration, à Bordeaux, a bien voulu nous donner quelques appréciations personnelles que recommande hautement une expérience de vingt-cinq années dans cette charge délicate ; mais il s'est refusé à nous livrer les statistiques officielles, en se retranchant derrière les instructions formelles du ministère de l'Intérieur lui enjoignant de tenir ces pièces secrètes et de ne les communiquer pas même aux consuls étrangers. Au moment de cette défense, survenue peu de temps après la brochure de Louis Etcheverry, M. Ortille travaillait à un ouvrage sur l'Émigration qui promettait d'être fort intéressant. Devant les instructions ministérielles, l'auteur a dû renoncer à publier ce volume, dont le plus grand intérêt gisait dans des statistiques très complètes. Aujourd'hui ces chiffres et ces indications ne sont communiqués qu'au ministère de l'Intérieur (*Service spécial de l'Émigration*), qui les tient également sous le secret le plus rigoureux.

M. Ortille porte, comme estimation personnelle, à 300 environ le nombre des Basques-Français qui passent annuelle-

Nous ne nous arrêterons pas pour le moment à commenter ces chiffres. Ici, nous nous bornons à poser le fait : il existe dans la famille basque un extraordinaire courant d'émigration vers les Amériques. Mais quelles en sont les causes? quels en sont les caractères? enfin, quels en sont les résultats généraux?

Il m'est venu à l'esprit de chercher la réponse de ces problèmes, non pas uniquement dans les enquêtes et les statistiques, mais aussi dans l'âme du peuple, dans cette âme basque où j'ai chance d'avoir su bien lire, pour l'avoir étudiée, pour en avoir vécu.

C'est dire que j'envisage ce vaste sujet autant sous le modeste point de vue de la psychologie — de la psychologie sociale, si l'on veut — que sous le rapport historique, économique ou industriel. Au reste, le champ abordé ici n'est pas encore assez défriché pour qu'on puisse, avant longtemps, produire une étude très complète du sujet. Trop petit et trop caché pour avoir ses annales à lui, trop

ment sous son contrôle. Nous avons vu plus haut que ce chiffre doit être fortement majoré par les départs clandestins et les embarquements dans les autres ports ou sur les bateaux des Compagnies exemptes. Quant au Basques-Espagnols, leur nombre est au moins deux fois supérieur à celui de leurs compatriotes du versant *cis-pyrénéen*.

distinct des autres nations pour que leurs annales fussent aussi les siennes, le peuple basque a toujours vécu en marge de l'histoire.

Cependant nous n'avons pas cru devoir, attendre pour publier ces premières recherches, qu'on ait rassemblé en un faisceau plus ou moins tronqué les éléments de l'histoire euskarienne épars dans les chroniques. Nous ne nous dissimulons pas que les euskarisants sérieux sont encore assez rares, plus encore dans le domaine de l'histoire et de la sociologie que dans celui de la linguistique et de l'ethnographie. Ils ont besoin de stimulants et d'initiateurs. La publication d'un ouvrage si manifestement incomplet servira de stimulant, et les voies nouvelles indiquées ou pressenties dans ces pages fourniront aux jeunes initiatives des pistes pleines de promesses. Bien des points que nous avons à peine touchés ici fourniraient des sujets absolument neufs de monographies intéressantes. On nous permettra d'en signaler plus spécialement quelques-uns : *Les pêcheurs basques et la découverte de l'Amérique* (1^{re} partie, ch. II), *Les Basques à Terre-Neuve et sur le Saint-Laurent* (IBID.), *La première émigration militaire des Basques dans l'Amérique du Sud*

(I^{re} partie, ch. III), *Les Basques à Bruges et sur le littoral de la mer du Nord* (IBID.), *Les Corsaires basques* (IBID.), *Les Missionnaires basques* (I^{re} partie, ch. IV), *Les Basques dans la pampa argentine* (II^e partie, ch. II).

Sur tous ces points jusqu'ici ignorés, il existe des documents formels dans les archives relativement intactes des vieilles villes jadis florissantes et que leur décadence a du moins protégées contre le vandalisme des émeutes et des révolutions. Les papiers de l'ancien consulat d'Espagne, à Bruges, ont été récemment exhumés, triés et classés par un archiviste consciencieux, M. L. Gilliodts van Severen. Ils constituent une mine précieuse de renseignements sur la marine marchande du littoral guipuscoan et biscayen du XIII^e au XVIII^e siècle. Malheureusement les archives, bien plus précieuses encore, de l'ancien consulat de Biscaye, à Bruges, ont disparu avec les derniers représentants de cette opulente institution. M. Gilliodts van Severen estime que ces papiers auraient été transportés à Anvers après l'envasement du port du Zwin et la décadence du commerce brugeois. Gisent-ils encore là, en quelque grenier, sous un tapis de décombres et de poussière, comme gisaient à Bruges les archives du consulat d'Espagne ? ou ont-ils été rendus à la Biscaye et jetés

en quelque armoire de la *Diputación*? Un jour, nous l'espérons, quelque chercheur doué de patience et de flair parviendra à les découvrir, et l'histoire de l'expansion euskanienne aura trouvé de nouveaux et précieux éléments.

Aujourd'hui nous présentons un premier essai; nous dirions presque un premier cadre, tant l'œuvre nous paraît incomplète. Du moins, à défaut d'autre avantage, ce petit volume gardera le mérite — assez rare en ce temps — d'être le premier ouvrage d'ensemble écrit sur la matière. Il ne sera jamais qu'une ébauche, mais cette ébauche aura été la première : ce sera là son mérite et ce sera là sa faiblesse ¹.

La nouveauté même du sujet, en nous privant du secours et des lumières des premiers initiateurs, nous obligeait à chercher une aide auprès de nos contemporains mieux renseignés ou mieux placés pour bien voir. Nous avons dû faire appel en particulier à nos amis d'Amérique pour nous documenter sur la vie des paysans basques dans la pampa, leurs

¹ Comme on pourra s'en rendre compte au cours de cette étude, il n'existe sur ce sujet que deux plaquettes, l'une de 12 pages grand in-8°, de Louis Etcheverry, spéciale aux Basses-Pyrénées, l'autre de 139 pages petit in-8°, de J. Cola y Goyti, sur les inconvénients de l'émigration dans l'Amérique du Sud.

œuvres de solidarité, leur condition économique et morale. C'est pour notre cœur d'amitié que l'accomplissement d'un devoir, c'est une joie que de mentionner parmi ces charitables auxiliaires M. MARTIN ERRECA-BORDE, fondateur de la Société *Euskal-Echea* et de la *Banque basko-argentine*, M. JUAN-SALVADOR JACA, de Buenos-Ayres, l'historien de *Hernandarias y Benalcazar*, qui nous a communiqué des notes très précieuses, M. le Dr T. A. BRISSON, président de la Société de colonisation de Montréal, et M. GEORGES LACOMBE, secrétaire de la rédaction de la *Revue Internationale des Études basques* à Paris.

Nous offrons l'expression de notre respectueuse reconnaissance à Mme CARLOS PELLERINI, qui a daigné nous résERVER gracieusement la faveur de publier ces pages inédites où le regretté Président de la République Argentine avait voulu, peu de temps avant sa mort, enfermer le cri suprême de son admiration pour les petits paysans dont le labeur anonyme a fait la richesse de l'Argentine et lui a mérité de justifier dans l'esprit des peuples son nom métallique et prestigieux.

Paris, septembre 1909.

PREMIÈRE PARTIE

L'INQUIÉTUDE ATAVIQUE

DANS

L'AME BASQUE

CHAPITRE PREMIER

L'INQUIÉTUDE ATAVIQUE

Les causes partielles de l'émigration : indépendance et servitude militaires; agents et « raccoleurs »; le régime successoral. — La raison profonde du mouvement migrateur : l'inquiétude atavique; son origine, sa nature, ses manifestations à travers les âges.

Les écrivains qui ont recherché les causes de l'émigration des Basques vers le Nouveau Monde se sont contentés d'une explication bien superficielle quand ils ont attribué cet énorme mouvement d'un petit peuple à l'horreur du service militaire.

Sans doute, il n'est pas impossible que cette répugnance instinctive ait motivé plusieurs désertions dans les débuts. Il faut noter en effet que la conscription militaire, dans sa forme rigide, égalitaire et rigoureuse du jour, est une chose relativement nouvelle pour les Basques. Tant que durèrent leurs *fors* ou priviléges, — c'est-à-dire jusqu'à la Révolution, — les habitants du Labourd, de la Basse-Navarre et de la Soule n'étaient pas soumis au service militaire, égal et obligatoire; ceux qui s'enrôlaient volontairement avaient le droit de

servir dans le pays même et sous les ordres de chefs euskariens.

« Les habitants de ces provinces, écrivait au XVIII^e siècle un pèlerin de Saint-Jacques, ont le droit que la reine ne leur demande pas de milice. Mais au contraire en revanche, ils ont tous ordinairement le cœur si généreux qu'ils se piquent par eux-mêmes de lever dans leur province de 13 à 14.000 hommes de milice pour le service du roi, qui ne sortent jamais du pays : mais en cas que le roi en ait besoin dans ces environs, ce sont les premières troupes portées pour la défense du pays. Ils les habillent, nourrissent et entretiennent à leurs dépens ¹. »

Les gouvernements ont toujours eu une tendance à grouper leurs recrues basques en un régiment homogène. Déjà César Auguste, après sa campagne contre les Cantabres, avait formé de jeunes Calahorritains la garde d'élite à qui était confié le *Canlabrum*, ou *Labarum*, et qui de ce chef s'appela le bataillon des *Cantabrii*².

1 *Pèlerinage d'un paysan picard à Saint-Jacques de Compostelle*. Montdidier, 1890, p. 146.

2 Si j'en crois l'érudit euskarasant Inchauspe, le *Labarum* chrétien ne serait autre que l'antique étendard basque, le *Lauburu* ou *Labaru* (« quatre têtes » ou « extrémités », d'après sa forme : ). Porté de Cantabrie à Rome, comme un trophée, il fut appelé *Labarum* par une altération du mot basque *Labaru*. Il devint l'étendard chrétien après l'apparition de la croix à Constantin et sa victoire contre Maxence.

Cf. *Le Peuple basque, sa langue, son origine, ses traditions, ses caractères anthropologiques. Mémoire présenté par le*

Pendant les trois derniers siècles d'indépendance, le régiment de *Royal Cantabre* puis les *Chasseurs basques* du maréchal Harispe groupèrent les conscrits du pays.

Le régiment de *Royal Cantabre* était composé exclusivement de Basques et dura jusqu'à la veille de la Révolution. On conserve dans l'église de Saint-Étienne-de-Sauguis, en Soule, un pennon de trompette provenant sans doute des familles de Béla ou d'Uhart, des châteaux de Saint-Étienne et de Sauguis, qui comptèrent plusieurs majors et lieutenants-colonels du *Royal Cantabre*. Sur le velours cramoisi, on peut lire encore, en ors fanés, la devise du régiment : *Bellicosus Cantaber non pluribus impar.*

Les *Chasseurs basques*, pendant les dernières guerres de l'Empire, formaient une compagnie franche pour la défense des frontières pyrénéennes. Ils se distinguèrent en 1792 et 1795 sous le commandement du capitaine Harispe, aux redoutes de Berdalitz et à Pampelune, où ils sauvèrent la division Marbot. Plus tard, à Iéna, ils formèrent le 4^e léger. Enfin, pendant les guerres d'Espagne, le général Murat choisit dans leurs rangs les trois cents jeunes Basques qui firent sa garde d'honneur.

Brusquement rangés au régime commun par le

chanoine Inchauspe au Congrès tenu à Pau en 1892 par l'Association française pour l'avancement des sciences. Pau, VIGNANCOUR, 1894, p. 31.

petit nivelleur d'hommes débarqué de Corse, et décimés à sa suite en Russie et en Espagne, les Basques ne purent guère s'prendre d'un beau feu pour un genre de vie qui les incorporait en somme parmi des étrangers — de race, de langue et de nom — et jurait fort avec les traditions patriarcales de leur vallée¹.

Mais, en fait, je crois plutôt, avec M. Olphe Galliard, que l'insoumission et la désertion proviennent du besoin d'émigrer, non de la crainte du service. Cette répulsion ne s'explique pas chez des jeunes gens admirablement prédisposés aux exercices physiques, et qui sont, de l'avis unanime des chefs, d'excellents soldats; surtout elle ne justifie pas la proportion incroyable des insoumissions. Conçoit-on six mille jeunes montagnards (c'est le nombre des insoumis que compte actuellement à lui seul le recrutement de Bayonne)

1 Récemment encore on a parlé, dans divers cercles d'officiers supérieurs, de former des compagnies de chasseurs pyrénéens où on utiliserait les aptitudes des Basques à la marche en montagne. En attendant, on groupe assez habituellement nos Navarrais, Labourdins et Souletins en équipes de deux ou trois cents qu'on encadre dans diverses armes, de préférence aux chasseurs à pied, aux chasseurs alpins ou... à la marine. Mais l'on a généralement soin de les expédier le plus loin possible du pays. Ainsi l'an dernier le recrutement de Bayonne a fourni trois cent cinquante Basques aux garnisons de Constantine et d'Oran. Notons enfin que les Basques-Espagnols ont gardé jusqu'à ce jour leurs milices locales, les compagnies de *Miqueletes* ou *Miñonak*, exclusivement composées d'Euskariens et vouées à la sûreté des *Provincias Vascongadas*. Le principe d'égalité est encore en retard de l'autre côté des Pyrénées.

soudainement saisis de terreur à la perspective de deux ans de séjour dans une caserne? On me parlait récemment d'un petit Souletin du village de Barcus, en garnison à Auch. C'était un excellent troupier, très populaire à la chambrière pour son entrain et son français pittoresque, et fort estimé de ses chefs. Un beau jour, obéissant à on ne sait quelles aspirations vers l'inconnu qui le minaient sourdement, il profite d'un congé de Noël pour passer la frontière d'Espagne, non sans renvoyer à son capitaine, par un scrupule d'honnêteté, son pantalon rouge et sa capote bleue. C'est un trait fort juste de la psychologie vraie du Basque déserteur ou insoumis. Dans sa désertion même, il reste, je ne dis pas seulement honnête, mais soucieux, jusqu'au scrupule, de ne faire aucun tort matériel au régiment, à l'armée, à sa patrie : en les fuyant, il n'obéit ni à la lâcheté ni à l'antimilitarisme économique ou bourgeois; il cède à la poussée des instincts ataviques pour le mouvement sans règle et sans frein. Déjà, en 1692, Louis XIV se plaignait à son ministre Pontchartrain « que *l'envie de la course* fit fuir son service aux matelots basques ¹ ».

Notons d'ailleurs que, malgré le nombre de ses insoumis, le pays basque ne mérite pas du tout l'accusation de ne point payer sa part d'hommes

¹ Lettre de M. de Pontchartrain au duc de Gramont datée de Versailles le 22 mars 1692 (Archives de la marine, Dépêches de la marine de Ponaut, B2, 83, fo 594).

à la commune patrie. Les familles nombreuses et les belles qualités de la race lui permettent de fournir à la France un de ses plus beaux contingents : 9,51 soldats maintenus sur 1.000 habitants contre 7,91 sur 1.000 pour le reste de la nation¹.

L'horreur de la servitude militaire ne saurait donc expliquer à elle seule l'importance anormale de l'émigration basque. Il faut chercher à ce problème des solutions plus satisfaisantes.

L. Etcheverry cite parmi les causes de l'émigration certains événements plus éphémères, tels que la cherté des grains en 1847, les maladies de la vigne en 1856, la disparition de certaines industries locales, et jusqu'à la diminution de la contrebande « qui était une véritable industrie pour des milliers d'individus² ». Mais il faut bien avouer que ce sont là encore des explications fort partielles comme extension et comme durée.

Francisque Michel met l'émigration basque au compte des sollicitations violentes, des manœuvres souvent odieuses de certains agents, trop intéressés, des compagnies de colonisation. On en connaît, en effet, qui touchent une prime de 20 francs par individu embauché. Quant aux Sociétés, il en est qui encaissent 30 % par émigrant raccolé. N'est-ce pas une forme toute moderne de

1 ETCHEVERRY, *L'Émigration dans les Basses-Pyrénées* p. 10.

2 *L'Émigration dans les Basses-Pyrénées*, p. 6.

la traite des Blancs? Il faut ajouter que ces personnages ne sont guère aimés du peuple, qui en a un vague effroi et les traite assez rondement de « raccoleurs ¹ ».

Le mouvement de 1832 fut imprimé par une maison anglaise, *Lafone and Wilson*, qui essayait de peupler ses établissements agricoles des environs de Montévidéo. Il suffit d'ouvrir un journal du pays pour voir s'étaler largement, dans les deux langues, les propositions les plus alléchantes. Ici c'est un agent « approuvé par la préfecture » qui a justement à faire chaque jour le voyage de Bordeaux « pour les affaires » et s'engage à conduire les émigrants à leur bateau. Là, c'est un intermédiaire qui tranchera lui-même ces négociations, si mystérieuses pour une imagination populaire, du billet et du change. Ces dernières années en particulier, une société, dont le siège est à Paris, a mené grand bruit en faveur de l'émigration au Canada. Voici une réclame qu'elle faisait insérer en basque dans les journaux de la région :

« Au Canada, ancienne possession française, il y a sûrement deux millions de personnes parlant français. Air salubre. Sol on ne peut meilleur. Belles pièces de terre. Pêche ou chasse, tout permis.

¹ Nous ne saurions trop applaudir à l'initiative du gouvernement espagnol qui, par sa dernière *Ley de emigración* (22 décembre 1907), a interdit formellement la création de semblables *Agencias*. « Compañías extranjeras, explotadoras que hacen a veces indiciar a los emigrantes la suerte de los esclavos negros de nuestras antiguas colonias » (*Lectura dominical*, 7 de diciembre 1907).

Chemins de fer dans toutes les directions. La vie beaucoup moins chère que dans nos contrées.

« Soixante-trois hectares des meilleurs terrains donnés gratis par le gouvernement à l'homme âgé d'au moins dix-huit ans, et aussi à la veuve ayant des enfants.

« Celui qui veut aller là-bas peut faire le voyage à bon marché, presque à moitié prix. Aux laboureurs, dès leur arrivée, on donnera une bonne place, de manière à bien gagner.

« Les servantes et les domestiques pourront avoir toutes les places qu'ils voudront.

« Que celui qui veut d'autres détails les demande à cette adresse : M. X..., etc. »

On comprend sans peine, qu'à lire toutes ces belles promesses, dans son *Eskualdun Ona*, le dimanche, sous le porche de l'église, le petit Basque ouvre de grands yeux, et trouve bien étroit son lopin de terre, et repasse dans son imagination rustique le rêve d'aventures qu'ont rêvé, avant lui, les anciens. Mais encore faut-il que ces sollicitations et ces belles promesses rencontrent, dans le cadre des traditions journalières, des circonstances spécialement favorables.

Or, de toutes les institutions euskariennes, celle qui favorise le plus le mouvement migrateur, c'est, sans contredit, l'organisation de la famille. L'émigration est la conséquence naturelle et forcée du *modus vivendi* des Basques, de leur constitution en familles-souches. En effet, dans ces

sortes de communautés, « les parents gardent et marient seulement auprès d'eux l'enfant qu'ils instituent héritier... Les autres enfants qui veulent se marier émigrent séparément ¹. »

Dès lors, pour peu que le pays se prête mal à l'immigration, — soit en raison de sa nature ou de ses limites, soit en raison du régime économique ou social, — l'émigration au loin est de rigueur. C'est le fait qui a lieu en pays basque. Je veux bien que bon nombre de cadets émigrants trouvent à se caser dans les familles du pays en épousant des héritières, mais il n'y a qu'une héritière par demeure, et les demeures sont limitées et les cadets sont légion. Et comme il y a en moyenne quatre ou cinq enfants par famille, on peut compter trois ou quatre émigrants disponibles par foyer.

Par ailleurs, il ne faut pas songer à se bâtrir un nouveau nid pour soi et sa compagne; les oiseaux seuls ont le secret de ces idylles; ici, tout le monde est propriétaire et tout le pays est déjà réparti: tous les champs, tous les bois, tous les prés sont rattachés à un domaine, un domaine séculaire, cent fois rebâti et jamais fractionné.

Je sais, il y a la ville: à Mauléon on vend de la terre sur la nouvelle rue qu'on a tracée du nouveau pont à la nouvelle gare. Mais une maison sans la large couronne de châtaigneraies et de vignes! Quatre mètres carrés de pierre et de

¹ F. LE PLAY, *Méthode sociale*. Touts, MAME, 1879, p. 457.

chaux pour un paysan ! Et alors il ne reste que le lointain. Le lointain, ce sera peut-être pire ; mais c'est toujours le lointain !...

S'il est vrai que l'émigration est une conséquence forcée de la constitution en familles-souches, il nous faut conclure aussitôt qu'elle existera de tout temps en pays basque, car la famille-souche y est séculaire. Et, de fait, il en est bien ainsi. Nous en avons d'abord cette preuve *a priori* que, si la désertion des cadets s'était produite tout à coup, les villages basques se seraient soudainement dépeuplés ; or, dans le laps de temps où ellesjetaient plus de quatre-vingt-dix mille émigrants sur les plages du Nouveau-Monde (1831-1891), les Basses-Pyrénées ne diminuaient pas tout à fait de cinq mille âmes¹. De plus, comme les vallées basques ne purent jamais abriter qu'un certain nombre d'habitants, à peu près égal au nombre actuel, force est de conclure que l'excédent devait bien aller ailleurs. Mais où allait-il ?

Tout d'abord, notons que l'émigration dans sa

¹ ETCHEV., p. 2. — Il est clair que toutes les pertes ne se sont pas également réparties dans tout le pays basque. Certains villages furent soumis à des courants plus intenses d'émigration, tandis que d'autres demeuraient à peu près stationnaires. Ainsi, au témoignage de L. Etcheverry (*Monographie de la commune de Saint-Jean-le-Vieux*. Concours de la Société des Agriculteurs de France, 1897, p. 297), la petite ville de Saint-Jean-le-Vieux, en Basse-Navarre, tomba de 1434 habitants en 1792 à 1135 en 1856, et à 884 en 1896.

forme moderne, l'émigration économique au Nouveau-Monde, n'est pas nouvelle : le nom seul dont les Basques désignent leurs frères d'outre-mer, *Indianok*, les Indiens, prouve l'ancienneté de la tradition. Mais il reste pourtant que l'Amérique n'a été qu'en ce dernier siècle le grand débouché aux vastes émigrations euskariennes. Où donc se portaient, jusqu'ici, tous ces cadets en quittant les demeures natales?

La question se pose à peine pour les siècles qui précédèrent la rigoureuse fixation des frontières des grands États. A cette époque, beaucoup moins resserrés entre des limites que pouvaient élargir à leur gré l'invasion ou la guerre, les Basques n'avaient nullement ressenti le besoin de chercher au loin des terres vierges. Quand la vallée se faisait trop étroite aux enfants trop nombreux, les jeunes barbares envahissaient le pays voisin : « Garde les frontières de la patrie, écrivait au comte Galactorius Fortunat, évêque de Poitiers (699). Que le Cantabre te redoute; que le Vascon *errant* craigne tes armes et ne se confie plus à l'appui qu'il trouve dans les rochers des Pyrénées ¹. » De 627 à 766, les Vascons occupèrent tout le pays entre la Garonne et l'Ebre : Pépin les refoula vers les Pyrénées; puis les royales pirateries des souverains ravagèrent ces vastes plateaux de Navarre où des noms purement euskariens ne marquent plus que des solitudes, les Basques ayant dû

¹ FORTUNAT, *Miscell.*, liber X. Carm. xxiii. Migne, t. LXXXVIII, col. 346.

abandonner un pays déboisé, pillé et pelé par ces splendides bandits.

Alors commença ce mouvement d'émigration, d'abord timide et de vol court, auquel la découverte de l'Amérique et son occupation par les Espagnols vint donner le complet essor. Les cadets du pays basque-français trouvèrent souvent un emploi dans les petites troupes de leurs seigneurs. A la suite du châtelain, ils allaient dans les provinces voisines faire le coup de main ou rançonner les terres des maisons rivales. C'est ainsi que, durant toute la fin du XIV^e siècle et la première moitié du XV^e, les puissantes factions de Luxe et de Gramont en Basse-Navarre et celles des *Gamboinos y Oñezinos* en Biscaye occupèrent sous leurs ordres d'importantes troupes de cadets du pays¹. Il est même à croire que, durant toute cette période de guerre civile, où chaque petit seigneur devait vivre sur la défensive, la conscription dut suffire amplement à occuper les bras que ne retenaient plus les travaux du foyer natal.

Mais, bientôt, les Basques vont chercher du service au-delà de leurs frontières. Déjà, en 1282, on avait vu figurer un corps de Basques dans l'armée anglo-normande qui conquit le pays de Galles². En 1492, plusieurs Souletins servent à Dax, en qualité d'archers, dans la compagnie du

¹ Jean DE JAURGAIN, *Quelques légendes poétiques du pays de Soule*, p. 15-25.

² Aug. THIERRY, *Conquête de l'Angleterre*, t. IV, p. 187.

seigneur de Gramont. En 1525, il y a trois mille Guipuscoans et Navarrais à Pavie, où le chevalier Juan de Urbieta, de Hernani, eut la gloire de recevoir l'épée de François I^{er} ¹. En 1540, on compte des Basques parmi les pages de la vénérerie de François I^{er}, les archers de la garde du roi, les

1 Dans l'un des transepts de la belle église de Hernani on peut lire cette inscription toute pleine de la grandiloquence castillane :

HOC JACET IN TEMPLO MAGNUS DE URBIETA JOANNES
NATALE HERNANI, CUI DEDIT ANTE SOLUM,
PAPÆ VINDEX, GALLORUM TERROR, HONORIS
HISPANI ASSERTOR, BELLICA AD ARMA POTENS;
GALLORUM REGEM FRANCISCUM FEDERE BELLI
CAPTIVUM DUXIT, RES EA MARTIS OPUS,
ERIGIT HOC VITÆ PARITER MORTISQUE TROPHÆUM
PATRIA. SI PIETAS EST TIBI, FUNDE PRECES.

EN ESTE TEMPLO YACE EL GRAN JUAN DE URBIETA QUIEN
VIO NACER ESTA N. Y. L. VILLA DE HERNANI; EL LIBERATOR
DE PAVIA, EL TERROR DE LOS FRANCESES Y EL ACERRIMO
DEFENSOR DEL HONOR ESPAÑOL; AQUEL VALIENTE SOLDADO
QUE TUBO EL ARROJO DE HACER PRISIONERO DE GUERRA A
FRANCISCO 1º REY DE FRANCIA, MERECIENDOLE ACCION
TAN HEROICA EL QUE SU PATRIA PARA INMORTALIZAR SU
NOMBRE LE ERIGIESE ESTE HONORIFICO BLASON — Y TU,
LECTOR, SI ERES PIADOSO RUEGA POR ÉL.

Et au dessous est le fameux blason : champ d'argent orné, en bas, d'une verte plaine traversée par le Tessin; en haut, d'un bras de chevalier armé; sur le champ est arrêté un cheval, la bride abattue, portant au poitrail la fleur de lys; en chef, l'aigle impériale à deux têtes, avec cette inscription :

EL SEÑOR IMPERADOR CARLOS Vº ESPEDIO ZÉDULA DE
ESTE BLASON Y ESCUDO, REFRENDADA DE FRANCISCO DE
LOS COBOS, PARA JOAN DE URBIETA Y SUS DESCENDIENTES
A LOS 20 DE MARZO DEL AÑO 1530.

compagnies de chevau-légers et les mousquetaires¹. Ceux qui ne vont pas prendre du service au loin trouvent un emploi dans les milices de Soule, au régiment de Royal Cantabre.

De leur côté les Basques-Espagnols vont guerroyer dans les Flandres et dans l'Amérique du Sud. Dans le seul village d'Eibar, pendant l'espace d'un siècle, un historien a relevé les noms de 147 soldats et marins qui s'illustrèrent dans les Flandres, en Italie, au Mexique, au Pérou, à Cuba, et y remplirent des charges importantes comme celles de gouverneurs, de *corregidores* ou de commissaires royaux².

Une autre monographie énumère trente-quatre maîtres de camp et capitaines basques qui se fixèrent au Chili, pendant le cours du XVII^e siècle³.

En ces temps où la fidélité à l'autel est liée à la fidélité au trône, les grandes familles donnent aussi leurs fils à l'Église. Les Universités de Cahors et de Toulouse, en France, et celle de Salamanque, en Espagne (où le diable, disait-on, enseignait la théologie en deux ans, moyennant l'âme d'un

1 J. DE JAURGAIN, *Trois-Villes, d'Arlagnan et les Trois Mousquetaires*, 1885.

2 MUJIKAKO GREGORIO, *Eibar'ko Seme ospatsuen berri batzuek Donostia'ko EUSKAL-ITZ-JOSTALDIEN BATZARRAK, Eibar'ko euskal-jaietan saritua*. — Donostian, J. BAROJA ta semearen elsean, 1908.

3 THAYER Y OJEDA, *Navarros y Vascongados en Chile*, p. 16-21.

écolier chaque année), virent se presser à leurs cours les plus nobles cadets de Soule et de Navarre. De là sortirent des prélates et des écrivains ecclésiastiques de grand nom : les deux de Maytie, d'Oloron, les de Marca, les de Sponde, les d'Echaux.

Mais, tout comme le service aux archers du roi ou aux mousquetaires, les dignités ecclésiastiques n'étaient guère accessibles aux cadets de mince origine. Pourtant, il fallait bien quitter le nid natal pour aller chercher du pain. Les petits paysans traversaient alors la frontière espagnole et se louaient comme bûcherons ou briquetiers pendant la belle saison. D'autres partaient pour Paris, sans doute avec le même léger paquet rouge des émigrants d'aujourd'hui, arrivaient par étapes à la capitale et s'embauchaient comme valets. Ils eurent leur célébrité à la fois pour leur attachement fidèle et pour leur dextérité à bâtonner les gens sur l'invitation de leurs marquis, car, en ces temps barbares, M. le procureur de la République du tribunal civil de Saint-Palais n'avait pas interdit le port — et l'usage — du *makila* ¹.

1 Le *makhila* ou *makila* est un bâton de néflier, que les Basques portent toujours avec eux quand ils s'éloignent de la maison. Jadis, l'extrémité inférieure dissimulait un long dard d'acier qu'on faisait saillir par un mouvement brusque, en face d'un danger. C'est de cette arme, employée avec succès à Bayonne dans un siège contre les Anglais, qu'est venu le nom de la *baionnette*. La baionnette basque fut interdite de bonne heure comme une arme trop dangereuse. Pour ne pas se séparer de son bâton favori, le Basque consentit à raccourcir le dard et à le fixer de façon que le frottement du sol en l'émoussant le rendit

Aujourd'hui encore, un courant, bien mince il est vrai, dirige en ce sens nos paysans basques. Ils entrent comme domestiques, de préférence dans les grandes familles, et ils s'attachent à elles quand

inoffensif : c'est dire qu'il se résigne à se servir de son makhila comme d'un casse-tête au lieu de le manier comme une lance ; les douaniers et les Gascons n'y perdent rien. Au mois de décembre 1905, un arrêt du tribunal de Saint-Palais a interdit le port du makhila dans tout l'arrondissement de Mauléon.

Dans le journal basque *Eskualdun Ona*, un paysan publiait, quelque temps après, cette poésie qui dit bien l'amour de ces montagnards pour leur « compagnon de route » :

« Il m'est enfin venu aux mains — le néflier que grand-père coupa dans la pommeraie — celui que mon père lissa souvent avec les doigts.

« Près du coffret qui était au coin de la cuisine — je fis les premiers pas dans le monde ; — ma mère m'a aidait... le makhila à la main.

« Depuis, moi, je n'ai jamais quitté mon makhila. — Sans lui, je vous le jure, par mille sorciers, — il ne me semble pas que je soit homme.

« Du marché à la maison, dans la nuit bigarrée, — la gorge lisse de vin de Navarre, — je vais hennissant et brandissant dans l'air le makhila.

« Un soir de dimanche, au bord d'un ruisseau, — le « fantôme qui porte des chaînes » a bondi sur moi à l'improviste ; — d'un coup de makhila, je l'ai mis à terre.

« Quand vous seriez quelque peu pauvre ou idiot, — quand même, assurément, par crainte du makhila, — tous vous rendront honneur.

« Les sandales aux pieds, houp ! léger-léger, — aux reins la ceinture bleue, — le makhila à la main... voilà le Basque.

« L'épée des soldats, belle au plein jour ! — mille fois plus beaux, en pays basque, — les makhilas de nos jeunes garçons, en l'air !

« Les aleux basques, au temps des Maures — maintenaient par là tremblant l'ennemi noir. — Comme leurs makhilas sifflaient à leurs poings !

ils y rencontrent les traditions patriarcales qui étaient en honneur dans leur vallée. Après la mort de leur maître ils restent d'ordinaire extrêmement attachés à leur mémoire. Il faut entendre un ancien domestique de Mgr Lavigerie, Jean-Baptiste Etchevers, de la maison Zelhaia, de Hasparren, parler du « grand cardinal » ! Et qui a pu lire la vie du saint prélat aveugle, Mgr de Ségur, sans s'attendrir sur « le bon et fidèle » Méthol¹ ? Qui n'a pas

« Quand je mourrai — que les enfants mettent à mon côté mon makhila — afin que Pierre m'ouvre (la porte du Ciel)... dans son intérêt !

GANICH. *

Depuis l'arrêt du tribunal de Saint-Palais, les Souletins se battent au couteau. Franchement, j'aimais mieux le makhila.

Dans une nouvelle édition allemande de *A travers la France*, par A. CHALAMET, Berlin, WEIDMANNSCHE, BUCHHANDLUNG, 1907, p. 100, le Dr Max Pfänsel a publié une intéressante et minutieuse description du makila, due à la plume de notre ami M. le chanoine DARANATZ, secrétaire de l'évêché de Bayonne. Nous signalons ce curieux passage pour le cas où, les décrets du tribunal de Saint-Palais ayant fait disparaître le makila de la face de la terre, on en voudrait retrouver un jour l'exacte photographie.

1 Marquis de SÉGUR : *Souvenirs et récit d'un frère*. Paris, BRAY, 7^e édition, t. II, pp. 6-10 et *passim*. « Méthol, Basque de naissance, était ainé de famille, et dans ce pays où les vieilles traditions s'étaient religieusement gardées, la maison et l'héritage paternels demeuraient, en dépit du Code civil et par un accord volontaire entre les enfants, la propriété du fils ainé, qui assurait l'établissement de ses frères et sœurs. Pour s'attacher irrévocablement à Mgr de Ségur, il fallait que Méthol renonçât à ce privilège de naissance en faveur de son second frère, et s'en remît à son

aimé dans les *Mémoires* du maréchal de Castellane ce brave petit Ayhartz qui suit son maître dans toutes ses campagnes, est fait prisonnier à Wilna, se sauve deux ans plus tard, traverse la Russie, coupant les cheveux et taillant les barbes pour gagner son pain et son samovar, et rejoint enfin ses anciens maîtres avec trois francs dans la poche¹ ?

Mais le service domestique dans les villes est surtout la forme d'émigration des jeunes filles. Pour aller en Amérique, les femmes ont besoin d'émigrer avec un père ou un mari ou, tout au moins, un frère aîné. Si elles sont toutes seules à

maître du soin de récompenser ce sacrifice. Il n'hésita point... Il ne faillit pas un seul jour dans ce rôle si difficile de serviteur d'un aveugle. Et si jamais serviteur n'eut un meilleur maître, jamais maître n'eut un pareil serviteur.

* Un camarade militaire de Méthol, Urruty, Basque comme lui et comme lui chrétien fervent, vint compléter la maison de Mgr de Ségur et resta également à son service jusqu'à la fin. *

1 L'ouvrage auquel nous nous rapportons est plein d'anecdotes fort intéressantes qui complètent la physionomie de notre petit Basque. Ainsi, en 1826, Castellane voyage à cheval en Andalousie. Un jour, sur la route de Cadix à Gibraltar, on fait étape dans la sierra et l'on soupe aux frais d'un bon *labrador* qui ne s'en doute guère. « Mon bon serviteur Ayhartz nous fait la soupe. Il est allé chercher un mouton dans un troupeau pour nous et les chasseurs, il l'a abattu et le fait cuire. Ayhartz, qui m'a accompagné dans toutes mes campagnes, est accoutumé à ces sortes d'événements. » En 1837, Ayhartz assiste le père de Castellane mourant, « ne le quittant ni le jour ni la nuit et semblant fondre son existence dans celle de son maître ». Il mourut très vieux, sans avoir quitté la famille de Castellane, pour qui il fut toujours « plus qu'un serviteur ».

quitter le foyer natal, elles tâcheront de n'aller pas trop loin chercher un emploi. Beaucoup se placent dans le pays même, chez les voisins, ou au service des ménages bourgeois de Tardets et de Mauléon. Là, elles apprennent un peu de français, de tenue du linge, de cuisine, et, riches de ce petit acquis, rentrent chez elles pour attendre l'oiseau bleu et former avec lui un nouveau ménage.

Dans les mœurs du pays, cette sorte de stage domestique n'implique aucun cachet d'infériorité.

En revanche, le placement au loin, s'il est considéré comme d'un plus grand rapport, est regardé aussi comme inférieur. Les familles aisées n'environt guère leurs filles à Bordeaux ou à Paris. Hélas ! l'expérience est là pour leur dire ce que deviennent souvent ces pauvres femmes parties de leur vallée naïves et saines et qui, là-bas, ignorant tout, jusqu'au parler du cocher ou du fils de maison — tant pis pour le rapprochement ! — deviennent la facile et lamentable proie du premier venu. D'autres, sans en venir là, prennent au contact de la mode je ne sais quel pédantisme et retournent de loin en loin au vieux pays étonner avec leurs absurdes chapeaux leurs parents demeurés terriens¹.

1 Un rédacteur du journal *Eskualdun Ona* racontait naguère qu'en causant, un jour, avec un ami, sur le bord de la route, il rencontra un soldat : « Vous avez vu ce jeune homme ? lui dit son interlocuteur. Il est marié et père d'un enfant en bas âge. Sa femme était allée se placer à Paris comme nourrice, avec son enfant, pour le temps que son

Nous avons démontré que la constitution de la famille et le régime successoral chez les Basques y ont fait, en tout temps, de l'émigration une nécessité. Mais nous ne croyons pas avoir tout expliqué quand nous avons affirmé que la plupart des exodes annuels sont dus à cette institution. Car, enfin, si ce régime austère qui courbe les cadets à une aussi dure contrainte que celle de l'exil ne rencontrait pas dans l'âme basque un fond psychique en harmonie avec lui, comment n'aurait-il pas été brisé mille fois par ceux dont la libre volonté le maintient?

Quand il se manifeste dans une race homogène et personnelle un phénomène moralement général, constant et invincible, il en faut rechercher le mobile dernier dans les racines profondes de la race, dans la vie sourde et forte qu'elle a vécue le long des siècles, dans l'organisation traditionnelle qu'elle s'est choisie. Les faits contingents et modernes, pour foudroyants qu'ils soient, sont inca-

mari passerait sous les drapeaux. Or, croiriez-vous que cette femme sans cœur a renvoyé le bébé de Paris au pays basque avec quelqu'un qui devait faire ce trajet? En même temps elle faisait dire à son mari qu'il n'eût point à la chercher : elle se trouvait fort bien à Paris et en tel endroit que ni lui ni ses parents ne parviendraient à la découvrir. » *E. O.* du 15 novembre 1907, art. *Hirirat sehi*.

Pour prévenir de pareilles misères, des œuvres ont été fondées dans plusieurs villes, notamment à Bordeaux, Saint Sébastien et Bayonne, en faveur des servantes basques. Elles sont toutes fort prospères. Sur la *Société de Sainte-Anne*, de Bayonne, voir l'article cité plus haut : *Hirirat sehi* (servantes à la ville).

pables de déterminer dans ces peuples un mouvement un et continu.

Dans l'orientation plus ou moins nouvelle qu'un peuple se donne, — et par peuple je veux m'obstiner à dire *race*, dussé-je parler une langue bien surannée, — il y a toujours une raison profonde, une raison de sang et de vie, puis une série bigarrée de causes contingentes qui sont les menus faits du siècle.

La *raison de sang* de l'émigration basque, c'est l'*inquiétude alavique*, c'est ce besoin ardent d'aventures et de courses lointaines que les ancêtres baleiniers, corsaires ou capitaines, ont légué, par une filière demeurée intacte, à leurs légitimes descendants. C'est là le grand rouage que viennent accélérer ou ralentir, un moment, un siècle au plus, les méprisables agitations des entours : hausse ou baisse du travail, vexations des gouvernements, progrès, guerres, et que sais-je encore ?

J'ai parlé d'atavisme. Je sais que le mot déplaît à beaucoup d'esprits sérieux : on nous en a tant fatigué les oreilles ! Mais ce qui use un mot et l'énerve, ce n'est point de le redire mille fois en son sens simple et précis : c'est de le violenter, de le courber de gré ou de force à mille significations bizarres. Faut-il donc pour cela rejeter sans pitié ? Assurément non. Ayons la sagesse de ne pas englober dans un même verdict l'abus et le juste usage. Or, dans le point qui nous occupe, l'influence *alavique* répond pleinement à la chose vraie, parce

qu'elle s'applique à une chaîne ininterrompue d'êtres homogènes. Le peuple basque est, en effet, celui qui a peut-être le plus soigneusement opéré la « sélection atavique » et gardé le mieux ses énergies héréditaires. La plupart des grandes nations civilisées ne sauraient invoquer aujourd'hui l'atavisme en un sens aussi fort et aussi plein. Dans leurs échanges incessants, leurs croisements continuels, la variété de leurs relations, elles ont mille fois embrouillé la maille sacrée de la filiation ancestrale. Elles ont mêlé à mille apports étrangers le courant atavique, celui qui leur eût apporté l'influence pure et antique de la race. Au contraire, dès un temps immémorial, la race basque était gitée dans les gorges inaccessibles; elle s'y entourait d'une muraille impénétrable de traditions et d'idiomes; par son organisation en familles-souches, elle s'assurait la permanence du même sang aux mêmes foyers. Aussi pourrait-on dire qu'à prendre l'atavisme en son sens très pur et très strict, les Basques forment l'un des rares peuples d'Europe qui puissent encore se réclamer justement de *leurs aieux*.

Or ces aieux (nous le prouverons à loisir dans les chapitres qui suivent) furent tous des hommes de mouvement et d'aventures. Pêcheurs ou pirates, capitaines ou chercheurs d'or, soldats ou apôtres, ils s'élancèrent vers toutes les plages dont le nom était parvenu à leurs oreilles ou dont leur instinct avait pressenti l'existence. Ils sillonnèrent toutes les mers; ils furent de toutes les grandes prouesses.

De ces belles équipées d'ancêtres, le Basque a gardé le goût des voyages et je ne sais quelle insouciance superbe à ne regarder ni l'éloignement du but ni les difficultés de l'étape. Vers l'an 1600, le grand écrivain basque Axular, nommé curé de Sare, trouve son nouveau poste occupé par son prédécesseur, Jean de Harosteguy, qui se déclare décidé à ne pas abandonner la place. Axular, connaissant la ténacité basque, juge qu'il lui faut recourir aussitôt à l'autorité suprême du royaume. Il prend son *makila*, se rend à Paris, à pied, fait valoir son droit auprès de Henri IV et revient tranquillement prendre possession de son presbytère.

On assure que, pendant l'été de 1805, quatre soldats bas-navarrais des troupes impériales partirent des bords du Rhin pour venir jouer une partie de pelote à Baigorry, puis, la partie terminée — et gagnée — rejoignirent leur régiment à la veille d'Austerlitz.

Plus récemment, on aura pu lire dans les journaux parisiens l'extraordinaire aventure de Théodore Yturralde, laboureur des environs de Saint-Jean-de-Luz, qui, à la suite d'un voeu, vint par petites journées, sur sa mule, réciter son rosaire sur le parvis de Notre-Dame, et, son oraison dite, reprit aussitôt la route de Bayonne¹. Le plus

1 Yturralde (Théodore), âgé de quarante ans, petit fermier des environs de Saint-Jean-de-Luz, est un de ces nobles enfants d'une vieille terre française où le paysan a gardé, avec l'orgueil de sa race, le culte des plus vieilles traditions. C'est un Basque pur, à la foi robuste et antique. Comme il

naturellement du monde, le Basque partira de Mauléon pour Amsterdam ou de Saint-Palais pour Stockholm s'il juge que ces villes lointaines pourront servir sa fortune. Dans ces six dernières années, émigrant moi aussi et chevalier errant pour mes petites raisons, j'ai eu l'occasion de parler basque en divers points de l'Europe. Et le bon regard simple de mes compatriotes n'avait jamais une nuance de surprise à rencontrer un *Euskaldun* sous ces climats variés.

C'est tout le grand passé d'*inquiétude* aventureuse et vagabonde qui travaille encore nos jeunes émigrants. Dès son plus bas âge, dans les causeries

avait été gravement malade, il y a quelques mois, il fit le vœu, s'il guérissait, de venir, monté sur sa mule, dire son rosaire devant Notre-Dame de Paris. Il le fit comme il l'avait dit, et vint à Paris sur sa mule, à petites journées. Aussi, hier, les passants, fort étonnés, purent-ils voir s'arrêter, [sur le parvis de Notre-Dame, un grand gaillard au teint brun, coiffé d'un béret, les mollets serrés dans les jambières, et tenant par la bride une mule couverte d'un filet aux pompons rouges. Devant le portail central de Notre-Dame, il s'agenouilla, et, sans se soucier des badauds et du mouvement de la capitale, sans voir les omnibus et les automobiles, Yturralde commença à réciter à haute voix son rosaire. Il y eut bientôt autour de lui une foule de plus de deux cents personnes. — « C'est un fou ! » assurait-on. Des agents voulurent le faire circuler. Il refusa noblement; mais il dut les suivre devant le commissaire du quartier, qui voulut lui faire comprendre qu'il aurait mieux fait de prier dans l'intérieur de l'église. — « Non, Monsieur, dit-il avec son accent pittoresque; j'ai fait vœu de prier devant Notre-Dame, et non pas dans l'église. » On ne put le faire sortir de là, et le commissaire chargea deux agents d'accompagner le pèlerin, qui put, sans incident, terminer ses prières. (*L'Echo de Paris.*)

du foyer, le petit Basque entend parler de lointain, d'oncle Ignacio ou Alhande en allé au-delà des mers; il voit arriver dans de larges enveloppes aux timbres rouges ces brillantes photographies de cousins inconnus qui feront sur la blanche muraille du salon une galerie opulente et mystérieuse; il voit entrer dans sa maison des *jaun* (messieurs) en veston et en lunettes d'or que les anciens appellent par leur petit nom; le samedi soir, il aide ses sœurs à orner les tombes délaissées des maisons d'Américains, et le dimanche il entend le prêtre annoncer parmi les messes de la semaine. « Mercredi, messe chantée pour le repos de l'âme de Maider Etchegaray, commandée par son fils qui est aux Amériques. » *Ameriketan dena*, celui qui est aux Amériques; le mot passe et repasse à tout moment, et chaque fois il éveille, puis affermit et précise peu à peu, une évocation de région lointaine, qui serait comme une seconde patrie.

Viennent là-dessus les premières tristesses, les rêveries sans fin dans la montagne perdue, d'où les lointains semblent des mers vaporeuses et les nues des Amériques irradiées; viennent les premiers heurts avec la vie difficile et pauvre, le partage du domaine, la perspective des années de caserne, un désespoir ou une déception du cœur, et à Dieu va ! on s'élance sur la folle route, ses hordes troussées dans un mouchoir rouge, la blouse courte flottant au vent, comme ont fait les aïeux.

Cette fascination des lointaines Amériques, je

l'ai vue s'exercer sur bien des compagnons de mon enfance et aboutir parfois au départ. Je pourrais vivre longtemps sans oublier la dernière nuit que mon ami Y... passa auprès des siens. La diligence faisait halte vers les dix heures du soir sur la grand'route (*bideberria*) du petit village de S... Pour l'attendre, toute la pauvre famille s'était réunie autour de l'âtre, où flambait un grand feu de sarments. De temps en temps, des paysans entraient par le fond de la vaste cuisine : on ne les reconnaissait qu'au moment où ils sortaient de l'ombre et s'approchaient de la lueur du feu ou du lumignon de résine. On disait quelques mots graves, très froids, car ces hommes appréciaient trop la détermination courageuse de l'émigrant pour se perdre en paroles de pitié sur la douleur des femmes. Les hommes demeuraient debout devant l'âtre ; les enfants songeaient, assis sur les chaises basses ou le *züzüllü*, le long canapé de bois des cuisines basques. Le père dit brusquement : « Neuf heures. Le courrier va passer. » Mon ami prit un petit paquet, troussé dans un mouchoir rouge, — ô petit paquet rouge, que tu me fascinas ! — embrassa ses frères et sa mère et sortit. On entendit la voix des hommes et le clic-clac des sabots qu'ils avaient laissés, en entrant, sur le seuil de pierre. Puis, ce fut le long silence d'une demi-heure où les femmes et les enfants pleurèrent tous sur leurs chaises basses, en rond autour du feu. Alors un bruit s'éveilla dans la nuit tranquille de la vallée, grandit, passa net et clair pendant

quelques minutes, et expira. C'étaient les grelots de la vieille voiture pyrénéenne qui emportait, une fois de plus, un petit Basque vers les grandes Amériques...

Mais peut-être tel de mes lecteurs qui aura eu l'indulgence de me suivre dans mes précédents essais sera-t-il tenté de se demander par quelle étrange inconséquence, par quelle cruelle ironie des choses, après avoir étudié chez le peuple basque cette organisation harmonieuse et réglée du « foyer stable », ces mœurs paisibles dans le cadre des traditions immuables, cette psychologie, enfin, toute imprégnée de calme et de sérénité, je me trouve amené, aujourd'hui, à oublier les foyers et leur couronne d'enfants sages, à fuir le décor des traditions rustiques, à parler d' « inquiétude atavique » et de « hantise de la mer » où j'avais dit « amour du clocher natal » et « goût inné pour la vocation de paysan » ?

Je l'avoue. Nous touchons ici à un contraste ; mais tout contraste ne vient pas d'une « inconséquence ». Loin de là !

On peut dire des peuples, comme on l'a dit des individus, que, souvent, la richesse de leur fond et la vigueur de leurs ressources héréditaires se manifestent dans une psychologie à contrastes. Les sociétés où s'affaiblissent les énergies ataviques tendent à ne plus offrir que des types sans relief dont la forme physionomie se confond avec la teinte morne du milieu. Plus de caractères à saillies,

plus de natures à facettes, plus de sautes intéressantes dans les intelligences et les tempéraments. Au contraire, les sociétés qui ont su conserver la réserve ancestrale dans toute sa pureté et toute sa vigueur y gardent, comme « en roulement », des germes psychiques rares, emmagasinés laborieusement par les ancêtres. A certains moments de l'existence, ces germes se font jour tout à coup et déterminent de subites réactions dont il faut chercher l'origine dans l'histoire plus ou moins lointaine de la race.

L'une des formes les plus intéressantes de ces « retours ataviques » dans l'âme basque, c'est cette fièvre de mouvement et de voyages, ce besoin passionné d'exodes qui la saisit parfois dans la reposante sérénité des mœurs patriarcales où elle se développe. C'est dans l'un de ces brusques reflux qu'il faut chercher en définitive l'explication de ces courants migrateurs à travers une société éminemment stable; c'est là qu'ont leur raison d'être suprême, et la grande émigration militaire du XVII^e siècle et la grande émigration économique du XIX^e. Tandis que dans la paix des labours, des moissons et des semaines, le peuple déroulait la trame de la vie puisée aux ancêtres, subitement, des germes de vie nomade ou inquiète, lointainement vécue, ont passé dans le sang et comme dans l'air. Les circonstances extérieures alors en cours — économie, politique, religion — se sont trouvées en harmonie avec ces effluves ancestraux; et le mouvement s'est créé, rapide, vaste, irrésistible.

Assurément, il ne s'agit pas ici d'ériger une théorie ingénieuse, à grand renfort de métaphysique. Il nous faut expliquer un fait, un fait palpable et concret : l'émigration en masse des Euskariens. Ce fait, nous prétendons l'expliquer par un autre fait : l'inquiétude atavique. Il nous faut donc rechercher dans le passé reculé de la race les divers symptômes d'« inquiétude » qui s'y manifestèrent. Et si nous arrivons à constater que ce besoin d'espace et de mouvement fut un des caractères éminents et profonds des ancêtres, nous serons peut-être en droit de conclure que le mouvement actuel d'émigration dérive de l'antique courant.

Mais que le lecteur ne s'alarme pas. Je n'entre-rai point dans le dédale des investigations historiques et préhistoriques tentées dans le siècle dernier par les Henri Martin, les Guillaume de Humboldt, les d'Abbadie, les Fita ou les Charencey; je ne me lancerai pas dans les hypothèses soulevées de nos jours, au moyen de rapprochements linguistiques, par les L-Lucien Bonaparte, les van Eys, les Schuchardt, les Linschmann, les Uhlenbeck, les Winkler, les Campion et les Vinsion. Mon travail risquerait fort de dévier de sa ligne, s'il me fallait d'abord analyser et critiquer les mille démonstrations de ces honorables savants.

Au reste, quand Larramendi nous prouverait victorieusement que l'*euskara* est l'une des soixante-quinze langues nées à la tour de Babel¹;

1. P. Manuel DE LARRAMENDI, S. J., *Diccionario trilingüe*

quand on démontrerait avec Humboldt que nos ancêtres ont habité la Thrace¹ et, avec Hervás et Fita, qu'ils sont venus de la Géorgie²; quand Winkler établirait fermement que le basque ressemble aux langues caucasiennes « comme un œuf ressemble à un autre œuf³ »; quand Henri Martin relèverait les traces des *Euskaldunak* sur la *vega* brûlée de Grenade ou les rives éclatantes du Gu-

del Castellano, Bascuence y Latin. San Sebastian, 1745.
Cf. Introduction, II^e partie, n^o 88-89.

1 G. DE HUMBOLDT, *Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne.* Traduction de M. A. MARRAST. PARIS, FRANCK, 1866.

2 P. HERVÁS Y PANDURO, S. J., *Catálogo de las lenguas de las naciones conocidas y numeración, división y clases de estas según la diversidad de sus Idiomas y Dialectos.* Madrid, 1800-1805, 6 volumes in-4°. — P. FIDEL FITA, S. J., *Disursos leídos ante la Real Academia de la Historia en la recepción pública del R. P. Fidel Fita y Colomé, de la Compañía de Jesús el dia 6 de Julio de 1879*, p. 77-84. Madrid, 1879. L'éminent philologue et historien espagnol s'attache, dans cet ouvrage, à établir l'étroite parenté qui existerait entre le basque et le géorgien. Il cite à l'appui de sa thèse l'identité de procédés dans la formation du verbe, le système de numération, la structure de la syntaxe, la formation de l'article suffixe, etc.

3 Heinrich WINKLER, *Elamisch und Kankasich*, dans *Orientalistische Litteratur-Zeitung* du 15 novembre 1907 et *Das Baskische und der vorderasiatische millellandische Volker-und Kulturkreis.* Breslau, 1909. Le Dr Winkler, de l'Académie hongroise des Sciences, établit une partie de sa thèse sur sa théorie des *Klangfiguren*, sortes d'allitérations formées par le redoublement ou rigoureux ou partiel des syllabes. Exemple : *chocho* (merle), *zirzil* (désordonné), *zinzur* (gorge), *tzimicht* (éclair), *tchapachl* (éclaboussure). Ces mots, déclare M. Winkler, ressemblent aux langues caucasiennes « comme un œuf ressemble à un autre œuf ».

dalquivir¹; quand, enfin, le comte de Charencey retrouverait dans l'extrême nord-est de l'Asie cette race d'hommes-chiens qui, chassant les Basques de leur berceau, les auraient poussés mi-partie vers l'Atlantique, mi-partie vers le futur « nouveau monde² », il n'y aurait là qu'un phénomène plus ou moins analogue à celui qui s'est manifesté dans les antiques pérégrinations de la plupart des peuples. Or, on ne saurait tirer d'une cause générale l'explication d'un fait exceptionnel.

Je n'oublie pas non plus que si des savants, à la faveur de noms géographiques plus ou moins euskariens, comme les Illiberri, les Astorga, les Calagorri, amènent les Basques à leur actuel séjour par la « porte des peuples » — c'est-à-dire par les grandes plaines du Nord, entre l'Oural et la Caspienne — ou par quelque hypothétique « Atlantide », d'autres savants, peu nombreux il est vrai, veulent que ce petit peuple n'ait séjourné que là où il habite aujourd'hui, « devant la mer respirante, en sa montagne agreste, sur les collines mouillées que la rondeur de l'arc-en-ciel unit à d'autres collines³ ».

Je me reporterai plutôt, un petit nombre de siècles en arrière, à un temps bien connu qui me permette d'exposer des faits précis et parfaite-

1. Henri MARTIN, *Histoire de France*, t. I, p. 1-8.

2. Comte DE CHARENCEY, *Bulletin de la Société de linguistique*, n° 23, 27, 30, 38, 39, 45-49.

3. Onésime RECLUS, *En France*, p. 93. Édition GAERTNER, Berlin, 1903.

ment contrôlés. D'ailleurs, en ce qui touche à l'histoire des Basques, si l'on ne voulait admettre que des documents formels, on ne saurait remonter bien haut, car ce peuple heureux a eu la bonne fortune de n'attirer que très tard sur ses gloires discrètes l'importune curiosité des peuples civilisés qui tiennent pour non avenues les belles actions dont on n'écrit pas l'histoire.

CHAPITRE II

PÊCHEURS DE BALEINES

Les initiateurs. — Du golfe de Gascogne au Groenland. — Les pêcheurs basques et la découverte de l'Amérique : la terre des Bacalaos. — Chez les tribus sauvages du Saint-Laurent : traditions canadiennes. — *Euskara* et langue huronne : la légende et ses fondements. — Les anciennes stations basques de Terre-Neuve; leurs souvenirs. — Les nouvelles colonies; Saint-Pierre-et-Miquelon. — La hantise de la mer.

Dès qu'on a étudié les Basques, on a pu observer dans le fond de leur tempérament l'ardente hantise de la mer — cette mer aventureuse et sauvage des côtes cantabriques dont Taine nous a décrit « les vagues ternes, sorte de peau mouvante qui tressaille, tordue par une fièvre intérieure ¹ ».

La plus ancienne manifestation de cette « hantise », nous la trouvons dans les fastes de la pêche des baleines. Un économiste américain, Mr. Clements R. Markham, écrivait vers 1880, au retour d'un voyage d'études dans les ports de la côte basque : « Je puis affirmer que les pêcheries des

¹ H. Taine, *Voyage aux Pyrénées*, p. 24. Édition GAERTNER, Berlin, 1895.

baleines étaient parfaitement organisées en Biscaye dès le XIII^e siècle. Et il est fort probable qu'elles existaient déjà deux siècles plus tôt ¹. »

Longtemps cette périlleuse et difficile industrie fut, pour ainsi dire, monopolisée entre les mains des pêcheurs de Labourd, de Guipuscoa et de Biscaye. Plusieurs siècles seulement après eux, vers l'année 1505, les Hollandais et les Anglais commencèrent à lancer le harpon. Mais leurs progrès dans l'art nouveau durent être assez timides, car, en 1612, Jean 1^{er} d'Angleterre écrivait au roi d'Espagne pour lui demander quelques marins basques afin d'initier ses pêcheurs aux secrets de la chasse aux baleines ². Écoutez Michelet : « Plu-
sieurs disent que les premiers qui affrontèrent une si effrayante aventure avaient besoin d'être exaltés, excentriques et cerveaux brûlés. La chose, selon eux, n'aurait pas commencé par les sages hommes du Nord, mais par nos Basques, les héros du vertige. Marcheurs terribles, chasseurs du Mont-Perdu et pêcheurs effrénés, ils couraient en batelet leur mer capricieuse, le golfe ou gouffre de Gascogne. Ils y pêchaient le thon. Ils y virent jouer les baleines et se mirent à courir après ³. »

1 Rapport à la Société de zoologie. Cité par John READE, dans *The Basques in North America (Canadian Royal Society. Proceedings and transactions, vol. VI, sect. 2, p. 21)*.

2 John READE, *The Basques in North America (Proceedings and transactions, p. 21)*.

3 MICHELET, *La Mer*, p. 270. Paris, 1811.

Ce fut au XII^e et au XIII^e siècle que cette pêche atteignit son apogée dans le golfe de Biscaye. Toute la côte cantabrique fut parsemée alors de ces fours à huile et de ces tourelles de guet dont on retrouve encore les traces parmi les bruyères et les tamaris des promontoires. Comme, de nos jours, dans la chasse aux palombes, l'homme de guet épier, du toit de la cabane aérienne, les vols qui pointent à l'horizon de la vallée, ainsi jadis un pêcheur aux yeux percants se tenait sur la plate-forme de ces tourelles et scrutait les ondulations de la nappe éclatante du golfe. Apercevait-il tout à coup luire entre deux vagues bleues le dos noir d'une baleine, un formidable *irrintzina*, « ce cri sauvage qui ressemble au cri d'appel de certaines tribus dans les forêts d'Amérique ¹ », faisait sur-sauter les pêcheurs d'Hendaye et de Fontarabie. Ils bondissaient vers leurs chaloupes et, sur un signalement du guetteur : « A deux mille brasses sous le col du Jaïzquibel ! » ils couraient sur le monstre, lui plantaient entre les côtes la flèche rapide d'un harpon passé dans le noeud d'une amarre ; et se laissant tirer sur leurs cordes par la baleine qui fuyait, éperdue, vers la haute mer, ils attendaient qu'elle revint à la surface pour expirer ou pour engloutir leur chaloupe d'un coup de queue.

La baleine qui fréquentait alors le golfe de Gascogne est connue par les naturalistes sous le nom

¹ Henri BORNÉCOUE et A. MÜHLAN, *Les Provinces françaises*, p. 54. Berlin, 1906.

de *baleine des Basques* ou *Balaena Biscayensis*. Sa tête courte, sa couleur uniformément noire et sa belle taille (25 mètres environ) la distinguent nettement des autres espèces. Elle prenait, dit-on, ses quartiers d'hiver dans le golfe, et, l'été venu, regagnait la Norvège, où elle était connue sous le nom de *Nord kaper*.

Une autre espèce a gardé aussi le nom qu'elle reçut de ses premiers persécuteurs. C'est la *baleine sarde* : du basque *sardako balea* ou baleine de troupe, ainsi nommée parce que les Basques la trouvaient toujours en bandes, alors que celle de Biscaye passait toute seule la saison d'hivernage.

Quand la baleine eut déserté les côtes d'Espagne et de France, les pêcheurs euskariens allèrent la harceler jusque dans les brumes bataves. Un vieux chant souletin, sorte de diane en mer sur un rythme qui sent le coup d'aviron, nous a conservé le souvenir de ces courses lointaines : « Levez-vous, levez-vous, gens de la maison (de la barque) — la lumière est déjà largement ouverte; — du côté de la mer parle la trompette d'argent — et la plage des Hollandais tremble (dans le jour) ¹. »

Mais bientôt nos baleiniers durent ramer vers

1 Ce chant est connu sous le nom de *Jeiki, jeiki elchenkoak*. Cf. J. SALLABERRY, *Chants populaires du pays basque*, Bayonne, 1870, p. 30. Le caractère intime et familial que revêt ce poème nous incline à le placer plutôt à cette période de pêche qu'à la période plus récente des corsaires. Au temps où nous sommes, la barque est un peu comme la maison de famille, le foyer patriarcal flottant. Plus tard, les équipages des écumeurs de mer seront formés d'aventu-

des océans plus lointains encore. « Sans s'en apercevoir, ils poussaient jusqu'au pôle. Là, le pauvre colosse croyait en être quitte, et ne supposant pas, sans doute, qu'on pouvait être si fou, il dormait tranquillement, quand nos étourdis héroïques approchaient sans souffler. Serrant sa ceinture rouge, le plus fort, le plus leste, s'élançait de la barque, et, sur ce dos immense, sans souci de sa vie, d'un « han ! » enfonçait le harpon ^{1.} »

Pour être imagée, à la manière de l'auteur, cette dernière assertion n'en est pas moins exacte. Des auteurs sérieux, comme Pastorin et Lyders, soutiennent qu'en 875 les baleiniers basques étaient aux îles Féroé ^{2.} Au xiv^e siècle, un siècle avant Sébastien Cabot et les pêcheurs bretons ou normands, le Guipuscoan Juan de Echayde suivant les uns, le Guipuscoan Matias de Echeveste suivant les autres, découvrit Terre-Neuve et y attira ses compatriotes.

Lorsque, en juin 1497, le navigateur vénitien vint, au nom de l'Angleterre, reconnaître l'île de Terre-Neuve, son navire dut traverser des bancs considérables de morues. Ce phénomène très caractéristique lui parut sans doute digne d'être attaché au nom de la terre qu'il venait explorer. Aux pêcheurs biscayens qu'il rencontra dans ces pa-

rières et de soudards à qui ne conviendra guère l'appellation familière de « gens de la maisonnée ».

¹ MICHELET, *La Mer*, p. 271.

² PASTORIN Y NACHER, *Les Pêcheries en grand océan*, traduction HENRY LÉON. Biarritz, 1902.

rages, il demanda comment ils appelaient ces poissons dans leur langue : « *Bakallau* », répondirent les Basques. Et Cabot écrivit sur sa carte le nom de cette terre nouvelle : *Terra de Bacalaos*. Depuis, ce nom a servi, selon les auteurs et les époques, à désigner successivement Terre-Neuve, Cap Breton, la Nouvelle-Écosse, le Canada, le Labrador. Aujourd'hui, il n'est plus attaché qu'à un îlot de l'extrême nord de Conception Bay : Baccalaos Island¹.

1. Dans son ouvrage sur les premiers livres anglais qui aient été publiés sur l'Amérique [*The first three English books on America*, pp. 161, 345. Birmingham, Edward ARBER, 1885], Mr. Richard Eden cite à ce sujet un témoignage de Peter Martyr, dans ses *Decades* (entre 1511 et 1546) : « Sebastian Cabot him selfe, named those lands *Baccalaos* bycause that in the seas thereabout he founde so great multitudes of certeyne bigge fysshes much like unto tunies (wich th[e] inhabitantes caule Baccallao) that they sumtymes stayed his shippes. » Or, nous savons, par un témoignage de Browne, que les indigènes appelaient ce même poisson *apagé*. Donc, les « habitants » dont parle Peter Martyr n'étaient point les tribus sauvages du pays; ou bien, comme le voudrait Mr. Reuben Gold Thwaites [*Travels and Explorations*, t. I, p. 308, notes], les Indiens avaient adopté déjà le terme basque de *bakallau*. Après Fournier (*Hydrographie*. Paris, 1667), l'historien Browne écrit dans son *History of Cape Breton*, p. 13 (Londres, 1869) : « It cannot be doubted this name was given by the Basques, who alone in Europe call that fish Bacalaos or Bacaleos. » De fait, les pêcheurs de Biscaye appellent généralement la morue *bakallaua*. D'après John Reade, le castillan leur aurait emprunté son *bacalao* : « *The spanish borrowed it from the Basques.* » Mais, originellement, l'expression paraît bien être castillane, et les Basques-Français du Labourd ont conservé le vrai terme euskarien : *legatza*, tandis que leurs compatriotes plus éloignés

C'est ainsi qu'on a pu soutenir que, bien avant Christophe Colomb, les Basques connaissaient les routes d'Amérique. Un manuscrit de 1497 reproduit dans la « Collection des manuscrits publiée par le gouvernement de Québec » accorde à ce point historique le bénéfice de l'évidence : *ample traditional evidence*¹. Mais l'on va peut-être un peu loin quand on insinue que le navigateur génois aurait bien pu se borner à suivre son pilote, le Guipuzcoan Alonso Sanchez Cotillo, de Passages, guidant la *Santa Maria*, la *Niña* et la *Pinta* dans le sillage des barques cantabres. Les barques cantabres, en effet, ne connaissaient encore, à travers l'Atlantique, d'autre route que celle des *Bakallau*. Elles n'avaient jamais — que l'on sache — cinglé vers les Antilles. Si donc Christophe Colomb s'était abandonné aveuglément à son pilote, il aurait pu, sans doute, aborder à Terre-Neuve, en Nouvelle-Écosse, ou sur les rives du Saint-Laurent, mais il n'aurait point touché le sol nouveau de l'île de San Salvador. Sa vraie gloire n'est donc pas d'avoir franchi, le premier, l'Atlantique — qui la lui accorde sérieusement de nos jours? — mais d'avoir pressenti, plus haut que ces « îles » dont avaient pu lui parler des pêcheurs scandinaves ou biscayens, des terres étendues, tout un

génèse de l'océan, Souletins et Bas-Navarrais, empruntaient au français *merluche* leur moderne *marluza* et au castillan *bacalao* leur *makelua*.

¹ John READE, *The Basques in North America (Proceedings and transactions, p. 23)*.

« monde nouveau » dont lui seul comprenait l'importance. « L'expédition de 1492, dit John Reade, ne fit qu'accomplir avec tout l'éclat de la puissance officielle ce qui, longtemps auparavant, avait été réalisé silencieusement et sans apparat par ces humbles pêcheurs basques ¹. »

L'idée même d'une découverte de l'Amérique avant Christophe Colomb fait bondir un Castillan et sourire un Français. Nous ne voulons même pas — contre le fait établi par de nombreux vestiges — que, dès le ^{IV^e} et le ^{V^e} siècle de notre ère, des prêtres hindous, venus, d'ailleurs, par des routes opposées aux nôtres, aient prêché leur religion aux peuplades du Mexique. Mais en Angleterre, en Allemagne, en Amérique même, l'hypothèse de relations antérieures au ^{XV^e} siècle, entre l'ancien et le nouveau monde, est presque passée à l'état de vérité banale jusque dans l'esprit du peuple. Voici comme une petite écolière anglaise racontait récemment, sans y chercher malice, l'arrivée du navigateur génois en Amérique :

Le roi d'Espagne fit appeler Christophe Colomb et lui dit : « Vous êtes bien certain que l'Amérique existe ? — Oui, sire, très certain. — Et si je vous donnais un bateau, pourriez-vous naviguer jusque-là ? — Je pourrais le faire. » Le roi fit donner un bateau à Colomb, et celui-ci se mit en route. Quand ils eurent navigué longtemps, les matelots murmurèrent, disant qu'un pays de ce nom n'exis-

1 *The Basques in North America, loc. cit., p. 22.*

tait pas. Enfin la vigie annonce la terre. Le vaisseau approche et l'on aperçoit des nègres sur le rivage.
— « C'est bien ici l'Amérique, n'est-ce pas ? Ieur « demande Colomb. — Oui, c'est bien l'Amérique.
« — Et vous autres n'êtes-vous pas des nègres ? — « Oui, nous sommes des nègres. » Le chef des noirs s'avance et demande à son tour : « Mais ne seriez- « vous pas, par hasard, Christophe Colomb ? — « En effet, Colomb, c'est moi. » Alors, se tournant vers ses compagnons nègres, le chef leur dit : « Mes amis, il n'y a pas à se le dissimuler ; cette « fois, ça y est, nous sommes découverts ¹. »

Les pêcheurs basques qui abordèrent les premiers à Terre-Neuve et au Canada se rendirent-ils compte de la portée de leur découverte ? On est bien en droit d'en douter. Jusqu'à quel point connaissaient-ils le domaine acquis en leur temps par la géographie ? Isolés, par leur langue, des cours et des universités, avaient-ils seulement les notions les plus élémentaires des prises de possession, du droit des peuples, du sens du pavillon ? Pour eux, une terre se distinguait-elle d'une terre autrement que par le profit qui leur en revenait ? Loin, très loin dans le Nord, en suivant telle étoile, ils avaient trouvé des « îles ». Connues ? inconnues ? qu'est-ce que cela voulait dire ? Les Bataves et les Portugais

1 *L'Action sociale* de Québec, lundi 9 novembre 1908. Anecdote rapportée par le Dr T.-A. Brisson, président de la Société de colonisation de Montréal, dans sa deuxième conférence à l'*Union catholique*, sur le *Foyer basque* d'après un livre récent.

n'y venaient point leur faire concurrence : c'est tout ce qu'ils savaient. Grandes ? Oui, on n'en voyait pas le bout ; mais que leur importait ? Ils ne songeaient point à s'y fixer. Déjà leur plan d'émigration était celui des émigrants d'aujourd'hui. « Toute leur ambition, dit John Reade, était de réaliser une petite fortune et de retourner à leur « home » sur leur terre à eux ¹. » Le banc leur fournit plus de butin qu'ils n'en pouvaient ramener. En somme ils avaient trouvé « un bon endroit » ; ils y lançaient avec sérénité leurs filets ou leurs harpons et se gardaient bien, sans doute, d'en découvrir l'existence à des rivaux gênants. Ils s'y trouvaient bien. Ils y chantaien les airs du pays natal. Peut-être, seulement, dans les nuits lunaires, quelque jeune mousse, porté par l'instinct séculaire et l'obscur pressentiment des destinées de sa race, rêva-t-il, en faisant le guet sur la hune, d'aller au Sud, toujours au Sud, par-delà ces forêts bleuâtres, par-delà ces montagnes blanches, en quelque grande pampa herbeuse, pour y éléver des troupeaux innombrables et les échanger contre un navire chargé d'or et revenir au village bien-aimé pour bâtir, sur le penchant d'une colline en fleurs, un chalet basque où sa Gatchutchà lui sourirait en remuant des berceaux...

On ne connaît donc pas la date exacte des premières expéditions euskariennes en Amérique. Y

¹ *The Basques in North America, loc. cit.*, p. 23.

en eut-il d'antérieures à celle d'Echayde au XIV^e siècle? On l'ignore. Les documents se bornent à signaler la présence des Basques au Canada et au Labrador dans des temps imprécis et lointains. Un mémoire des négociants de Saint-Jean-de-Luz, daté de 1710, rapporte que les premiers voyageurs qui débarquèrent sur les rives de la Nouvelle France y trouvèrent établie une sorte de langue mixte, mi-basque, mi-canadienne, composée avant leur arrivée par les pêcheurs euskariens et les indigènes¹.

Lescarbot lui-même, au témoignage de John Reade, aurait dit qu'à la suite de relations très anciennes entre les Basques et les tribus sauvages du Canada la langue de ces dernières en serait arrivée à être moitié basque (*had come in time to be half basque*)². Et le praticien Américain reproche au «versatile» Français de n'avoir pas vérifié sur place une si étrange assertion.

Dans son *Tableau de l'inconstance des mauvais anges et des Démons*³, le maréchal de Lancré cite le fait suivant : « En l'an 1609, le sieur de Mons, disputant au privé conseil du roy contre quelques gens de Saint-Jean-de-Luz... il lui fut maintenu que de tout temps et avant qu'il en eût cognissance, les

1 Olphe GALLIARD, *Un nouveau type particulariste ébauché. Le Paysan basque du Labourd à travers les âges* (Livraria de la Science sociale, p. 522. Paris, 1905).

2 John READE, *The Basques in North America (Proceedings and transactions*, p. 23).

3 Paris, 1612, p. 29.

Basques trafiquaient au Canada, si bien que les Canadois ne traitaient parmi les Français en autre langue qu'en celle des Basques. »

Si besoin était de critiquer sérieusement une affirmation si manifestement exagérée, nous pourrions citer un fait que rapporte une « relation » de missionnaire du XVII^e siècle. Pendant une famine, en 1635, le P. Paul le Jeune écrivait : « La famine qui fut cruelle l'an passé les a encore traicté [les sauvages] plus rudement cet hyver, du moins en plusieurs endroits : on nous a rapporté que vers Gaspé [à la pointe même de l'embouchure du Saint-Laurent, sur le golfe] les sauages ont tué et mangé un ieune garçon que les Basques leur avaient laissé pour apprendre leur langue¹. »

Si les baleiniers se décidaient à laisser ainsi un des leurs parmi les sauvages pour qu'il apprit, jusqu'à leur retour, la langue de ces tribus, c'est donc, sans aucun doute, qu'ils avaient besoin d'un interprète et que, dès lors, les « Canadois » ne parlaient pas aux « Français » en euskara. Or notez qu'il ne s'agit point ici d'une tribu lointaine et jusque-là inabordée, mais d'une population éla-

1 RELATION | DE CE QUI S'EST PASSÉ | EN LA | NOU-
VELLE FRANCE | EN L'ANNÉE 1635. | Envoyée au | R. PERR
PROVINCIAL | de la Compagnie de IESVS | en la prouince
de France. | Par le P. Paul le Jeune de la mesme Compa-
gnie, | Supérieur de la résidence de Kebec. | A PARIS. | Chez
SEBASTIEN GRAMOISY, Imprimeur | ordinaire du Roy, rue
Saint Jacques, | aux Cicognes. | M.DC.XXXVI. | AVEC
PRIVILEGE DU ROY. [Travels and Explorations, p. 30.
Vol. VIII.]

blie aux portes mêmes du pays et avec qui, selon toutes vraisemblances, les Basques avaient déjà depuis longtemps lié commerce.

Ce qui nous paraît plus vraisemblable, c'est qu'à la suite de rapports fréquents, il se soit fait, dans les deux langues, une légère compénétration des termes de commerce et des noms d'objets les plus usuels, les deux idiomes demeurant d'ailleurs essentiellement différents.

De fait, M. Reuben Gold Thwaites, l'éditeur de la superbe édition américaine des *Relations des Jésuites de la Nouvelle France*, cite plusieurs mots empruntés aux pêcheurs basques par les sauvages du Canada; en particulier, le nom de l'élan ou du cerf, *orignal*, que conserve encore de nos jours le français du bas Canada (du basque *oreña* : cerf); et le nom du sorcier ou devin : *pilotoua*¹.

Mais ce qui a pu donner le plus de fondement à

1 Le P. Biard écrit dans sa « relation » de 1611-1616 : « Si donc le malade mange ce qu'on lui aura baillé, bon prou lui face; sinon l'on dira, qu'il est bien malade. Et après quelques jours (si l'on peut) on mandera querir l'*Aulmoïn*, que les Basques appellent *Pilotoys*, c'est-à-dire, sorcier. Or ce pilotoys ayant considéré son malade, le souffle et le resouffle avec ie ne scay quels enchantements : vous diriés que ces vents pectoraux doivent dissiper la eacochymie du patient. » [Relation de la Nouvelle France... (Cf. *infra*, p. 51, note 1), pp. 80-81.] Mr. Reuben Gold Thwaites explique le mot : « A Basque word, meaning sorcerer, corresponding to the native *aoutmoïn*. » (Notes to vol. II.) Et ailleurs : « Basque appellation of medicine-man. » (Index, p. 235.) Je dois ajouter toutefois que cette expression n'est pas usitée dans le basque actuel. Elle ne figure pas dans le dictionnaire de Azkue; mais peut-être

ce récit, c'est, peut-être, l'étrange ressemblance *phonétique* qui existe entre l'euskara et certaines langues des anciennes tribus sauvages du Canada. Les noms propres hurons, en particulier, ont tous un air basque très marqué : beaucoup ont un sens fort raisonnable ; plusieurs existent dans l'euskara actuel et sont communément portés¹.

Au reste, je suis persuadé que tous ces noms ont, en huron, une signification très différente de celle qu'on pourrait leur attribuer en basque. Il serait donc puéril de croire que les baleiniers de Saint-Jean-de-Luz ont pu s'entendre dans leur langue avec les Hurons et que l'on tient — enfin ! — la clef du problème euskarien. D'ailleurs, cette tribu résidait par-delà le lac Ontario, fort loin des ports que fréquentaient les Basques. Mais si la langue des autres tribus auxquelles nos pêcheurs eurent

n'a-t-elle pas été exclue de ce consciencieux recueil que pour son inquiétante ressemblance avec le mot français *pilote*.

1 Voici quelques-uns de ces noms propres pris au hasard, avec leur orthographe même, à la lettre A et à la lettre O de l'index des *Travels and Explorations* : *Noms de villages hurons* : Anonatea, Arendaonatia, Arhetsi, Ationnontetsia, Ochelaga, Onondaga, Ochionageras, Onentisati, Otouacha, Onguiaahra, Otonatendia. *Quelques noms de tribus* : Oumacouminetz, Outchougai, Outurbi, Askikouanerononz. *Noms d'hommes chez les Hurons* : Ahalsistari, Aireskui, Andekerra, Andionra, Anikoutchi, Arachiokouan, Aronhiatiri, Arontiondi, Astiskoua, Atandihetsi, Ateaskouentiondi, Atheiaska, Atondo, Oatarra, Ochasteguis, Ochateguin, Okhiarenta, Ondihorrea, Onondate, Osiki, Oteiandi. *Noms de femmes huronnes* : Aonettsa, Arenhatsi, Arinadsit, Atsigouendia, Ondoaskoua, Okiaendis, Oracha.

surtout affaire (Papinachois, Montagnais, Algonkins) sonnait un peu comme sonne cette langue huronne, les étrangers ont pu avoir l'illusion d'entendre parler l'euskara. Et j'avoue qu'une oreille basque peut s'y tromper elle-même un instant.

C'est sans doute cette ressemblance phonétique qui a porté des linguistes et des américanistes consciencieux, comme le comte de Charencey, John Reade et sir William Dawson, à pénétrer plus avant dans la connaissance des deux langues et à établir de savants parallèles. Mais il faut bien avouer que les analogies relevées par ces honorables savants n'ont pas encore établi leurs thèses assez solidement pour les faire triompher ¹.

La plupart des « relations » des Jésuites de la Nouvelle France, au XVII^e et au XVIII^e siècle, signalent la présence des Basques au Canada, dans les temps très reculés. Le P. Ch. L'Allemant écrivait, en 1627, des bords du Saint-Laurent : « Les sauvages... croient l'immortalité de nos âmes... Ils appellent le Soleil Iesvs; et lon tient en ce païs que ce sont les Basques qui y ont cy-deuant habité, qui sont auteurs de ceste denomination. De là vient que quand nous faisons nos prières

¹ Voyez John READE, *The Basques in North America*, loc. cit., p. 34-36. — Comte DE CHARENCEY, *Le Basque et les Langues américaines*. Paris, 1867. — Sir William DAWSON, *Meeting of Montreal of the American Association for the Advancement of Science* (Rapport cité par John READE, loc. cit., p. 34).

il leur semble que comme eux nous addressons nos prières au Soleil^{1.} »

Toutes les autres « relations », de 1610 à 1791, mentionnent les Basques, d'abord pêcheurs de baleines, puis pêcheurs de « moluës ». Partout nous les retrouvons avec leurs grandes qualités de tempérament et de cœur : l'activité, la persévérance, la hardiesse, l'empressement à recueillir les missionnaires sur leurs bateaux ; mais aussi avec leurs défauts de race : la violence, le goût des aventures et des coups de main, la superstition et la sorcellerie. Le P. Pierre Biard se plaint, en 1616, des mauvais traitements que leur infligent les Excommuniés « sauvages du costé Boreal du grand golfe S. Laurens », exaspérés contre les Européens par suite d'un exploit de nos baleiniers. « Ceste guerre, écrit-il, a commencé à l'occasion de certains Basques qui voulurent faire un meschant rapt. Mais ils payerent bien leur maudite incontinence, et non seulement eux, ains à leur occasion, et ceux

1. LETTRE | DU PERE | CHARLES L'ALLEMANT |
SUPERIEUR DE LA MIS | sion de Canadas, de la Com- |
pagnie de IESVS | Envoyee au Pere Hierosme l'Allemand |
son frere de la mesme Compagnie | où sont contenus les |
mœurs & façons de viure des Sauvages habitans de ce |
pays là; & comme ils se comportent avec | les chrestiens |
françois qui y | demeurent. | Ensemble la description des |
villes de ceste contrée. | A PARIS | par JEAN BOVCHER, fuë |
des Amandiers | à la Vérité Royale, 1627 | p. 7 [Travels, |
and Explorations, t. IV. p. 200]. Est-il nécessaire d'ajou- |
ter que le mot basque désignant le soleil (*iguzki* ou *eguzki*) |
n'a avec le mot de *Jesus* qu'une ressemblance très loin- |
taine?

de Saint-Malo et beaucoup d'autres ont paty et patissent beaucoup tous les ans. Car ces sauvages sont furieux et s'abandonnent désespérément à la mort pourvu qu'ils aient espérance de tuer ¹. »

Si l'on voulait ajouter foi aux traditions populaires canadiennes, il faudrait remonter beaucoup plus haut encore. Un des premiers missionnaires de la Nouvelle France écrivait au sujet des Esquimaux du Labrador : « Ils ne se laissent jamais approcher d'aucune nation, fût-elle basque, car on ne doute presque plus que quelque Basque pêcheur naufragé sur ces côtes avec quelque Ève, n'ait été leur infortuné Adam ². »

1 RELATION | DE LA | NOUVELLE | FRANCE, DE
SES | TERRES, NATVRELS DV | País, et de ses habitanſ,
| ITEM, | *Du voyage des Peres Iesuites aus...* [Mot empâté
par le sceau de la Bibliothèque Royale] contrées, & de ce
qu'ils y ont faict | iusques à leur prinſe par | les Anglois.
| FAICTE | Par le P. Pierre Biard, Grenoblois | de la Com-
pagnie de IESVS. | A LYON, | chez LOVYS MUGVET | ruë
Merciere | M.DCXVI. | Avec Privilege du Roy, p. 33. [Trav-
els and Explorations, t. III, p. 68.]

2 RELATION DU SAGUENAY, 1720-1730, par le R. P. Pierre
LAURE. Chek8timi le 13^e de mars 1730. Publié d'après le
manuscrit original des Archives du Collège Sainte Marie,
Montréal [in-folio de 18 pages]. Dans THE JESUIT RELA-
TIONS AND ALLIED DOCUMENTS | TRAVELS AND EXPLO-
RATIONS | OF THE JESUIT MISSIONARIES | IN
NEW FRANCE | 1610-1791 | THE ORIGINAL FRENCH,
LATIN, AND ITAL- | IAN TEXTS, WITH ENGLISH TRANSLA- |
TIONS AND NOTES; ILLUSTRATED BY | PORTRAITS, MAPS,
AND FACSIMILES | edited by | REUBEN GOLD TUWAITES |
secretary of the State Historical Society of Wisconsin |
CLEVELAND : THE BURROWS BROTHERS | COMPANY,
PUBLISHERS, MDCCXCVI-MDCCCCI. 73 volumes in-8°,
t. LXVIII, pp. 98, 100.

L'assertion fait sourire. Pourtant la science — un savant ne sourit jamais — n'a pas méprisé cette hypothèse. Et l'on a pu lire, ces dernières années, dans des magazines érudits, que « l'homme préhistorique », découvert en 1861 pendant les fouilles opérées sur l'emplacement de l'ancienne ville huronne de *Hochelaga* (un nom, du reste, qui sonne basque) avait un caractère en tout identique à celui que décrivent les *Reliquiae Aquitaniæ*¹.

Quoi qu'il en soit des problèmes controversés au sujet de la découverte de l'Amérique, une chose est certaine : si les marins basques ont été les premiers à établir des relations entre le continent et le Nouveau Monde, ils n'ont pas pris le soin de livrer à la postérité un nom auquel cette gloire demeurât attachée, et leur exploit, si l'on arrive un jour à en établir l'authenticité, restera le fait d'une poignée d'aventuriers — ou de héros — ignorés.

De bonne heure, les Basques formèrent des colonies florissantes sur les rives du Saint-Laurent et à Terre-Neuve. Plusieurs noms géographiques rappellent encore, dans ces parages, le souvenir de leurs anciennes incursions : ainsi la petite ville et la baie de Port-aux-Basques à la pointe sud-ouest de Terre-Neuve, devant le cap Breton (Nouvelle-Écosse); au sud-est, Placentia, ainsi appelée, croit-on, par les Biscayens en souvenir de la ville

1 John READE, *The Basques in North America*, loc. cit., p. 33.

guipuscoane du même nom ¹; sur cette même côte, Portuchoa (le petit port), Ulicillo (trou aux mouches), Ophorportu (port aux gamelles); l'Échaffaud-aux-Basques, à 10 kilomètres environ de Tadoussac, sur le Saint-Laurent, « un lieu ainsi appelé à cause que les Basques viennent jusque-là pour prendre des baleines ² »; enfin, sur l'embouchure de la rivière des Trois-Pistoles, cette Isle-aux-Basques, dont l'auteur de la « relation » de 1663 écrivait : « Elle porte le nom de l'Isle-aux-Basques, à raison de la pesche de baleines que les Basques y faisaient autrefois. Je pris plaisir de visiter les fourneaux qu'ils y ont basty pour faire leurs huyles, on y voit encor tout auprès de grandes costes de Baleines qu'ils y ont tuées ³. »

1. « It is possible that the Biscayans originally named what is still known as Placentia Bay, Newfoundland, after the city of that name in Spain. » *Travels and Explorations*, t. II, p. 293 (notes). Cf. PROWSK [D. W.], *A history of Newfoundland from the English colonial and foreign records*. London and N. Y., 1895.

2 BRIEVE | RELATION | DU VOYAGE | DE LA | NOUVELLE FRANCE, | fait au mois d'Auril dernier, par le | P. Paul le Jeune de la Compagnie | de IESVS. | Envoiée au R. P. Barthélémy Iacquinot | Provincial de la mesme Compagnie | en la Prouince de France. | A PARIS | CHEZ SEBASTIEN CRAMOISY, | ruë S. Iacques, aux Cleognes, | M.DC.XXXII. | Auec priuilege du Roy | p. 29. [*Travels and Explorations*, t. V, p. 34.]

3 RELATION | DE CE QUI S'EST PASSÉ | DE PLVS REMARQVABLE | AVX MISSIONS DES PERES | de la Compagnie de IESVS, | EN LA | NOUVELLE FRANCE, | ès années 1663 & 1664. | Envoiée au R. P. Provincial de la Prouince | de France. | A PARIS, | chez SEBASTIEN CRAMOISY, & SEBAST. | MABRE-CRAMOISY, Imprimeurs ordinaires | du Roy et

Dans le petit cimetière de Placentia, on pouvait voir encore, il y a quelques années, plusieurs pierres tombales du XVII^e et du XVIII^e siècle, portant des inscriptions euskariennes. Sur l'ordre du gouverneur Glover, trois d'entre elles ont été placées dans l'intérieur de la vicille église voisine, où elles ont été déchiffrées définitivement en 1900, 1902 et 1909 par Mgr Légasse, préfet apostolique des îles Saint-Pierre et Miquelon, par le T. Rév. Howley, archevêque anglican de Saint-Jean de Terre-Neuve, et par M. E. Spencer Dodgson, l'euskari-sant oxfordien bien connu¹.

de la Reyne, ruë S. Jacques, aux Cicognes. | M.DC.LXV.
| AVEC PRIVILÉGE DU ROY. | p. 44. [*Travels and Explorations*, t. XLIX, p. 24.]

1 T. Rév. Howley, archevêque de Saint-Jean (Terre-Neuve), *les Anciennes Tombes basques à Placentia*, dans la *Revue internationale des études basques*, novembre-décembre 1908, p. 734-749; et Edward Spencer Dodgson, *ibid.*, mars-avril, p. 142-144. Quelques auteurs américains tels que John Reade, Faucher de Saint-Maurice, Marmette et Le Vasseur, me paraissent céder un peu trop à la fantaisie, quand ils font dériver du basque les noms de Cape-Ray (*arraiko* = poursuite?), Labrador (Labourd) et même Canada (*kañada* = chenal). La méthode étymologique est chose fort délicate, surtout en basque. En tirant un peu sur les mots, on arrive à leur faire signifier mille sens imprévus. J'ai rencontré naguère au British Museum une brochure réjouissante où, grâce à ce petit jeu, Adam, Ève, Abel, Sem, Esaï et bon nombre de graves patriarches se voyaient qualifiés de Cantabres de la meilleure marque. Cette brochure porte au catalogue le numéro 12.903, a. a. a. 28. Elle est intitulée : *Essai de quelques mots sur la langue basque par un vicaire de campagne, sauvage d'origine*. On se doutait, en effet, que la méthode historique de l'auteur était un peu... sauvage.

Le XVII^e siècle est donc, d'après les documents, l'époque où la pêche à la baleine fut le plus en honneur dans la marine basque. Pourtant, elle a dû être florissante très longtemps avant, car plusieurs villages de la côte euskarienne, entre autres Fontarabie et Guétaria, portaient déjà sur leurs armes le harpon ou la baleine, parfois la barque avec baleine harponnée. En 1412, on partait de Saint-Jean-de-Luz pour l'Islande, et, en 1535, pour le Groënland¹. Ce fut vers ce temps que Juan Rivas, de Saint-Sébastien, en allant pêcher la baleine, découvrit plusieurs terres que Jacques Cartier devait reconnaître un peu plus tard. Guétaria fut, dès le moyen âge, une pépinière de hardis baleiniers. En l'année 1296, cette bourgade formait avec Laredo, Santander, Castro-Urdiales, Vitoria, Bermeo, San Sebastian et Fontarabie, une *hermandad* destinée à protéger ses flottilles de pêche contre les pirates gascons ou normands. La précaution n'était pas inutile, car c'étaient d'incessants combats entre les Basques d'une part, et, de l'autre, leurs voisins du Sud et du Nord. Un tableau sur bois, du XV^e siècle, que l'on conserve dans la sacristie de San Pedro, à Zumaya, représente un de ces engagements entre pêcheurs guipuscoans et portugais².

¹ GOYETCHE, *Saint-Jean-de-Luz, historique et pittoresque*, 1856. Cf. *Revue internationale des études basques*, novembre 1907, p. 590.

² Charles BERNADOU, *En Guipúzcoa. De Zumaya à Tolosa [Eskualduna, 1909]*.

Quand la baleine, traquée par nos « étourdis héroïques » sur toutes les mers accessibles à leurs barques légères, fut devenue une proie rare et d'aléatoire profit, les pêcheurs de la côte cantabrique revinrent sagement à de plus menu fretin : thon, sardine et morue. De bonne heure, ils eurent à Terre-Neuve des stations prospères de morutiers.

De nos jours encore, les Basques-Français, protégés — vaille que vaille ! — par notre drapeau, arment chaque année à Socoa (Saint-Jean-de-Luz) une flottille de pêche montée par des marins de Biarritz, de Bidart, de Guéthary, d'Urrugne et de Ciboure. Ces *Terre-Neuvas* font rejoindre, pendant la saison de la morue, la colonie euskarienne qui réside à demeure dans les îles Saint-Pierre et Miquelon avec son clergé labourdin, sous la juridiction de Mgr Légasse, Basque lui aussi, et appartenant à une famille d'armateurs.

Depuis 1757, les Basques-Espagnols sont liés par une ordonnance du pays qui leur interdit l'armement de toute barque de pêche pour le Grand Banc. Cette mesure, prise à une heure de pénurie dans la marine pour permettre au gouvernement de faire main basse sur les goélettes appareillées, n'a plus désormais aucune raison d'être. Espérons qu'elle sera bientôt rapportée. Et les marins de Biscaye et de Guipuzcoa retourneront au théâtre de leurs antiques prouesses, à l'exemple des Portugais qui, revenus depuis un quart de siècle à peine dans les eaux terre-neuviennes, s'y montrent

déjà « les légitimes descendants de ceux qui ont découvert le cap des Tempêtes ¹ ». Au reste, si les sujets castillans veulent s'en tenir à la lettre de l'ordonnance de 1757, les mers d'Islande et les parages de Féroé, plus rapprochés d'eux de quelque 800 et 600 milles, leur demeurent toujours accessibles ; et peut-être l'Espagne leur saurait-elle gré de diminuer par la vente de leur pêche à l'intérieur du pays la somme exorbitante de 30 millions qui va annuellement à l'étranger pour l'achat de la morue ².

Quand l'Océan a tenu une telle place dans la vie d'un peuple et marqué d'une aussi forte empreinte des générations où la pureté des transmissions héréditaires est admirablement gardée, on comprend que la hantise de la mer devienne un instinct de race et de sang.

Au reste, n'est-elle pas éminemment ensorcelante et troublante, cette mer basque des côtes de Biarritz et de Saint-Sébastien ? Toujours vivante, toujours inapaisée, plus que toute autre elle mérite l'épithète admirable du vieil Homère : ἀκάμπτος θάλασσα, la mer *infaligable*. Quelle âme éprise d'action et impatiente de jeter ses jeunes forces par le monde peut la contempler sans l'aimer ? Elle est turbulente aussi ; elle a des

¹ *Bulletin annuel des œuvres de mer*, janvier 1908, p. 29.

² T. DE ARANZADI, *Problemas de etnografía de los Vascos*, dans *Revue internationale des études basques*, novembre 1907, p. 591.

fureurs terribles et toutes soudaines. Quelle tentation de mâle orgueil, que la pensée d'aller chevaucher cette cavale infernale, et la dompter !

« Les vagues violentes sursautent convulsivement et se tordent en se heurtant comme les têtes d'un grand troupeau de chevaux sauvages; une sorte de crinière grisonnante traîne au bord de l'horizon noir; les goélands crient; on les voit s'enfoncer dans la vallée qui se creuse entre deux lames, puis reparaitre; ils tournoient et vous regardent étrangement de leurs yeux pâles. On dirait qu'ils se réjouissent de ce tumulte et attendent une proie ¹. »

Pour saisir sur le vif cette fascination de l'océan sur les jeunes Basques et comprendre la part qu'il prend dans leur existence, il faut avoir assisté à la bénédiction de la mer sur les plages de Ciboure et de Saint-Jean-de-Luz, ou bien encore au défilé des compagnies de marins pendant la procession du 8 septembre, à Fontarabie. L'étranger, le touriste sceptique venu de Saint-Sébastien ou de Biarritz, sourit de voir ces hommes si graves dans leur casaque rouge et sous la toque de mer où rayonne l'exergue « *Viva la Virgen de Guadelupe !* » Mais les plus étourdis des *mutil-chikiak* (garçons) se taisent à leur vue et les suivent d'un long regard d'envie, car ils sont les prestigieux coureurs des océans !

¹ H. TAINE, *Voyage aux Pyrénées : Saint-Jean-de-Luz*, pp. 24, 26. Édition GAERTNER, Berlin, 1895.

Pénètrez, au moment de l'absoute, en quelqu'une de ces églises de la côte, perchées si coquetttement sur leur mamelon au-dessus des toits rouges coiffant les façades blanches. Le petit voilier aux agrès innombrables pend de la voûte, cinglant, dirait-on, dans l'air léger vers le rétable churrigueresque dont les ors lointains scintillent comme des Amériques opulentes. Tourné vers l'assistance, le prêtre chantonnera le *Libera* pour les bons pêcheurs que la mer vorace a engloutis. Et toutes les veuves, accroupies sur leurs tapis noirs, dans leurs immenses capes de deuil assez pareilles aux mantes des bégues flamandes, allument alors l'extrémité de leurs rubans de cire jaune roulés dans un petit panier. Bientôt toute la nef en est peuplée, de ces lumières minuscules, un peu blafardes, dont la plupart représentent un petit mousse, un solide morutier, un vieux pilote, disparus là, dans cet espace livide qui s'étend entre le port et les Amériques, ou ensevelis dans des cimetières lointains que nul n'ira visiter.

Attendez l'heure du crépuscule. S'il y a eu dans la semaine quelque « mort en mer », la plus proche voisine du marin perdu, portant dans une grande corbeille tous les petits paniers de deuil des autres voisines, viendra frapper neuf coups à la cloche dans la demi-heure qui précède l'*Angelus*. A ce signal, les femmes de la « neuvaine » prendront leur manteau noir et viendront prier pour le mort. Le chapelet dit, elles se rendront toutes au cimetière. La voisine les précède en portant la corbeille

pleine de petites flammes qu'elle disposera près de la grande croix parmi les tournesols et les œillets d'Inde, pendant la psalmodie du *De profundis*.

Descendez ensuite vers les quartiers populeux. Dans l'odeur acre de goudron, d'oing et d'algues séchées, les pauvres maisons des pêcheurs, toutes branlantes sous leurs toits chevronnés, ont pris aux huttes sauvages des îles leur style exotique et provisoire. Au chevet des lits larges et massifs, des madones péruviennes voisinent avec saint Ignace et don Carlos.

Dans la rue, parmi les monceaux bleuâtres de coquilles de moules, les *chiquillos* dépenaillés et radieux simulent un abordage autour d'une hotte à déblayer où six petits Cantabres brandissent des squelettes de seiches en guise de poignards. Ces futurs marins, il faut les voir à Biarritz, au port des Pêcheurs, ou à Saint-Sébastien, au pied de la belle église de Santa Maria, quand les barques de leurs pères et de leurs ainés rentrent, lourdes de thons et de sardines. Ils sont là, avidement penchés vers les reflets d'écailles qui élincellent sous la lumière rouge des torches. Tant que l'aïeul compte le poisson à voix haute : « *Ogei-ta-zortzi ! ogei-la-bederalzi ! ogei-la-amar !* Vingt-huit ! Vingt-neuf ! Trente ! » Ils se taisent prudemment, en se tenant tous au bord du môle, par la chemise agrippée dans le dos. Mais dès que la voix monotone a jeté le : « *Or dago dana ; tout est là* », c'est un délire. Tous les *mulil chikiak* jettent les mille cris dont les

vendeuses alertes, aux pieds nus, cingleront demain, à la première heure, les contrevents à demi clos des ménagères bayonnaises ou *donostiaras* : « *Chardina freskuiaa-a-a ! Chipirones ! chipirones ! tomad con tomate !* Sardines fraîches ! Chipirones ! Pour manger avec de la tomate ! »

Rien, jusqu'au soir, ne supplantera dans ces petites natures l'ardente hantise de la mer. C'est la mer qui fournira le frugal souper : des têtes et des foies de poisson au piment. C'est la mer qui dira son rôle bienfaisant ou tragique dans le récit de la journée par le père ou les grands garçons. C'est la mer qui peuplera de ses fantômes les imaginations épouvantées quand *Aïlona* (grand-papa) redira, à la veillée, le conte des *Trois vagues* : la vague de lait, la vague de larmes et la vague de sang ! une histoire très vraie, puisqu'elle s'est passée tout près, à hauteur du cap Machichaco ! Enfin, c'est la mer qui hantera les rêves des mioches, pelotonnés les uns contre les autres dans le grand lit, quand elle viendra, à marée haute, faire contre les pierres du mur son clapotis régulier et flotté, si pareil au clapotis du flot contre les carènes, chanson monotone qui remplira plus tard de son rythme triste les insomnies des gars dans les nuits brumeuses du Grand Banc.

CHAPITRE III

CORSAIRES, MARCHANDS ET CAPITAINES

Les corsaires basques : bandits et aventuriers; Aguirre le Fou; l'aïeul d'un saint; Pellot et le Croisic. — Les capitaines : l'occupation espagnole dans l'Amérique du Sud; soldats et colonisateurs; Irala, Legazpi, Garay, Zabala, Elcano, Oquendo, Ibarra, Churruca, Antoine et Arnauld d'Abbadie. — Les bateaux marchands : la *Hermandad de las Marismas*; les Basques dans les Flandres, au Canada, au Chili, au Venezuela. — La hantise de la mer.

Dans la foule des baleiniers et des pêcheurs de morues qui ont sillonné l'océan du xi^e au xiv^e siècle, les dévouements, les hardiesses, les traits de génie même, ont dû se rencontrer maintes fois. Ce n'est pas une mince prouesse, ni le fait d'un marin vulgaire, que de traverser l'Atlantique en batelet et de fonder des colonies sans l'appui d'aucun gouvernement. Il y eut donc à la tête des premières expéditions euskariennes des hommes remarquables par leur audace, leur endurance, leur flair marin, par tous les beaux dons, en un mot, que suppose, chez un pilote, le fait d'avoir tenté et réalisé de pareils exploits. Ces hommes — nous l'avons dit — ne nous ont point laissé leur

nom. Le prestige qui dut les entourer aux yeux de leurs contemporains demeura confiné dans la petite patrie et s'éteignit, sans doute, peu de générations après, sans avoir trouvé, pour l'immortaliser, un historien qui sût écrire dans une langue accessible aux peuples vulgaires.

Mais ce qui a manqué aux ancêtres pour que leurs mérites fussent publiés, les petits-fils l'ont obtenu en s'enrôlant sous les étendards des marines royales — ou en leur livrant la guerre. Capitaines, ils pénétraient dans les cours d'Europe, qui, en ces temps, distribuaient toutes les renommées. Marchands, ils fréquentaient les marchés des Flandres et d'Amérique. Pirates, ils voyaient l'épouvante promener leur nom et celui de leur brick à travers les ports et les villes. Dès lors, l'admiration et l'effroi se chargèrent de consigner des exploits que leurs auteurs persistaient à laisser tomber dans la nuit.

I

Les expéditions militaires que l'Espagne dut organiser, pour la conquête effective des terres nouvelles acquises en son nom par le Génois et ses successeurs, offrirent aux marins basques une bonne occasion de mettre en lumière leurs mérites ignorés.

Mais, tandis que la générosité du sang, la hantise de la mer, l'inquiétude atavique, en un mot, fai-

saient de toute âme bien née un héros ou un grand capitaine, ces mêmes instincts, tombant dans des âmes naturellement vulgaires ou faussées par le mal, produisaient des aventuriers et des bandits. C'est la dure rançon des peuples — ou des familles — à natures riches. Ce qui est générosité dans tel citoyen ou tel enfant peut devenir emportement chez tel autre. La noblesse d'âme dans l'afné peut devenir orgueil démesuré dans le plus petit. Et les éducateurs, comme les mères, connaissent parfois la douleur atroce de voir se fausser, soudain, dans un coup d'éclat sauvage ou dans une crise sourde, des qualités merveilleuses qu'hier encore ils regardaient — avec quelle douceur ! — germer et s'épanouir comme sous leurs doigts.

La fièvre de l'or, qui s'empara des conquérants après leurs premières victoires, mit les caractères à l'épreuve. On sait avec quelle foi d'illuminés les nouveaux venus poursuivirent la recherche de l'*Eldorado*, ce pays fabuleux d'où les caciques du Pérou et du Venezuela tiraient, disait-on, l'or à pleines mains. En 1560, le vice-roi, don Andres Hurtado de Mendoza, avait confié au capitaine basque don Pedro de Ursua une expédition qui devait tâcher d'atteindre la terre promise, celle des Omaguas, et son lac enchanté, le Guayana. Le Biscayen Lope de Aguirre faisait partie de l'expédition. C'était un esprit inquiet et turbulent, de tête dure et marquant mal (*mal encarado*). Condamné à mort, pendant une sédition, il s'était évadé et avait pris le métier de dompteur de chevaux. Il

était connu sous le nom de *Aguirre el Loco*, Aguirre le Fou.

Une nuit, il poignarde Ursua et son lieutenant, Vargas, puis adresse un manifeste aux équipages, et, par une suprême effronterie, apostille le document de ce qu'il juge être son meilleur titre, *le traître* : « *Lope de Aguirre, traidor.* » A la tête des matelots subjugués par la terreur, — car il en a égorgé huit qui lui étaient suspects, — il redescend l'Amazone et s'élance dans l'Atlantique. Il n'a que des brigantins armés seulement pour la navigation fluviale. N'importe. Il essuie deux tempêtes, aborde sur plusieurs points du Venezuela, pille les grands ports et brûle les villes. L'aumônier de la flottille, en désarroi, veut conseiller, supplier. Il l'égorgé. Il tue de même un religieux de Paraguacha qui refuse de l'absoudre. Ses compagnons trop timides subissent le même sort. Des quatre cents qui avaient suivi Ursua, il lui en reste cent cinquante. Beaucoup l'abandonnent. Alors il brûle ses vaisseaux et se réfugie dans la montagne sauvage.

Là, seul, brisé, cerné de tous côtés, Aguirre écrit à Philippe II une lettre pleine d'une folle rage pour justifier ses crimes et faire le procès des grands conquistadores. Enfin, traqué dans une maison de Barquisimeto où il s'est réfugié avec sa fille et les quelques compagnons fidèles qui lui restent, il voit les troupes royales forcer son dernier asile. Alors, il plonge sa dague dans le cœur de sa fille, commande à un des siens de décharger

sur lui son arquebuse, crie « *mal tiro!* » à une première balle qui s'égare, et tombe en saluant un coup qui vient le frapper au cœur, par une farouche : « Voilà un bon coup ! *Esle tiro sí es bueno* ¹ ! »

D'autres, sans atteindre à la sinistre folie d'Aguirre, se lancèrent dans les aventures en brisant le cadre de vie qui était le leur. Au Chili, pendant les guerres araucaniennes, sous le gouverneur García Ramón, on vit une religieuse, originaire du Guipuzcoa, doña Catalina de Erauso, s'évader du cloître, revêtir une casaque de soldat, monter en selle et se battre ².

Alors, comme aujourd'hui, les « Indes » servaient d'asile à ceux qu'un scandale ou un coup de main trop dangereux obligaient de s'exiler. C'est là que s'en fut mourir, aux débuts du xvi^e siècle, le terrible aïeul de saint Ignace de Loyola, ce seigneur de Balda, d'Azcoitia, qui, pour ne pas laisser transférer le Saint-Sacrement de la chapelle de son château à la nouvelle église paroissiale, tua le prêtre d'un coup d'arquebuse au moment où celui-ci, portant solennellement le saint ciboire, allait franchir le seuil séculaire des Balda ³.

Comme les expéditions d'Amérique, les guerres des Flandres, pendant l'occupation espagnole, entraînèrent les esprits inquiets et les turbulents.

1 Aristides Rojas, *El elemento vasco en la historia de Venezuela*, Caracas, 1874, p. 7-15.

2 Thayer y OJEDA, *Navarros y Vascongados en Chile*, Santiago, 1904, p. 10.

3 Ch. BERNADOU : *En Guipúzcoa. De Zumaya à Tolosa*.

A Anvers, en 1582, un jeune Biscayen, Jean Jauregui, employé chez le banquier Gaspard d'Anostro, tenta d'assassiner le prince Guillaume d'Orange. Il ne réussit qu'à le blesser d'un coup de pistolet et fut aussitôt assommé par les gardes.

D'autres se contentèrent d'exploits romanesques. Un Yerrobi, d'Irun, cherchant fortune en Afrique, vers le même temps, enleva une princesse marocaine et vint l'épouser à Málaga. Cervantès s'inspira de cette prouesse pour écrire le fameux épisode du *Cautivo* dans son *Don Quicholle*.

Enfin, sur les grandes routes des armées de Charles-Quint, avec les trainards et les insoumis, il se trouva parfois des Basques et des Navarrais que leurs rares qualités de prestesse et d'audace, leur ascendant naturel ou leur incorrigible esprit d'indépendance désignèrent bientôt pour devenir des chefs de brigands¹. On sait le portrait peu flatteur qu'en fait le *Codex de Saint-Jacques de Compostelle* : « Pour la moindre pièce de monnaie, le Navarrais, comme le Basque, tue quand il peut un Français². » Pourtant l'histoire ou la légende ne

1 D'autres Basques, dans ces mêmes armées, représenterent plus dignement Eskual-Herria. Les deux chapelains et le premier médecin de l'empereur étaient biscayens ou guipuscoans. Et l'on dit que Charles-Quint, pour se distraire de la monotonie de la marche en campagne, apprit le basque en causant avec eux. Cf. Louis LANDE : *Trois mois de voyage dans le pays basque* (*Revue des Deux-Mondes*, 1877, t. I, p. 812).

2 *Le Codex de saint Jacques de Compostelle (Liber de miraculis S. Jacobii)*. Livre IV publié pour la première fois

nous a point transmis le type du bandit basque, comme elle a fixé celui du bandit andalou dans les figures impérissables de Diego Corriente, El Vivillo, Pernales et le *Niño del Arahal*.

Ce fut surtout en mer que les pillards de Biscaye et de Labourd exercèrent leurs brigandages. Du XVI^e au XVII^e siècle, les corsaires basques rivalisèrent d'exploits avec leurs émules hollandais sur les côtes de l'Atlantique, pendant que les pirates barbaresques écumaient la Méditerranée. Aussi un de nos historiens a-t-il pu dire, avec pleine justesse, que toute la mer fut, à cette époque, une vaste « forêt de Bondy ¹ ». Parmi la foule des brigands vulgaires en pays basque, Yoanes Suhigaychipi, dit Le Croisic, ou Le Coursie, de Bayonne, et Ichtebe Pellot, de Hendaye, ont laissé des souvenirs que les vieux marins de l'Adour aiment encore à raconter ².

en entier par le P. Fidel FITA, S. J., et Julien VINSON. Paris, 1882, in-8°.

1 Vicomte Georges d'AVENEL. Cité par Noël AYMÉS. *La France de Louis XIII*, p. 327. Paris, NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE, 1909.

2 J. DUVOISIN, *Le Dernier des Corsaires ou vie d'Étienne Pellot-Montvieux, de Hendaye*. Bayonne, LAMAIGNÈRE, 1856, 1 volume in-16 de 136 pages. — E. DUCÉRÉ, *Les Corsaires bayonnais*. Bayonne, LAMAIGNÈRE, 1856, 1 vol. in-16 de 280 pages. — *Un corsaire basque sous Louis XIV, d'après des documents inédits*, dans la *Revue internationale des études basques*, t. 11, [1908], pp. 76, 222, 302. C'est à ce dernier travail du distingué historien et archiviste de la ville de Bayonne que nous empruntons la plupart des détails qui suivent au sujet du corsaire le Coursie.

Pourtant nous devons à l'honneur de ces « fiers bandits » de rappeler que leur titre de corsaire n'indiquait pas précisément un métier de simples pillards. Ils ne s'en prenaient guère qu'aux ennemis de leur roi et ne faisaient souvent main basse sur les marchandises que pour les remettre fidèlement entre les mains des gouverneurs de province. Aussi les rois de France se sont-ils plu à décerner à ces marins « mi-pêcheurs, mi-corsaires », des brevets officiels qui leur confiaient le commandement de quelque bateau rond.

Suhigaraychipi, ou Le Coursic (il avait la bonté, remarque un auteur anglais, de se laisser appeler ainsi), est demeuré le type de ces loups de mer qui, à force de prouesses et de services rendus, parvinrent à se faire pardonner leur roture et à prendre place parmi les officiers de la noblesse sur les galères royales.

Après ses premiers voyages aux « îles d'Amérique », en 1691, Le Coursic arme une frégate de vingt-quatre canons, la *Légère*. Le nouveau bateau ne tarde pas à devenir la terreur des Espagnols, des Anglais, et des Hollandais. Du petit port de Socoa, le corsaire basque fond rapidement sur tout vaisseau qui ne porte pas le pavillon aux fleurs de lis et rafle les convois d'armes, de pêche ou de safran.

Un jour, de la plage du Boucau, à l'embouchure de l'Adour, ses compatriotes le voient, sous leurs yeux, livrer la chasse à une corvette anglaise montée par cent vingt hommes et forte de soixante-

quatre canons. Le combat, commencé à huit heures du matin, ne s'achève qu'au soir à trois heures, par la prise de l'Anglais. Et les Bayonnais, en foule sur les deux rives de la redoutable passe, acclament le corsaire quand il regagne le port, traînant sa proie à l'amarre.

Un autre jour, pendant qu'il chasse deux vaisseaux hollandais en vue des côtes de Biscaye, il est blessé à l'épaule d'un coup de mousquet. Il reste pourtant sur le pont pour animer ses Basques, et, l'une des frégates désarmée, arrive tout juste à temps pour arrêter le capitaine ennemi qui, blessé à mort, se traînait vers les soutes de poudre, une torche à la main.

En six ans, il prit, à lui seul, cent vaisseaux marchands, et en huit mois, avec l'aide des frégates du roi, cent vingt-cinq. Il encombra si bien de ses dépouilles le port de Saint-Jean-de-Luz que le duc de Gramont écrivait à Louis XIV : « L'on passe de la maison où logeait Votre Majesté à Ciboure, sur un pont de vaisseaux attachés les uns aux autres. »

A une audace prodigieuse, Le Coursic joignait une loyauté de gentilhomme. Tout accroc à une parole donnée l'indignait ; et pour châtier la félonie, il retrouvait toute la fureur sauvage des anciens Cantabres. Un jour, sur les côtes de Galice, un alcade à qui il a juré « foi de Basque » de ne faire tort à personne tandis qu'il descendra pour sa provision d'eau douce, accueille l'équipage sans défense par un feu de mousqueterie. Le corsaire,

furieux, rallie ses Basques, les arme et les lance, cette fois, contre les retranchements. Le village est enlevé : vingt-quatre Espagnols sont massacrés ; trente se sauvent avec des coups de couteau dans le ventre ; quarante sont faits prisonniers. On va mettre le feu au perfide *pueblo*, après l'avoir soigneusement pillé. Mais le curé se jette aux pieds du chef, un crucifix à la main, et Le Croisic, « pris de compassion, quoique corsaire », passe une transaction.

Ces prouesses méritaient une récompense. Le corsaire basque n'agissait pas, en effet, à son propre compte ; et s'il trouvait à courir les aventures la satisfaction de son instinct atavique, ou au pillage des caves et des basses-cours une compensation à sa peine, il n'en mettait pas moins généreusement les vaisseaux pris à l'ennemi entre les mains du duc de Gramont, gouverneur de Bayonne.

Par une lettre datée de Versailles le 22 mars 1692, M. de Pontchartrain, ministre de Louis XIV, informa le duc que « Sa Majesté avait eu pour agréable d'accorder au sieur Coursic un brevet de capitaine de frégate légère », estimant que « cela lui convenoit mieux et luy feroit plus de plaisir qu'une médaille ».

Peu de temps après cette distinction, Le Coursic fut choisi pour prendre part à une expédition contre les Hollandais. Sous le commandement de M. de Varenne, du port de Bayonne, et en compagnie du capitaine Louis de Harismendy, de Bidart, il devait aller cette fois harceler ses classiques enne-

mis jusque dans les glaces du Spitzberg. Son capitaine Larregui, son enseigne Etchebehere et bon nombre d'officiers étaient également Basques et avaient chassé la baleine. Etchebehere parlait même le hollandais avec aisance.

La flottille, partie de Saint-Jean-de-Luz le 30 juin 1693, arriva dans les eaux de Spitzberg le 28 juillet, au matin, et donna aussitôt la chasse aux baleiniers. Les deux capitaines basques, après avoir capturé plusieurs flûtes et pinasses hollandaises, livrèrent à l'ennemi, dans la Baie aux Ours, par le 81^e degré et demi, un combat très meurtrier où périt le capitaine Larregui. C'était la première fois que des vaisseaux français pénétraient dans cette retraite réputée très périlleuse et encombrée d'icebergs.

Les deux frégates basques capturèrent onze navires avec leur riche cargaison de baleine, et les amenèrent à Bayonne, où elles entrèrent triomphalement le 22 août de la même année.

Le gouverneur de Bayonne envoya au roi une relation de cette rapide campagne, et le ministre de la marine répondit : « Sa Majesté a vu avec plaisir le plan que vous lui avez envoyé de la baie où les sieurs Croisic et Harismendy ont attaqué les pêcheurs hollandais. Sa Majesté a été très satisfaite de ce que ces deux officiers et leurs équipages ont fait en cette occasion et vous pouvez les assurer qu'Elle se souviendra quand il y aura lieu de leur faire plaisir. »

Après ce dernier fait d'armes, Subigaraychipi

s'employa à protéger contre les Anglais le retour des Terre-Neuviens basques et bretons. L'année suivante, en 1694, il fut tué à Terre-Neuve.

Parmi les restes effrités des pierres tombales basques des XVII^e et XVIII^e siècles que l'on conserve dans la vieille église de Placentia, deux fragments d'une stèle portent l'inscription suivante :

CY. GIS. JOVANNES.
 DE. SVIGARAICHIPI.
 DIT. CROISIC. CAPIT
 AINE. DE. FRÉGATE
 . DU ROY .
 . 1694 .
 ... (?) ENVIEUX (?) POUR
 L'HONNEUR DE (?) MON
 PRINCE. I ALLOIS EN (?)
 SVIVANT. SA. CARRIERE
 . ATTAQVER. LES. ENNE
 MIS. EN. LEVR. MESME.
 ... (REPAIRE?) † DEM 1

I. T. Rév. HOWLEY, archevêque de Saint-Jean (Terre-Neuve), *Les Anciennes Tombes basques à Placentia* (*Revue internationale des études basques*, t. II, [1908]), p. 734. L'angle gauche inférieur de la pierre tombale ayant été cassé, le Rév. Howley propose, pourachever l'épitaphe, « quelque chose comme port, fort, pays, eaux... ». Je crois pouvoir suggérer comme plus probable le mot *repaire*, parce qu'il répond très bien à la dernière expédition du Croisic dans les derniers repaires des Hollandais, et aussi parce que, à en juger par un usage courant et par la présence de la *cheville* poétique « en suivant sa carrière », le nalf sculpteur a voulu faire une épitaphe en vers. Les points

Pellot, né à Hendaye en 1765, s'embarque à treize ans sur la *Marquise-de-Lafayelle* pour aller faire la guerre d'Amérique sous le commandement de M. de Suffren. A dix-neuf ans il est sur un bâtiment baleinier qui fait naufrage sur les côtes d'Islande; à vingt, il arme déjà pour son compte de petits corsaires de huit canons, comme le *Flibustier*, dont l'équipage se compose de quarante jeunes Basques et d'un... ménétrier, pour faire régner la joie à bord. Il est fait plusieurs fois prisonnier en Angleterre et en Espagne, et réussit toujours à s'évader par des tours de sa façon : tantôt en se déguisant en amiral pour jouer la comédie, tantôt en se donnant pour un pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle. Il a besoin de quatre jeunes Labourdins détenus à la prison de Bayonne; il les enlève. Quand il rencontre des corvettes anglaises, il leur crie avec son porte-voix : *I am the Pellot!* et rit aux larmes de les voir s'approcher aussitôt en le prenant pour un pilote. Quand ils sont à sa portée il fond sur eux à l'abordage.

Les Anglais mettent sa tête à prix, pour 500 guinées; il va attaquer leurs convois en vue même des côtes d'Angleterre. Son cri de ralliement est : « Vive la joie ! Vive Pellot ! » Il aborde presque toujours un ennemi deux ou trois fois plus fort que lui, mais il a recours à ce qu'il appelle ses « tours de renard », pour mettre les *Goddams* (les

d'interrogation dans le texte correspondent à des mots indéchiffrables que le Rév. Howley a interprétés, semble-t-il, fort judicieusement.

Anglais) dans le sac. Tantôt il feint d'avoir l'incendie à son bord; tantôt il s'installe tranquillement, comme un honnête marchand, dans les eaux anglaises; quand les équipages des bateaux voisins dorment dans une profonde ivresse, il les attaque, pille leurs magasins et regagne la haute mer au petit jour.

Pellet est mort à Hendaye à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Il était décoré de la Légion d'honneur depuis le 1^{er} septembre 1843.

II

Les corsaires basques ont servi souvent avec éclat la cause des couronnes de Castille et de France. Pourtant on ne peut oublier que les débuts de leur carrière furent souvent déshonorés, aux yeux de l'histoire et de la civilisation, par des actes de pillardise ou de sauvagerie. Et il est difficile de les citer à l'admiration de nos contemporains comme des gloires très pures.

Heureusement pour la renommée des marins basques, la lignée des capitaines qui sont sortis de leurs rangs ne le cède en rien à leur galerie de corsaires illustres.

Les premiers noms euskariens que l'on rencontre après Juan de Echayde et Matias de Echeveste dans l'histoire de la marine militaire sont celui de Iñigo de Artieda, qui fut chargé d'organiser, après Colomb, la seconde expédition aux nouvelles

Indes, et celui de Juan Perez de Loyola, à qui les rois catholiques Ferdinand et Isabelle confieront la mission de ramener en Afrique l'infortuné Boabdil, le roi maure dépossédé de Grenade.

Des Basques ont présidé à la fondation de la plupart des « royaumes » de l'Amérique latine. Diego de Harra a fondé au Mexique la Nouvelle-Biscaye. Domingo de Irala fonde, vers 1560, la ville d'Assomption, aujourd'hui capitale du Paraguay. Un autre Guipuscoan, Miguel López de Legazpi, soumet les Philippines en 1563 et fonde Manille en 1569. Un Biscayen, Juan de Garay, attiré tout jeune, comme tant d'autres, par un oncle d'Amérique, devient, en 1565, gouverneur de Rio de la Plata. En un temps où toute l'attention des conquérants se portait vers le Nord, il travaille avec acharnement à explorer et à coloniser dans le Sud. Une obsession le tourmente : créer des entrées dans les terres; il en fait son axiome et le mot de son programme : *abrir puertas à la tierra!* En 1573, il fonde la ville de Santa-Fé de Vera-Cruz, sur le Paraná. En 1580, il relève les ruines de Buenos-Ayres, complètement détruite par les Indiens, et l'organise sur le plan d'une vaste cité. Un autre Biscayen, Bruno Mauricio de Zabala, fonde, en 1726, Montevideo, capitale de l'Uruguay. Des Basques encore figurent parmi les fondateurs des royaumes du Chili et du Venezuela. Ils se couvrent de gloire dans les guerres d'Araucanie. Un des leurs, le Biscayen Alonso de Ercilla y Zúñiga, chante leurs exploits contre les Indiens dans son

poème *Araucana*, « le seul poème épique espagnol vraiment célèbre ¹ ». Les noms des capitaines Diego de Carranza, Martin García Oñez de Loyola, proche parent de saint Ignace, Miguel de Goizueta, Francisco de Ibarra, commandant du navire *El buen Jesús*, et celui du dominicain Fray Reginaldo de Lizárraga, demeurent attachés à jamais aux annales du Chili ².

Au xvi^e siècle, le capitaine Juan Sebastian Elcano entreprit et exécuta, sur sa goélette *la Victoria*, le premier voyage, dit-on, qu'un Européen ait accompli autour du monde. Parti de Séville en 1519, avec la fameuse expédition de Magellan, pour reconnaître la légendaire *Isla de las Especias*, il découvrit le détroit qui devait porter le nom du navigateur portugais. Peu après, Magellan mourut à Zébu. Le *San Antonio*, que commandait le Guipuscoan Juan de Elorriaga, se perdit. Bientôt il ne resta plus que la *Victoria* : Elcano la fit charger d'épices et fut assez heureux pour la ramener en 1522, au port de San Lucar de Barrameda, sur le Guadalquivir. Des deux cent vingt-sept hommes qui avaient formé l'expédition au départ, il n'en restait plus que dix-huit. En récompense d'un tel exploit, Charles-Quint fit décerner à Elcano un écu parlant : château de sable sur champ de gueules ; au bas, un semis d'épices (deux bâtons de cannelle,

1 Ernest MÉRIMÉE, *Précis d'histoire de la littérature espagnole*, p. 228. Paris, GARNIER, 1908.

2 THAYER Y OJEDA, *Navarros y Vascongados en Chile*. Santiago, 1904. In-16, 37 pages.

trois noix muscades; trois clous de girofle); en chef, un heaume fermé portant pour cimier le globe terrestre avec l'inscription : *Tu primus circumdedisti me*. Il mourut le 3 août 1526, au cours d'un second voyage dans les Indes, à bord de son vaisseau le *Saint-Esprit*. Aujourd'hui sa statue se dresse, dominant la mer, sur une petite place de sa ville natale, Guetaria. En chausses bouffantes et justaucorps à crevés, avec la toque à plume des gentilshommes castillans du XVI^e siècle, il indique du geste, par-delà le port — hélas ruiné ! — la route des Indes occidentales¹.

Dans cette expédition aux Moluques, dont il ne devait pas voir la fin attristée, Elcano était accompagné de deux religieux que leur génie et leurs aventures peuvent placer dans les rangs des hauts

1 Le corps de Sébastien Elcano fut jeté à la mer. Pourtant, ses compatriotes ont voulu qu'il eût sa tombe sous le porche de l'église de Guetaria. Sur une pierre tombale sans ornements on lit, en effet, cette inscription :

ESTA ES LA SEPULTURA DEL INSIGNE CAPITAN JUAN SEBASTIAN ELCANO, VECINO Y NATURAL DE ESTA NOBLE Y LEAL VILLA DE GUETARIA, QUE FUE EL PRIMERO QUE DIO VUELTA AL MUNDO CON EL NAVIO LA VICTORIA, Y EN MEMORIA DE ESTE HÉROE Y ANIMOSO... MANDA PONER ESTA LOSA PEDRO DE ECHAVE Y ATUN CABALLERO DEL ORDEN DE CALATRAVA, AÑO DE 1671. RUEGEN A DIOS POR EL! TU PRIMUM CIRCUMDEDISTI ME. Cf. Ch. BERNADOU, *loc. cit.*, et Ramon SEOANE Y FERRER, Marqués de Seoane, *Los Marineros guipuzcoanos*. Conferencia dada el dia 28 de setiembre de 1904 en el Salón de actos del Instituto de Guipúzcoa con ocasión de las fiestas de la tradición del Pueblo vasco. San Sebastian, imprenta de la Provincia, 1906. Voyez aussi du même auteur : *Los navegantes guipuzcoanos*. San Sebastian, 1908. Un volume in-8°.

capitaines. C'étaient les moines basques Fray Garcia de Loaisa et Fray Gabriel de Urdaneta. Le premier reçut de Charles-Quint le commandement suprême de l'expédition où Elcano servait d'abord comme *piloto mayor*. Il mourut le 30 juillet, laissant sa charge à ce dernier. Urdaneta vit périr dans un banquet le successeur d'Elcano, le Guipuscoan Martin Iñiguez de Carquizano, empoisonné par son rival portugais Baldoya. Il ne retourna en Espagne, seul survivant de l'expédition, qu'en l'année 1535. Il devint plus tard, aux Philippines, le guide et le conseiller de son compatriote Legazpi, dans son œuvre d'apaisement et de colonisation.

Un siècle après la mort d'Elcano, les amiraux Antonio Oquendo et Carlos de Ibarra s'illustrerent dans les batailles navales contre les escadres anglaises et hollandaises. Oquendo triompha avec l'invincible Armada à Pernambuco, las Dunas et Marmora. Sa ville natale, la coquette capitale du Guipuzcoa, lui a élevé un monument sur sa jolie place de la Zuriola ¹.

¹ Ce monument représente l'amiral basque s'élançant à l'abordage avec l'épée d'une main et l'étendard castillan de l'autre. Le socle porte l'inscription euskarienne suivante :

ITSAS AGINTARI ARGIDOTAR
FEDE BIZIKO KRISTAU
BERE ETSAYAK GARAITEZGARRIA AITORTUTAKO
ANTONIO OKENDO-KOARI
ALCHATZEN DIO AMORIOZKO OROIPEN AU
SEMRE AIN GOITITUAREN ONRAZ POSTURIK
DONOSTIAKO URIAK

Carlos de Ibarra, que Philippe III appelait familièrement « mi almirante de la escuadra de Cantabria », se signala en 1623 et 1626 dans les expéditions lointaines de Vera-Cruz et de Mártires. En 1627, aidé des capitaines basques Muxica, Azcárate et Bergara, il écrasait la flotte des Hollandais massée devant Gibraltar. Dans la suite, ce fut à lui que la couronne d'Espagne confia toutes les expéditions où il y avait à faire le coup de main contre les Bataves, spécialement les périlleux transports d'argent de la Nouvelle-Espagne à Cadix. Les pirates hollandais ne manquaient pas de tomber sur ces riches convois à la sortie des ports. En 1638, comme il conduisait en Europe sept galions chargés d'or, Ibarra se vit furieusement attaqué par dix-sept galères que commandait le fameux Cornelis Jolls, surnommé par les Espagnols *Pié de palo* pour sa jambe de bois. Il le repoussa deux fois et réussit à le tourner au moment où il allait

A Antonio Oquendo, à l'illustre capitaine de mer et chrétien de foi vive que ses ennemis même ont reconnu invincible, Saint-Sébastien, heureuse de la gloire d'un si illustre fils, élève ce monument d'amour.

Quand je passai pour la première fois, à Saint-Sébastien, devant la statue de l'amiral Oquendo, sur la jetée, un vieux Basque, grave, rasé, regardait la mer. Je lui demandai : « Quel est ce capitaine ? » Il se redressa lentement et me dit d'un ton simple et religieux que je n'oublierai pas : « Oquendo. Emengo semea, jauna (Le fils d'ici, Monsieur). » Parole de fierté attendrie par laquelle cet homme semblait introduire dans l'intimité même de sa famille à lui le simple compatriote qui avait si bien mis en lumière l'âme basque dans son fond le plus vrai.

fondre sur lui avec un renfort de sept autres galères ¹.

De son côté, le pays basque-français voyait naître vers le même temps deux hommes qui ont laissé leur trace dans l'histoire de notre marine.

Le capitaine Martin de Hoyarzabal, de Ciboure, publiait, en 1632, à Rouen, ses *Voyages avantageux (sic)* ². En vrai Basque et en bon marin, il ouvrait l'introduction de son livre par l'invocation à la sainte Trinité :

« *Au nom de Dieu le Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, ainsi soit-il.* Scaches qu'en ce présent livre sont comprises les routes, lieues, sondes, marées, entrées, cognosciences, et hauteur. Soit pour le Leuant, Espagne, France, Bretagne, Normandie, Picardie, Flandres, Angleterre, Hirlande, Ecosse et Terreneufue, tout au long, ainsi qu'il est écrit, soit pour vn chacun maistre pilote qui va sur la mer, pour se garder des lieux dangereux ³. »

En 1680, Renau d'Eliçagaray, dit le Petit Renau, inventait la bombe et décidait par cette

1 MUJIKA-KO GREGORIO. *Eibar'ko seme ospatsuen berri batzuek* (Quelques nouvelles des fils illustres d'Eibar. Mémoire couronné aux fêtes basques d'Eibar en 1908, p. 17). Saint-Sébastien, BAROJA, 1908.

2 *Les voyages avantageux du capitaine Martin de Hoyarzabal, habitant de Cibiburu. Contenant les Reigles et enseignemens nécessaires à la bonne et seure navigation.* Rouen, 1632. In-4°.

3 J. VINSON. *Essai d'une bibliographie de la langue basque*, p. 132. Paris, MAISONNEUVE, 1891.

découverte du triomphe de notre flotte au bombardement d'Alger. Nommé par Louis XIV inspecteur général de la marine, il mettait, de 1696 à 1700, nos colonies d'Amérique en état de défense. En 1705, il fortifiait plusieurs places d'Espagne et mourait en 1719 avec le titre, octroyé à la fois par Louis XIV et Philippe V, de lieutenant général des armées du Roi Catholique. On a de lui une bonne *Théorie de la manœuvre des vaisseaux* (1689).

Tandis que le pays basque-français produit d'intrépides pilotes et de bons ingénieurs de marine, la chevaleresque Espagne continue sa lignée de héros. Bruno Mauricio de Zabala quitte la Biscaye pour aller guerroyer en Flandre. En 1695, il est au siège de Namur, où Boufflers résiste héroïquement aux troupes de Guillaume d'Orange. De retour dans sa patrie, il se bat encore. Il a un bras emporté à Lérida, mais il est maréchal de camp et *caballero* de l'ordre de Calatrava. Nommé gouverneur et *capitan general* de Buenos-Ayres, il construit le port de San José, et, le 30 janvier 1726, fonde Montevideo sous le vocable de San Felipe y Santiago.

Le XVIII^e siècle vit naître Blas de Lezo qui défendit héroïquement Carthagène des Indes contre les Anglais et Cosme Damian de Churruca, de Motrico. Chargé par le gouvernement espagnol de lever la carte du détroit de Magellan, Churruca publia en 1793 une très remarquable relation de son voyage à la Terre-de-Feu. Quand, le 14 décem-

bre 1804, l'Espagne déclara la guerre à l'Angleterre à la suite du guet-apens du cap Sainte-Marie, Churruca était l'officier le plus populaire de la marine espagnole. « Homme de mer éprouvé, de manières graves, il portait une âme de fer dans un corps délicat¹. » Au combat de Trafalgar, il reçut le commandement du *San Juan*. Lorsque vint le moment du branle-bas, on le vit appeler l'aumônier auprès de lui sur la dunette et, d'une voix forte, il cria ces mots : « Mes enfants, au nom du Dieu des armées, je promets le bonheur éternel à qui mourra en faisant son devoir. » C'était l'instant où, de son côté, Nelson lançait à ses hommes son fameux : *England expects that every man will do his duty!*

Ce « bonheur » de mourir en accomplissant le Devoir, Churruca l'obtint, après Nelson. Tandis qu'il dirigeait l'attaque à bord de son vaisseau, un boulet lui brisa la jambe. Il se releva pour crier : « Continuez le feu ! » et mourut après des efforts héroïques contre six navires anglais.

Peu de temps après la mort de Churruca, Augustin Iturbide, né au Mexique d'une illustre famille d'origine basque, réprimait glorieusement les guerres de l'Insurrection. Plus tard, rallié au parti des Indépendants et devenu maître du pouvoir par le coup d'État de 1822, il

¹ Geoffroy DE GRANDMAISON. *L'Espagne et Napoléon*, p. 15. Paris, 1908.

se fit couronner empereur du Mexique sous le nom d'Augustin Ier. Après un règne de dix mois et diverses tentatives pour recouvrer le trône il fut pris et fusillé le 19 juillet 1824.

Au risque d'empêter sur l'histoire contemporaine, nous devons mentionner encore l'amiral Jean-Bernard Jauréguiberry, né à Bayonne en 1815. Après s'être illustré dans les guerres de Crimée, de Cochinchine et de Chine et dans le gouvernement du Sénégal, il retrouva une nouvelle jeunesse pour venir commander une division sur le territoire pendant la dernière guerre avec l'Allemagne.

On sait que les traditions d'honneur marin ont été glorieusement suivies dans sa famille.

Antoine et Arnauld d'Abbadie ne sauraient faire tache dans cette galerie d'explorateurs et de capitaines. Fils d'un émigré basque-français de la noble et antique famille des abbés laïques d'Arrast (Basse-Navarre), ils naquirent tous deux loin d'Euskal Erria ; mais jamais « fils d'Aitor » ne représenta plus fièrement qu'eux les traditions et les qualités de la race ¹.

De bonne heure, les deux jeunes Basques, nés dans les brumes légères de la verte Erin, se sentirent une vocation d'explorateurs. Méthodiquement, ils s'exercèrent à assouplir leurs membres —

¹ Les Basques s'appellent souvent dans leur langue du nom d'un ancêtre légendaire : *Aitoren Semiaik*, les fils d'Aitor. Généralement, ils réservent cette appellation pour désigner les rejetons de grandes familles.

et leur estomac lui-même — aux fatigues et aux privations de la vie du désert. « Antoine, dit Gaston Darboux, était d'une agilité peu commune, même dans le pays basque... Il se rendit très habile à l'escrime, pratiqua la gymnastique, s'exerça à faire à pied par tous les temps de longues courses et devint un nageur émérite. Dans les vacances qu'il passa à Biarritz en 1827, il étonna les habitants en se rendant à la nage au rocher du Boucalot, situé à près de 500 mètres du rivage¹. »

Un compatriote des frères d'Abbadie, M. Charles Petit, Président honoraire à la Cour de cassation, a raconté que, pendant leur séjour au château d'Andoux, Antoine et Arnauld, impatientés un jour d'attendre au bord du gave le bac de Laas, se jetèrent tout habillés dans les eaux rapides et, arrivés sur l'autre bord, coururent ruisselants d'eau, d'une course effrénée, jusqu'au village.

En bon Euskarien, Antoine commença ses expéditions par l'Amérique. Il n'avait que vingt-cinq ans. Au retour de ses voyages au Brésil et dans plusieurs républiques du Sud, il partit pour le Caire, où son frère, alors âgé de vingt et un ans, vint le rejoindre. Ils partirent ensemble pour l'Éthiopie. Ils devaient y demeurer douze ans.

Nous ne pouvons songer à suivre les deux voyageurs à travers l'Égypte et le pays des Gallas

¹ Gaston DARBOUT, de l'Institut, *Notice lue à l'Académie des sciences, à la séance publique annuelle du 2 décembre 1907.*

Tandis qu'ils essayaient de gagner Gondar, Antoine, blessé dans l'œil par un éclat de capsule de carabine, fut pendant quelque temps menacé de perdre la vue. Arnauld, ému de le trouver si souffrant, lui proposa de tout abandonner. Mais Antoine déclara qu'il marcherait vers le but commun, lui fallût-il chercher la route avec un bâton. Arnauld fut assez heureux pour gagner la source du Nil Bleu, découverte en 1630 par le jésuite espagnol Pedro Paez. Admis dans l'intimité d'un des chefs les plus puissants du pays, le *dedjazmatch Guoscho*, il devint rapidement général, juge et diplomate. A la tête des armées, il conquit le titre de *raz*, et sa haute position lui servit maintes fois à seconder les entreprises scientifiques de son frère, dont les goûts étaient moins guerriers.

Antoine d'Abbadie avait la passion des choses de sa race. On sait qu'il institua et fonda pour l'avenir des concours qui continuent de se célébrer chaque année, à tour de rôle, dans l'une des villes du pays basque, espagnol et français, sous le nom de *Fêtes de la tradition basque* ou *Concours d'Abbadie*. Nous l'avons vu nous-même présider, en 1896, à Mauléon, l'une de ces joutes populaires. Pendant les parties de pelote, il se tenait, seul avec M. de Souhy, alors maire de la petite capitale souletine, en dehors des gradins, tout contre la raie qui limite le jeu. A un moment, on vit une balle de fond, lancée par le vigoureux joueur Chabatene, aller droit vers le vieillard un peu courbé sur sa chaise. Il y eut un moment d'angoisse. Mais au moment où

la pelote rapide arrivait à lui, on vit Antoine d'Abbadie se redresser et, tendant vivement la main, repousser la balle dans le jeu.

Dans les fêtes traditionnelles qui continuent de se célébrer, le nom d'Antoine d'Abbadie n'est pas oublié. Les improvisateurs ne manquent pas de le chanter sur ces rythmes admirables qui semblent tour à tour du rêve, de la danse ou des sanglots. Et les souvenirs des expéditions aventureuses du petit vieillard que ces poèmes évoquent continuent de tomber dans l'âme basque comme une invitation vers des grèves de sable que frappe l'azur des vagues.

III

L'émigration dans sa forme actuelle, l'émigration économique temporaire, n'est pas une chose nouvelle pour le pays basque. Sans doute, c'est dans la seconde moitié du dernier siècle qu'elle a pris cet énorme développement et attiré l'attention des économistes et des colonisateurs. Pourtant elle s'était manifestée déjà aux premiers temps des expéditions lointaines.

Au XIII^e siècle les marchands de Bayonne transportent leurs laines dans les ports de la Zélande et du Brabant, sur permission expresse d'Édouard I^{er} d'Angleterre, dont ils dépendent¹.

¹ Lettres des Rois, Reines et autres personnages des cours de France et d'Angleterre depuis Louis VII jusqu'à

Ils sont autorisés, du reste, à faire au besoin le coup de main contre les Portugais, « *perdicionis filii*¹ » (*sic*) et contre la France « *lam per mare quam per terram, modis quibus poterunt*² ». Le 23 février 1295, le même souverain adresse aux « gens de mer » de Bayonne une lettre pour les remercier des services qu'ils lui ont rendus³.

Vers ce même temps, les grandes *hermandades* de pêche, notamment la *Hermandad de las marismas* de Guetaria, ont des relations commerciales suivies avec la célèbre *Hanse teutonique*, ou *Ligue hanséatique* de Hambourg et de Lubecq. Au XIV^e siècle, et peut-être longtemps plus tôt, les Basques portent sur le marché de Bruges les fruits, les laines et les minerais de Biscaye. Ils s'implantent si bien dans le haut commerce de la cité flamande que bientôt ils y possèdent un superbe édifice de style Renaissance où, par cédule royale, ils établissent, en 1458, un consulat autonome, distinct de celui de Castille et pourvu de riches priviléges

Henri IV, tirées des archives de Londres par BRÉQUIGNY et publiées par M. CHAMPOILLION-FIGEAC. Paris, M.DCCC.XXXIX, in-folio, t. I, p. 414. Lettre du 3 juillet 1242.

1 *Ibid.*, p. 418.

2 *Ibid.*, p. 58.

3 *Ibid.*, p. 410 : « Edward, de par la grâce de Dieu, roys d'Engleterre, sire de Irlande et ducs da Aquitaygne, a estrumants et à ses autres bons gents de mer, salus. Nous apercevons bien... come peiniblement vous nous avés tussjors servi en Engleterre et aillurs, de quoi nous vous looms mult se come faire devons, et vous mercions si cherement come nous savons et pooms, etc. »

émanant tant des rois d'Espagne que de la ville de Bruges¹.

Dans le même temps encore on les trouve à Middelburg, en Hollande, où ils ont également leur consulat et leur église.

A Lille, les Navarrais ont aussi un consulat fondé en 1586 sur l'initiative de quelques marchands de cette nation, parmi lesquels figure un Pedro de Chavier, qui est probablement de la famille de saint François Xavier².

1 Ce palais, dont l'opulence était célèbre, s'élevait sur la place qui porte, aujourd'hui encore, le nom de *Place des Biscayens* ou *Biscayers platz*. Il aurait été brûlé pendant les guerres du premier Empire, à en croire M. Ramon Seoane y Ferrer. (Cf. Ramón SEOANE Y FERRER, *Los marinos guipuzcoanos*, p. 8.) M. Gilliodts van Severen, le vénérable archiviste de la ville de Bruges, nous a affirmé avoir bien connu dans son enfance des Brugeois qui avaient vu ce palais encore debout avec sa merveilleuse galerie circulaire, son atrium et sa terrasse à l'espagnole où les Biscayens dansaient par les belles nuits d'été. Le dernier des Biscayens qui ait habité le palais fut le comte de Peñaranda. Il ne reste plus de cet édifice que les souterrains, sortes de grands magasins par lesquels le consulat basque communiquait avec des docks spéciaux. Une partie de ces souterrains sert actuellement de cave au libraire De Molins et au député permanent M. Kervyn de Meernendré, dont la maison est située sur l'emplacement même de l'ancien Palais des Biscayens. Nous y avons vu nous-même, en décembre 1909, les colonnettes élégantes qui soutiennent les voûtes et jusqu'à la niche pour la bouteille des ouvriers, exactement semblable aux niches que l'on pratique encore en pays basque dans les murs des établissements et les frontons pour le jeu de balle. Nous nous proposons de revenir plus tard sur ce point comme sur nombre d'autres qui n'ont pu être qu'effleurés dans ce travail.

2 *Carlulaire de l'ancien Consulat d'Espagne à Bruges*,

Aux débuts même du XVI^e siècle, des Basques et des Andalous fondèrent, à Séville, la fameuse *Casa de contratación*, sorte de *chambre de commerce* qui donna un grand essor aux industries biscayennes, surtout aux aciéries d'Eybar et aux ateliers d'armements de Lezo et de Pasages.

Mais le commerce basque n'en restait pas aux timides tentatives de l'importation européenne. Depuis longtemps déjà il avait créé ou enrichi les petits marchés de Terre-Neuve et des bords du Saint-Laurent.

Nous savons, par les « relations » des premiers missionnaires du Canada, que les baleiniers basques ne se contentaient pas de la vente de leur pêche, mais qu'ils faisaient aussi le commerce. C'est dans ce but que, de bonne heure, ils forment des interprètes et fondent des colonies, notamment au-dessus de Tadoussac, à l'endroit que Champlain, en 1612, désignera sur sa carte sous le nom de *Nouvelle Biscaye*¹. Leur ambition est identique à celle des émigrants de nos jours : « Réaliser une petite fortune et retourner vivre au vieux pays »². Les Pères se plaignent de ce que les Basques vendent

publié par L. GILLIOTDS VAN SEVEREN, conservateur des Archives de la ville de Bruges, t. I (1280-1550). Bruges, DE PLANCKE, 1901, p. 521.

1 CARTE GÉOGRAPHIQUE DE LA NOUVELLE FRANCE FAICTTE PAR LE SIEVR DE CHAMPLAIN SAINTTONGOIS CAPITAINE ORDINAIRE POUR LE ROY EN LA MARINE (*Les Voyages du sieur de Champlain*. Paris, 1613. *Travels and Explorations*, t. II, p. 56).

2 John READE, *The Basques in North America*, p. 23.

du vin aux sauvages et enivrent les catéchumènes qui viennent leur porter des peaux de castor ¹. Au XVII^e siècle, les Basques de Biscaye avaient si bien accaparé le monopole du commerce que tout vaisseau marchand s'appelait « biscaienne ² ».

1 « Quelques sauvages chrestiens ayant trouué ce Printemps vn vaisseau basque au-dessus de Tadoussac, achep-terent du vin & quelques-vns en beurent avec exez. Le Pere qui a soin d'eux ayant appris ce désordre leur dit qu'ils n'entreraient point à l'Église qu'ils n'eussent expié leur offense. Ils se tinrent tous à la porte vn iour de Feste... Ils se mirent à deux genoux dans la fange, le Pere donnant charge qu'on leur aportast quelques planches de peur qu'ils ne salissent leurs habits : Non, mon Pere, disent-ils, nous en meritons bien davantage, nous avons fasché celuy qui a tout fait. » *RELATION | DE CE QUI S'EST PASSÉ | EN LA | NOUVELLE FRANCE, | EN Années 1644 & 1645. | EN-| VOYÉE AV R. PERE | Prouincial de la Compagnie de | IESVS en la Prouince de France. | Par le P. BARTHELEMY | VIMONT de | la mesme Compagnie, Supérieur de la | Resi-| dence de Kebec. | A PARIS, | SEBASTIEN CRAMOISY, | Impri-| meur ordinaire du Roy, | et de la Reyne Regente. | ET | GABRIEL CRAMOISY, | rue S. Iac- | ques, aux | Céog-| gnes. | M.DC.XLVI, AVEC PRIVILEGE DU ROY, pp. 10-11 | [Travels and Explorations, t. XXVII, p. 146]. Dans sa relation de 1634, déjà citée, le P. Paul le Jeune écrit : « Le castor ou le bieure se prend en plusieurs façons. Les sauvages disent que c'est l'animal bien asymé des François, des Anglois et des Basques, en vn mot des Europeans... » [Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France en l'année 1634, p. 150. Travels and Explorations, t. VI, p. 296.]*

2 *Le Journal des Pères Jésuites ès années 1666 et 1667* porte sous la rubrique *Décembre* : « Au commencement de ce moys Mons^t Fremont prestre de Mon-réal arriué avec bien de la peine aux trois Riu. dans une biscayenne pour y prendre le soin de la cure. » [Travels and Explorations, t. L, p. 206.] On lit encore dans la « relation » de 1664 : « Le Pere et les François s'embarquerent dans une biscayenne & arriuerent en deux jours, à l'entrée de la

Au XVII^e siècle, à la faveur de l'occupation espagnole, les commerçants basques s'établissent au Pérou¹.

Au Mexique ils forment une colonie importante; et ils y importent si bien les traditions et les mœurs du vieux pays, que la région par eux colonisée reçoit le nom de Nouvelle-Biscaye.

Au Chili, ils fondent des maisons prospères qui donneront au royaume nouveau des illustrations comme les Zavala y Lazao et les Iturgoyen y Amasa².

Ils s'y trouvent un moment en si grand nombre et ils savent si bien accaparer les charges publiques importantes pour le commerce, que l'évêque de Santiago, dom Francisco de Salzedo, se voit obligé de s'en plaindre au roi : « La cause de tous nos malheurs, écrit-il le 21 mars 1634, vient de ce que tous les marchands, ou la plupart, sont Biscayens. Le *contador*, un excellent homme pourtant, le commissaire de la marine (*escribano de registro*) à qui il incombe de faire la visite des vaisseaux,

riuiere de Piribisticou. » RELATION | DE CE | QVI S'EST
PASSÉ | EN LA | NOUVELLE FRANCE, | ès années 1664 &
1665. | Envoyée au R. P. Provincial de la Prouince | de
France | A PARIS | chez SEBASTIEN CRAMOISY & SEBAST.
| MADRE CRAMOISY, Imprimeur ordinaire | du Roy, rié
S. Iacques aux Cicognes | M.D.G.LXII | AVEC PRIVILEGE
DU ROY, p. 71. [*Travels and Explorations*, t. L, p. 32.]

1 F. SERRATO, *Algunas familias vasecongadas avecindadas en Lima en el siglo XVII*. *Euskal-Erria* (de Saint-Sébastien), 30 janvier 1907.

2 Luis THAYER OJEDA, *Navarros y Vasecongados en Chile*, p. 15.

l'algoacil mayor de l'audience, qui a deux bateaux en ces parages, sont Biscayens eux aussi. Et comme le Dr Jacobo de Adoro y san Martin, juge à la même audience, est encore un Biscayen, les ordres et mandats royaux de Votre Majesté ne reçoivent ici aucune exécution. En effet, du moment que ces hauts personnages protègent leurs *bodegas* et leurs magasins, les Basques y détiennent en toute sécurité leurs importantes marchandises. Or, c'est l'affaire d'une forte somme, car ils ne payent pas un seul des impôts qu'ils doivent à Votre Majesté, et tout va chaque jour de mal en pis¹. »

En 1590 débarque au Venezuela, parmi d'autres Basques, Simon de Bolivar, *hidalgo, dueño y señor* de la *casa infanzona* du même nom en Biscaye. Avant d'occuper les charges politiques, il est colonisateur et commerçant. Ses fils seront fondateurs de villes. Son petit-fils sera Simon Bolivar, le *Libérateur*, le « Washington du Sud », comme disent les Anglo-Saxons.

La plus grande entreprise commerciale qui fut tentée en Amérique au commencement du XVIII^e siècle fut, peut-être, la célèbre *Compañía guipuzcoana*, du Venezuela. Un historien l'a appelée *la primera aristocracia mercantil fundada en el Nuevo Mundo*².

C'était une société d'armateurs et de banquiers,

¹ Cf. THAYER Y OJEDA, *Navarros y Vascongados en Chile*, pp. 13-14.

² Aristides RÓJAS, *El elemento vasco en la historia de Venezuela*, p. 18.

munie de garanties et même de pouvoirs politiques. En retour de grandes faveurs royales, telles que le monopole absolu du commerce dans la province de Caracas, elle était chargée de la police des mers et des ports contre les attaques des pirates hollandais. Elle s'était donné pour mission le développement de l'agriculture par les moyens devenus classiques dans la colonisation moderne : défrichement, fertilisation, avance de capitaux pour l'achat des terres. Elle fit dessécher le lac de Valence sur les bords de la Portuguesa, y créa des plantations et des villages. De la petite crique de Puerto Cabello, jusqu'alors obscur repaire de contrebandiers et de pillards, elle fit le premier port du Venezuela.

Vers la fin du siècle, elle s'éteignit, refusant de changer ses vues et ses méthodes premières devant les exigences des nouveaux colons. M. Andres Bello, dans ses *Recuerdos de la historia de Venezuela*, a porté sur elle un jugement définitif. Après avoir mis en regard des incriminations dont elle fut l'objet, ses services rendus, l'essor donné à l'idée de conquête, l'organisation des missions, l'affranchissement de la tyrannie hollandaise, il ajoute : « La fondation de cette compagnie que l'on pourrait rendre, peut-être, responsable de tous les progrès comme de tous les pas en arrière qui se sont manifestés dans la régénération politique du Venezuela, est, à n'en pas douter, l'acte le plus mémorable du règne de Philippe V en Amérique. »

Le XVII^e siècle fut, pour le pays basque, l'époque des premières grandes migrations.

Avec la découverte de l'Amérique, les récits des premiers colons et l'écho des premières conquêtes, les imaginations s'échauffèrent, l'instinct vagabond de la race s'éveilla ; et l'on put assister à un de ces mouvements en masse dont l'exode du XIX^e siècle n'est qu'une répétition. Alors comme aujourd'hui, les émigrants, en rentrant dans leur province après fortune faite, bâtissent au village natal des châteaux superbes : les palais de Hernani et de divers points du Guipuzcoa que mentionne le pèlerin picard de Saint-Jacques de Compostelle datent de ces temps¹. Alors comme aujourd'hui, les « Américains » qui ont gardé, loin de leur vieux clocher, la grande foi des ancêtres, aiment à relever les ruines de l'église où ils furent baptisés ou à offrir de riches cadeaux aux sanctuaires dont le saint ou la madone les a protégés au-delà des mers.

Le travail de surexcitation qui s'opère dans l'âme du peuple est accusé par des exodes extravagants et mal préparés. Un joaillier basque, Augustin Hiriart, séduit par le récit des étonnantes pérégrinations du voyageur breton Pierre-Olivier Malherbe, s'achemine, en 1603, vers la cour du Grand Mogol. A Lahore, il épouse une indigène et gagne, par son habileté dans la taille des diamants,

¹ *Pèlerinage d'un paysan picard à Saint-Jacques de Compostelle au commencement du XVIII^e siècle*, p. 50, publié et annoté par le baron de Bonnault d'Houët. Mont-didier, 1890.

les bonnes grâces de Djahanguir, « maître du monde ». On lui attribue la fabrication du fameux *Trône du Paon* dont la voûte, vrai firmament constellé de pierreries, n'abritait que deux fois par an la personne auguste des Grands Mogols¹.

Le coup porté à l'âme basque par la découverte de l'Amérique fut un coup profond et définitif. Jusque-là, l'Océan n'avait exercé sa fascination redoutable que sur les cités plus remuantes de la côte, qui, seules, pressentaient ou connaissaient des terres opulentes par-delà ces flots sauvages ou rayonnants. Le noyau de la population agricole était demeuré intact. Seuls, les cadets de chaque famille, obéissant à leur régime successoral, allaient chercher du service (domestique ou militaire) au-delà des montagnes d'Euskal Herria. Mais quand fut révélée aux paysans des vallées intérieures l'existence de pays mystérieux où l'or gisait au fond des lacs, où les épices rares mûrissaient au bon soleil, la mer prit un sens enfin et hanta les imaginations. Les petits laboureurs, si avares de leur terre étroitement mesurée entre des maisons regorgeant d'enfants à faire pousser, suggérèrent que par-delà « la grande eau » il y avait de la terre pour qui voudrait la prendre, de la terre sans bornes et sans lois.

Dès ce jour, la hantise de la mer est entrée dans

¹ *Revue hebdomadaire* du 7 septembre 1907. Article de Ch. DE LA RONCIÈRE.

le fond du tempérament basque, agrandie encore, à chaque génération, par le spectacle incessant des émigrations et des retours. Aujourd'hui, ce mot barbare et farouche, *ilsalsua* — la mer — a pris, dans l'âme de tout jeune garçon, un empire profond et une portée fatale. Dès lors, est-il surprenant qu'il apparaisse comme le terme de tous les désirs, la réponse à toutes les angoisses? Son agitation, éternelle comme la vie et parlante comme elle, ne vient-elle pas d'une âme mystérieuse qui semble causer, inviter, presser sans lassitude? Aux heures de passion et de trouble, quand l'échec d'une espérance ou le froissement d'une fibre délicate du cœur fait concevoir, pour la première fois, sa vie à un petit Basque comme une chose irréparablement brisée, comment n'observera-t-il pas que l'océan, infatigable et mystérieux, lui parle d'énergies toutes nouvelles, de terres où rien d'un passé dououreux ne subsiste, de gens indifférents qui ne viendront pas exaspérer l'intime blessure, par des curiosités ou des sympathies importunes?

Dans le silence du val, pendant la garde des troupeaux, si la fatigue le prend de cette existence indéfinie et banale, où nulle *possibilité* dorée ne fait un trou lumineux dont on puisse rêver, l'éventail d'azur que découpe au loin la mer entre deux collines n'est-il pas une échappée vers de l'inconnu, du meilleur *possible*? Et comme ce « possible » fait battre tout à coup le cœur!

Ou bien encore c'est pendant l'aride labeur des champs. Tandis que le père et le jeune garçon

suaient dans la buée traversée de mouches qu'exhale la croupe des bœufs, un Américain est passé dans le chemin, entre les troènes, en paletot et la cigarette aux lèvres. Il a causé par-dessus la haie vive, en homme qui a du loisir. Et tandis qu'il s'éloigne, insouciant, le jeune laboureur songe que cet homme, voici vingt ou trente ans, était un paysan comme lui. Mais lui-même, si jeune, si superbement musclé, si tête à l'ouvrage, pourquoi n'irait-il pas tenter la chance? Oh! consolider à jamais le vieux domaine compromis par les partages! bâtir une maisonnette aux contrevents verts, là, près du mur du jeu de paume, s'habiller d'un veston gris, d'un béret toujours neuf! porter moustaches! estropier si gentiment l's en parlant basque, et s'entendre dire partout : l'Américain! l'Américain! Jean-Pierre l'Américain!...

Et tandis que le père lui jette un coup d'œil inquiet, le jeune homme s'arrête au bout du sillon, croyant voir là-bas, dans le halo du soir qui tombe, comme un paquebot rouge courant vers des rives pâles...

CHAPITRE IV

NOS MISSIONNAIRES

L'inquiétude atavique et la vocation de missionnaire. — Une famille de missionnaires : les Xavier. — L'euskara et les langues brésiliennes. — Un missionnaire flegmatique : Juan de Ugarte. — Arriola, le missionnaire aveugle. — Vega, le maître d'école. — A travers l'Amérique et l'Empire du Milieu. — La mission privilégiée des Basques : le Japon. — Euskara et Japonais. — Le cardinal Lavigerie. — Un missionnaire « très Basque » : Joseph Hurlin. — Psychologie du missionnaire basque.

La découverte « des Amériques », au xve siècle, ne fit pas que surexciter les imaginations des ambitieux et des aventuriers. Elle s'harmonisait trop bien avec ce fond d'*inquiétude atavique*, commun à tous les Basques, pour qu'elle ne marquât point en chacun son empreinte, selon les différences des tempéraments et des esprits. Sur ceux dont les goûts plus humbles échappaient à la fascination de l'or, elle pouvait agir par la perspective de plus hautes conquêtes. Où elle ne trouvait pas l'attachement à la terre, elle risquait fort de trouver l'amour de Dieu, et elle devait lancer à la

poursuite des âmes ceux que ne pouvait séduire la découverte des lacs enchantés.

Le Basque est, en effet, aussi foncièrement religieux qu'il est remuant ou aventurier; il met autant de ténacité, quand il s'est épris de Dieu, à « se signaler à son service » — suivant l'expression d'un homme qui incarne admirablement l'âme basque¹ — qu'il en met, quand il s'éprend de l'or, à réaliser une belle fortune. Aussi les meilleures gloires du pays basque sont-elles — avant même ses conquérants ou ses capitaines — ses générations admirables d'apôtres et de saints.

Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur ce thème. Nous devons étudier seulement l'influence de l'*inquiétude alavique* sur l'âme religieuse des Basques, et moins — malgré le vif intérêt de la question — au point de vue apologétique ou même purement psychologique, qu'au regard de cette forme originale des mouvements migrateurs : les missions lointaines.

Je ne pense pas que, toutes proportions gardées, un seul peuple en Europe ait donné à l'Église catholique une génération de missionnaires comparable à celle qui est sortie du pays basque, espagnol et français, dans l'espace des quatre derniers siècles. De ces missionnaires basques, la « galerie » est encore à faire : elle se fera un jour, parce qu'elle promet de réunir un groupe absolu-

¹ *Mas se... affectar y señalar en todo servicio.* Saint Ignace de LOYOLA, *Exercices spirituels. Seconde semaine; le Règne.*

ment remarquable des figures les plus typiques et les plus attachantes qui soient, de saint François Xavier au cardinal Lavigerie. Bornons-nous — pour le moment — à citer quelques noms et à esquisser quelques figures.

Au seuil même de ces recherches, une très antique et très noble famille navarraise attire l'attention par le précieux groupe d'apôtres qui est sorti d'elle. C'est la *casa* des Azpilcueta, dans la vallée de Bartzan, proche des frontières de France. En moins de cent ans — de 1506 à 1600 — elle donna six grands missionnaires. Deux d'entre eux, il est vrai, durent se borner à exercer leur zèle dans les chrétiennetés européennes en décadence et ne touchèrent jamais aux rives lointaines que leurs rêves et leurs pressants désirs avaient si longuement poursuivies¹; mais ce qui nous intéresse

1 Le plus illustre des Azpilcueta, après François Xavier, fut le docteur de Azpilcueta y Jaureguizar, plus connu sous le nom de docteur Navarro. Il était né à Barasoain, en Navarre, le 13 décembre 1492. Entré dans l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin, de Roncevaux, il professa avec éclat la théologie morale et le droit canon à l'Université de Coimbre, en Portugal, puis à Rome, où il devint le favori des papes Pie V, Grégoire XIII et Sixte V. Il y mourut en juillet 1556. Il a laissé divers ouvrages, dont le plus important, *Manuale Confessiarorum et Paenitentium* (Rome, 1588), jouit encore, auprès des canonistes, d'une sérieuse réputation (cf. ASTRAIN, *Historia de la Compañía de Jesús en la Asist. de España*, t. I, p. 671. Madrid, 1902). Un détail peu connu de sa vie, c'est qu'à l'âge de quarante-huit ans, et déjà célèbre, il voulut suivre aux Indes son bien-aimé Francisco pour prêcher comme lui l'Évangile aux infidèles. Et ce fut François qui, par

dans cette étude d'âmes ce sont moins les prouesses réalisées que les élans généreux, les inlassables inspirations de la race; et les lois de la psychologie naturelle sont d'accord avec les données surnaturelles de la foi pour établir que ce qui compte, en définitive, au point de vue de l'intérêt comme au point de vue du mérite ou de la valeur morale, ce sont moins les actes extérieurs que les ressorts cachés de nos intentions.

Le premier de ces missionnaires — en date et en importance — fut saint François de Jassu de Xavier (1506-1552). Par sa mère, Marie, il appartenait à la maison des Azpilcueta, de Bartzan. Par son père, il descendait d'une famille d'*infanzones*, ou petits gentilshommes : les Etcheberria, de Jassu, humble village de la Basse-Navarre, enclavé aujourd'hui dans le département français des Basses-Pyrénées¹.

ses instances, le décida à continuer en Europe le bien qu'il y avait commencé. Voyez, sur ce point, son témoignage et ses regrets dans le *Manuale* (édition romaine de 1590), chap. xxii, n° 19.

Un autre Azpilcueta, le P. Bernard Xavier, jeune religieux de la Compagnie de Jésus, mourut en 1616, prématurément usé par les fatigues de ses missions en Espagne. Il n'avait cessé de faire des instances auprès de ses supérieurs pour être envoyé sur les traces de François. Il essaya même de se faire appeler au Mogol par son oncle, le P. de Ezpeleta. Dieu se contenta, comme il fait parfois, de son seul désir.

1 Le biographe de beaucoup le plus autorisé et le plus renseigné de saint François Xavier a tranché définitivement, dans un récent ouvrage, la question, jusqu'ici mal définie, de la nationalité du grand missionnaire. « Notons,

Peu d'âmes de saints ont laissé transparaître, comme l'âme de François de Xavier, à travers le prisme de la sainteté, le double travail qu'exercent

écrit le P. Léonard-M. Cros, que l'apôtre des Indes, bien qu'il porte le nom de Xavier, est plus Jassu et Azpilcueta qu'il n'est Xavier ou Aznar. Le sang des Jassu et des Etcheberria est le plus vrai sang des veines de Francisco. Ce qui lui vient des Aznarez, avec plus de vérité, c'est le rayonnement d'une gloire humaine, l'illustration du nom; — et comme les Jassu et les Azpilcueta sont de race purement basque, les Jassu-Etcheberria basques du versant français, les Azpilcueta basques du versant navarrais des Pyrénées, on ne peut, ce semble, mieux résoudre la question si souvent agitée de la nationalité de François Xavier qu'en disant : il est Basque. Au temps de la naissance de François, Jassu et Azpilcueta seront du royaume de Navarre, comme Xavier; le dernier mot sur la nationalité du saint aura donc pour formule : il est Basque-Navarrais. » Plus loin, le biographe commente de la sorte le fameux « *por ser la mia (lengua) bizcaina* » d'une lettre de François Xavier : « Le lecteur remarquera que François, s'étant mis ici comme en demeure de déclarer sa nationalité, ne se dit ni Portugais, ni Castillan, ni Espagnol, ni Navarrais : il se dit Basque pour la langue, et, de fait, le basque fut la langue de son père et de sa mère. » Enfin, au sujet de cette langue mystérieuse, que François parla durant son agonie, à Sancian : « C'était la langue de François, la langue de sa mère, le basque. » François ne put jamais être profondément Castillan, il n'eut pas le temps de devenir Portugais, il demeura Navarrais-Basque ou Basque-Navarrais. « Ma langue à moi, écrivait-il en 1543, c'est le basque. » Mourant, il prie Dieu en basque, comme il avait fait dans l'enfance, comme, sans aucun doute, il fit tant qu'il vécut. » (P. J. Léonard-M. Cros, S. J., *Saint François de Xavier, sa vie et ses lettres*. Paris, Toulouse, 1900, t. I, pp. 23, 228; t. II, p. 349.)

Ces conclusions du P. Léonard-Marie Cros sont aujourd'hui universellement adoptées. Au reste, M. Julien Vinson avait déjà déclaré en 1891 (*Essai d'une bibliographie de la langue basque*, p. 211) : « François Xavier d'Aznarez, un

en nous le passé lointain par les énergies ataviques et le passé récent par l'influence des entours. Issu du sang euskarien le plus pur et allié à une antique famille royale par sa grand'mère¹, il reçut en germe, dès le berceau, les dons héréditaires « des fils d'Aitor » — l'esprit aventureux, une économie résistante et souple — et ceux des anciens rois de Navarre : la mâle énergie et l'ambition hautaine. L'indépendance séculaire des uns, la domination souveraine des autres, devaient former dans ce jeune tempérament un dangereux mélange de volonté et d'orgueil. Parcourez d'un rapide coup d'œil la vie du missionnaire basque : à chaque trait, vous pourrez reconnaître les marques de cette double influence, inquiétantes d'abord, puis transformées et fécondes. Énergique, il l'est, pendant ses études à l'Université de Paris, quand, à force de travail opiniâtre, il réalise ce coup de force de devenir en six ans, lui, l'obscur étudiant étranger, maître ès arts, licencié et professeur de philosophie au collège de Beauvais². Le sera-t-il moins quand, pour se punir de ses anciennes complaisances sur son agilité à la course, il cheminera de longues

des quatre premiers compagnons d'Ignace (de Loyola), était, comme lui, Basque : Xavier est une simple variante orthographique du nom très commun Echeverry « Maison Neuve ».

1 Les Aznarez ou Aznaritz, dont François descendait par sa grand'mère maternelle, se rattachaient, si l'on en croit la tradition, à Eridon Aznar, l'un des premiers rois de Navarre. Cf. CROS, *loc. cit.*, t. I, pp. 15, 23.

2 Antonio ASTRAIN, *Historia de la Compañía de Jesús en la Asistencia de España*, t. I, p. 71.

heures sur la route de Paris à Rome, avec des cordelettes si étroitement serrées autour des jambes qu'elles seront entrées profondément et en partie perdues dans ses chairs creusées à vif ! Certes, il est épris de noblesse quand il demande à ses amis de Navarre qu'on veuille bien lui dresser un acte authentique de sa haute origine. Mais il le sera bien davantage quand, foulant aux pieds tous les majorats de la terre, il rêvera de conquérir le monde. Aventureux et hardi, il l'est, d'une manière inquiétante, dans ses courses nocturnes à travers les quartiers peu sûrs du vieux Paris. Il le demeure, mais prestigieusement cette fois, quand il brave les fureurs des hauts personnages du Japon et crie à son interprète : « Tutoyez-les comme ils me tutoient. Par le mépris de la mort, nous devons nous montrer supérieurs à cette gent superbe¹ ! » Infatigable dans ses courses de jeunesse, il chemine plus tard pour la gloire de Dieu, courant, pendant des nuits entières derrière les chaises à porteurs des marchands riches. Son ambition, qui convoita les succès littéraires et la gloire du nom, le jette dans la conquête des âmes. Ayant gagné douze cent mille idolâtres dans les Indes et au Japon, il se propose d'entrer en Chine, puis en Tartarie, de retourner par le Nord pour régénérer l'Europe, enfin de passer en Afrique et regagner encore l'Asie.

¹ P. L.-M. GROS, *Saint François de Xavier, sa vie et ses lettres*, t. II, p. 119.

Les influences ancestrales ne furent pas les seules à agir sur le tempérament du futur apôtre des Indes. François naquit dans l'atmosphère excitante des batailles livrées autour d'un royaume en agonie. Il grandit quand les vallées de Xavier s'emplissaient des acclamations de la victoire et des imprécations de la défaite. Sa nature ardente puise dans cet air d'orage une vivacité nerveuse qui devait, dans la suite, devenir tour à tour acharnement à l'étude et activité dans la vie. On sent la poudre des dernières guerres de Navarre dans ces courses prodigieuses au Japon, dans ces journées si remplies des Indes.

Or, cette action des heures tourmentées sur l'âme de François fut d'autant plus intime et profonde qu'elle se produisait, presque toujours, dans une demi-solitude. François grandit, en effet, sous le regard de Maria de Azpilcueta, dans le château que démantelaient les envoyés du cardinal Cisneros. Les deux ainés, Juan et Miguel, étaient à la guerre, combattant contre Ferdinand de Castille pour le roi légitime de la Navarre, Jean, puis Henri d'Albret; les derniers de tous, ils résistèrent dans la forteresse de Maya et à Fontarabie avec la poignée des derniers fidèles.

« François et sa mère, écrit le P. Cros dans une de ses meilleures pages, ne détachèrent pas leur regard de Fontarabie. Outre l'honneur national, tous les intérêts humains étaient mis en question, et, avant tout, les intérêts de leur cœur. On pouvait d'une heure à l'autre apprendre à Xavier la mort

des meilleurs parents et amis... Il dut s'amasser alors dans l'âme de François des trésors de nobles sentiments, une large mesure de cette assurance au milieu des dangers, de cette facilité à s'émouvoir, à s'attendrir, à s'éprendre, à s'enthousiasmer, et de tant d'autres richesses naturelles que la grâce de Dieu n'eut ensuite qu'à transformer, à compénétrer, pour que François de Xavier devint un des plus charmants et des plus admirables types de la sainteté ^{1.} »

Durant ces journées troublées, au cours de ces veillées pleines d'alarmes, la plus exquise et la plus définitive des influences descendit dans l'âme de Francisco. C'était l'influence de sa mère, Maria de Azpilcueta. Dans ce commerce journalier et très doux, l'enfant recueillit une sensibilité très fine, un sens pratique de la vie, une touche psychologique, enfin, toute de charme. Son cousin, Martin de Azpilcueta, qui le connut vers ce temps, nous a laissé de lui ce portrait : « Il n'avait pas son pareil, tant il était doux, aimable, poli, gai, plaisant même, d'une singulière pénétration d'esprit, curieux d'apprendre, jaloux d'exceller en tout ce qui fait le gentilhomme accompli ; de sorte que, cher à tous les siens, il ravissait dès l'abord ceux qui ne l'avaient jamais vu ^{2.} »

La qualité maîtresse qu'il reçut de sa mère fut

1. P. L.-M. CROS, *Saint François de Xavier, sa vie et ses lettres*, t. I, p. 86.

2 IDEM, *Ibid.*, p. 65.

peut-être le don d'une sensibilité toute vibrante. Ses lettres des Indes en sont pleines : et ces lettres, pour y enfermer plus de tendresse, il les écrivait parfois à genoux ¹.

Une autre influence, dangereuse en elle-même, mais bientôt transformée admirablement par la sainteté, lui est venue peut-être de celle qui, demeurée seule avec l'aîné dans le château démantelé, devait bientôt signer tristement « la triste Maria de Azpilcueta ». L'abattement qui suit la perte subite d'une fortune, les disgrâces, les deuils prématurés, furent sans doute autant de nuages qui, du front de la mère, se répandirent sur le visage de l'enfant, « gai, plaisant même », que Martin avait connu. Mais si l'étudiant navarrais garde encore, à certaines heures, la mélancolie des jours d'isolement à Xavier, le missionnaire ne conservera plus d'elle que cette sorte d'ombre sacrée qui met comme un voile auguste sur le front des saints.

Je le vois par un soir de neige, attristé sur les

¹ Voyez la lettre à saint Ignace, signée : « Votre moindre et plus inutile fils » (P. L.-M. Cnos, *Ibid.*, t. I, p. 426); la lettre à ses frères en religion : « Je vous en supplie, aimez-vous les uns les autres d'un véritable amour... Dépensez à vous aimer une bonne part de vos ferveurs » (*Ibid.*, t. II, p. 34); enfin, le post-scriptum autographe au bas d'une lettre sévère : « Oh ! si vous saviez avec quel amour je vous écris ces choses, jour et nuit vous vous souviendriez de moi et peut-être pleureriez-vous au souvenir du grand amour que je vous porte : et si les cœurs des hommes pouvaient se voir en cette vie, croyez bien... que vous vous verriez clairement en mon âme » (*Ibid.*, t. II, p. 243).

grands chemins de Firando. Les hommes l'ont fui. Il a froid, il a faim. Mais il se console de sa peine et de sa faim en distribuant à de pauvres enfants, qui d'abord lui ont jeté des pierres, les fruits secs qu'on lui a donnés pour un peu d'argent¹. Quand il court avec les valets derrière les voitures des riches, ses jambes endolories saignent dans la boue glacée des routes, la fièvre fait battre ses tempes, et les domestiques qu'il aide à porter les bagages l'insultent grossièrement; mais il leur répond avec une douce expression de tristesse : « Pourquoi me parlez-vous ainsi? Sachez que je vous aime beaucoup et que je voudrais bien vous enseigner le chemin du ciel². » Enfin, quand il agonisera sur le rocher de Sancian, assisté seulement d'un pauvre petit Chinois, les larmes silencieuses qui couleront le long de ses joues creusées par dix ans de courses fécondes diront peut-être la tristesse de l'apostolat inachevé; mais soudain une allégresse mystérieuse transformera ces traits et fera rayonner ce regard. « Les yeux levés au ciel, d'un visage joyeux et de bel aspect, et à haute voix comme s'il eût prêché », il chantera dans la langue de sa mère l'hymne de sa reconnaissance suprême et s'endormira, après tant de fatigues ardentes, rayonnant de paix³. »

Tandis que François parcourait le Japon et les

1 P. L.-M. CROS, *Saint François de Xavier, sa vie et ses lettres*, t. II, p. 122.

2 IDEM, *Ibid.*, t. II, pp. 112, 117.

3 IDEM, *Ibid.*, t. II, p. 348.

Indes à la conquête des âmes, un de ses proches parents, Juan de Azpilcueta, de Barasoain en Navarre, évangélisait les peuplades sauvages du Brésil. De bonne heure orphelin, il avait été mis sous la tutelle de son oncle, le docteur Martin. Le célèbre théologien ne tarda pas à découvrir dans son petit neveu des dispositions remarquables pour l'étude. Il l'emmena avec lui en 1542 à l'Université de Coimbre, où il enseignait la théologie morale et le droit canon. Trois ans plus tard, Juan rentra au noviciat de la Compagnie de Jésus, et, touché sans doute par l'exemple de son glorieux cousin et les lettres admirables qui circulaient à travers les collèges de l'ordre naissant, il abandonna son héritage du *palacio* de Munarizqueta entre les mains de son jeune frère, pour courir, lui aussi, vers les plages lointaines. En 1549, il débarquait avec le P. de Nobrega, dans la baie de Tous-les-Saints, au Brésil.

Entre Bahia et Porto-Seguro, Juan de Azpilcueta trouva des peuplades anthropophages. C'était la tribu des Tupinambas. Comme il ne pouvait encore leur parler, il eut recours au langage muet de la souffrance volontaire. Quand il rencontrait au milieu des forêts quelque troupe de sauvages dansant au milieu d'une chaudière pleine de membres humains, il se découvrait le buste, et se déchirait la chair à coups de cordes.

Mais, très vite, il put s'entendre plus explicitement avec les indigènes. Il apprit leur langue en quelques mois, alors que le P. de Nobrega était

obligé de recourir à un interprète. « C'était merveille, écrit Polanco, de le voir prêcher en langue brésilienne et de l'entendre disséquer sur les choses de l'Ancien et du Nouveau Testament, avec un art où il était passé maître ¹. » Bientôt il put composer en tupinamba des poèmes et des chants où il enfermait la doctrine nouvelle. Confiées à la mémoire des enfants, ces petites compositions allèrent porter les leçons du christianisme par les chemins de la forêt et dans les huttes des sauvages.

Le jeune missionnaire voulut-il déguiser modestement le mérite d'un aussi rapide progrès dans une langue aussi barbare ou pensa-t-il exprimer seulement un agréable badinage? Le fait est qu'il déclara que le tupinamba ressemblait à sa langue natale, le basque; et ses compagnons de mission, en écrivant aux supérieurs d'Europe, ou les historiens de la Compagnie, en enregistrant ce témoignage, firent d'une boutade une déclaration grave et absolue ².

¹ P. DE POLANCO, *Monumenta historica Societatis Jesu. Chronicon*, S. J., t. II, p. 387.

² « Perpaucis mensibus didicit ille eorum linguam quæ cum cantabrica (ipsi Patri Joanni vernacula) convenire ex parte deprehensa est: unde et intelligebat eos et intelligebatur ab eis. » (*Monumenta historica Societatis Jesu*, t. I, p. 451.) La première fois que ce texte nous est tombé sous les yeux, nous n'avons pas manqué d'être fortement intrigué. Allions-nous retrouver dans les forêts du Brésil la fameuse langue-sœur de l'eskura si vainement cherchée jusqu'ici à travers les contrées les plus extravagantes des deux mondes? Le texte et l'exposé du problème furent communiqués, en avril 1902, au R. P. Lom-

Le jeune apôtre du Brésil donnait les plus grandes espérances à la mission. On le vit, en trois mois, baptiser sept cents païens. Comme il ne pou-

bardi, S. J., supérieur général de la Mission du Brésil. Par lettres datées d'Itú (Estado de S. Paulo), le 20 mai de la même année, le R. P. Lombardi nous disait que la tribu des Tupinambas, évangélisée en 1550 par le P. Juan de Azpilcueta, avait été presque entièrement détruite quarante ans après par les sauvages Aymorès. Leur langue s'est donc perdue. Mais on sait d'elle que les consonnes *f*, *t*, *r*, *y* faisaient défaut et qu'elle n'était qu'un « patois de la langue tupy ». Or, cette langue « tupy » est fort bien connue, grâce aux travaux laissés par les premiers missionnaires Antonio Ruiz Montoya, José Ancheta et Luiz Figueira. Si donc le tupinamba ressemblait sérieusement à l'eskvara, quelque chose de cette analogie devait subsister entre le basque et le tupy. Notre obligeant correspondant nous renvoyait notre vocabulaire de mots basques primitifs avec les mots tupy correspondants. Nous publions ici ce petit vocabulaire. Il suffira au lecteur d'y jeter un rapide coup d'œil pour se convaincre qu'un Basque n'aurait guère chance d'être compris dans sa propre langue chez les sauvages brésiliens. Il nous reste à conclure : ou bien que la langue tupinamba avait un tout autre caractère que le tupy ; ou bien (et c'est l'hypothèse la plus vraisemblable) que Juan de Azpilcueta, pour s'excuser aimablement de son rapide triomphe, dit un jour en badinant : « Cela sonne comme du basque ! » Et les témoins écrivirent : « Cela revient en partie au basque » (*conveniens ex parte*). Voici le vocabulaire sur lequel, dans la candeur de notre âge, nous avions un peu compté pour découvrir la langue-sœur du basque :

Basque (Dial. souletin).

Tupy.

| | | |
|------------------|------------------|------------|
| Maison | etche | õca. |
| Mari | senhar | mè. |
| Homme | gizon | abà. |
| Femme | emazte | tempiraço. |

vait parvenir à rassembler ses sauvages dans la journée, il les réunissait la nuit et leur prêchait en pleine forêt. Aussi les Portugais, émerveillés de ces travaux, disaient-ils en rappelant les exploits de

Basque (Dial. souletin).

Tupy.

| | | |
|--------------------|-------------------|---------------------------|
| Mère | ama | hai. |
| Père | aita | tuba, ore. |
| Fils | seme | ambai-a. |
| Feu | su | latà. |
| Rivière | ibai | l'embè, paranà. |
| Terre | inr | ibi. |
| Vieux | zahar | tuya. |
| Chair | aragi | gao (goó?) |
| Sang | odol | tugri. |
| Tête | bürü | acang. |
| Oeil | begi | seboiri. |
| Dent | hortz, hagin . . | tai. |
| Étoile | izar | yaci, tatá. |
| Rouge | gorri | yayú. |
| Ciel (firmament). | oz | |
| Roc | altz | ytà. |
| Tonnerre | azantz, ühülgü . | tiapu. |
| Vérité | egia | ayeté. |
| Lumière | argi | ara. |
| Oui | bai | cupi. |
| Non | ez | intimahâ. |
| Moi | ni, nik | xe. |
| Manger | jan | ü. |
| Boire | edan | aiü. |
| Voir | ikhusi | aechag. |
| 1, 2, 3, etc. . . | bat, biga, hiru . | petet, mócool, mbaapi. |

Notre Père qui êtes aux cieux, délivrez-nous du mal.

Basque : Gure aita zelietan zirena, begira gitzatzü gaitzetik.

Tupy : Ore rub bakèpe tero ara, oré pidrom (?) iepé mbae alha qui.

François aux Indes et la renommée du docteur Martin à Coimbre et à Rome, que « Dieu avait prédestiné la race des Azpilcueta au salut de l'Orient et de l'Occident ¹ ».

C'était, en effet, une fière et sainte race que celle des Azpilcueta. « Je m'estime heureux d'être issu d'elle, disait le docteur Navarro. Les *palacios* d'Azpilcueta et de Jaureguizar ne sont, ni l'un ni l'autre, très opulents, mais tous deux étaient debout longtemps avant Charlemagne, et jamais encore, grâce à Dieu, seigneur d'Azpilcueta ou de Jaureguizar ne fut taché d'hérésie ². » Ce que le bon théologien estimait le plus, en ce temps surtout où les huguenots du Béarn menaçaient les frontières, c'était l'intégrité de la foi. Fidélité à Dieu, fidélité au roi, tels étaient les sujets de sa filiale et patriotique fierté. Il citait le mot de Ferdinand de Castille au sujet des Azpilcueta, irréductibles tenants des rois légitimes de Navarre : « Quand ceux-là m'auront juré fidélité, je n'aurai pas à appréhender leurs défaillances ³. » Et reportant son juste orgueil de sa famille à toute sa race, il ajoutait : « Je le confesse ; c'est pour moi un sujet de joie, et je le tiens à grand honneur, que d'être Navarrais et

1 P. Elesban de GUILHERMY, *Ménologe de la Compagnie de Jésus*, assistance de Portugal, t. I, p. 53; assistance d'Espagne, t. I, p. 111. — *Monum. Hist. Soc. Jesu*, t. I, p. 411.

2 *Monum. histor. S. J. Monum. Xaveriana*, t. I, p. 223. — P. L.-M. CROS, *Saint François de Xavier*, t. I, p. 20.

3 CROS, *Ibid.*, t. I, p. 96.

Basque, d'appartenir à ces peuples dont la fidélité à leurs souverains est demeurée célèbre¹. »

Chez les Azpilcueta, de longues générations foncièrement chrétiennes avaient préparé cette efflorescence d'apôtres qui devait les couronner. Dans ces antiques lignées, les aïeules avaient offert à la Vierge Marie tous leurs enfants, et, glorieuses de leurs travaux achevés, avaient voulu, pour mourir, revêtir l'habit blanc de saint Dominique. Un aïeul de François Xavier jeûna tous les samedis pendant sept années en l'honneur de la Mère de Dieu. Est-ce en retour de ces hommages que la Vierge sauva miraculeusement, d'un torrent débordé, Martin de Azpilcueta enfant? La dévotion à Notre-Dame passa des ancêtres aux derniers descendants : Juan de Jassu et Maria de Azpilcueta élevèrent dans leur château une chapelle en l'honneur de la reine du ciel, avec une *Abbadia* pour les clercs chapelains; et tandis que François Xavier grandissait, les louanges de la Vierge appelaient chaque jour les bénédictions célestes sur l'enfant béni qui serait la meilleure gloire de ces vallées. Auprès de François, sa sœur Madalena priait aussi. Bientôt, de la cour où elle serait fille d'honneur de la reine, elle devait passer au couvent des Clarisses de Gandie pour y mourir avec le prestige et les merveilles de la sainteté.

On aimerait à savoir quelle fut l'influence de Madalena de Jassu sur la vocation de son frère :

¹ CROS, *Ibid.*, t. I, p. 23. ID., *Documents nouveaux*, p. 71.

l'action d'une sœur a été bien des fois si décisive et si profonde dans le cœur d'un saint ! On voudrait pouvoir surprendre les rapports intimes d'une de ces familles où la sainteté est comme de tradition. Travail, prière, table de famille, veillée, toutes ces menues occupations d'une journée, si gracieuses déjà dans un foyer chrétien, quel charme souverain ne doivent-elles pas revêtir quand elles s'exercent entre des âmes dont le commun idéal est de se faire douces, aimables, actives et généreuses ! Et faut-il nous étonner, dès lors, que le regard de Dieu, en s'attardant sur ces foyers et sur ces tableaux de famille, s'éprenne de plusieurs de ces enfants et leur dise tour à tour la parole du maître à l'enfant qu'il aimait d'un seul regard : « Viens, suis-moi ! »

Après François Xavier, les Indes continuèrent d'attirer les Azpilcueta. Un petit-neveu du grand apôtre, Jérôme de Ezpeleta, partit, comme avaient fait Juan et Francisco, pour les missions lointaines. Il se fixa dans le grand empire du Mogol et fut assez heureux pour gagner les faveurs de l'empereur Akbar. On le vit, au milieu d'une cour toute musulmane, prêcher hardiment la religion de Jésus-Christ. « Tout homme armé d'un poignard, déclarait un capitaine du palais, brûle de le lui plonger dans le cœur, chaque fois qu'il outrage le Prophète. » Ezpeleta sut s'imposer rapidement à son entourage. En 1599, quatre ans après son arrivée, il fit célébrer les fêtes de Noël, à la cour, au milieu d'un éclat tout oriental. Pen-

dant vingt jours, la crèche du Sauveur, ornée dans les goûts exotiques du milieu, y demeura solennellement exposée. Quand l'empereur entreprit la visite de ses États, le missionnaire se joignit à sa suite. Il évangélisa ainsi, sous les yeux des chefs musulmans, les provinces de Lahor, d'Agra et de Cachemire. Il fit des conversions dans le cercle même de son auguste protecteur et baptisa trois princes de la famille impériale. Quant à Akbar, il se contenta, pour tout catholicisme, d'exposer honorablement dans son palais une statue de la Mère de Dieu et de recommander au roi de Perse la *Vie de Jésus-Christ*, œuvre du P. de Ezpeleta, dont lui-même avait fait ses délices¹.

Au moment même où le petit-neveu de François Xavier tentait de convertir le Mogol, un autre Azpilcueta, proche parent, lui aussi, de l'apôtre du Japon, partait pour le Mexique. Quoique petit novice d'apparence chétive et de santé délicate, il avait obtenu comme une tradition de famille d'être envoyé aux missions. Bientôt il fonda une réduction florissante à Sinaloa. Mais le climat de la Nouvelle-Espagne ne lui avait pas rendu des forces. Et l'on eut, pendant près de vingt ans, ce spectacle impressionnant d'un missionnaire plein de zèle — et malade — parvenant, au prix de mille industries, à réaliser l'œuvre qu'un plus alerte eût

¹ P. L.-M. CROS, *Saint François de Xavier. Documents nouveaux*, Toulouse, 1894, pp. 88-90, 461-464. — GUILHERMY, *Ménl. Esp.*, t. II, p. 247.

enviée. Sa séduisante amabilité sut attirer les Indiens que ses infirmités ne lui permettaient pas de poursuivre. Il organisa autour de sa hutte des palabres familiers. Et les auditeurs, rentrés dans leurs villages, racontaient les choses qu'ils avaient apprises sur cette « vie nouvelle » dont leurs ancêtres n'avaient pas entendu parler. Alors, d'autres Indiens se joignaient aux premiers. Des vieillards ou des mourants déléguait leurs fils auprès du missionnaire pour lui demander « cette eau mystérieuse qui étanche les fièvres à jamais ».

Martin de Azpilcueta se souvenait souvent de son glorieux parent Francisco. Quand il souffrait, retenu dans sa pauvre case, lui qui brûlait de courir par le Mexique, il songeait aux marches fécondes, aux œuvres grandioses de François. Il pensait qu'un Azpilcueta outillé pour la besogne avait complété — avec quelle large munificence ! — ce qui manquait à celle d'un Azpilcueta éprouvé dans ses forces. Plus d'une fois, couché sur sa natte en attendant les Indiens pour la causerie du soir, il dut dire par la pensée : « O François, mon bienheureux cousin, vous qui avez tant marché par le monde, soyez aujourd'hui mon messager. Et puisque je ne saurais aller dans les villages, courez, vous, de hutte en hutte, de vallée en vallée, pour m'amener des païens ! *Amplius, Francisce, amplius !* » Il érigea dans sa réduction une belle église en l'honneur de l'apôtre des Indes, et ce fut le premier sanctuaire élevé en Amérique sous ce vocable.

Martin de Azpilcueta était d'une nature très

ardente, — « comme tous ceux de sa race et de sa famille », ajoute son biographe. Dans les premières années de sa vie religieuse, il eut fort à faire pour dominer ses nerfs et régler sa vivacité. Il était le premier à se plaisanter sur ses saillies de Navarrais et les luttes qu'il avait eu à soutenir avant de conquérir sur soi un empire calme et ordonné. Ainsi, il disait agréablement que « seuls les hommes de son tempérament et de son pays, Basques et Navarrais, pouvaient bien comprendre tout l'héroïsme de la vertu d'un Ignace de Loyola, devenu maître de soi au point de paraître flegmatique ¹ ».

De fait, cette honorable « vertu », le flegme, est assez peu dans les cordes du missionnaire basque. Je ne sais si le P. Jean de Ugarte, né au Mexique d'une famille euskarienne, parvint à l'acquérir les derniers jours de sa vie ; mais son existence de missionnaire en a laissé peu de traces. Au commencement du XVII^e siècle, il fut chargé de la réduction de saint François-Xavier dans la mission naissante de Californie. Alors, — comme aujourd'hui, du reste, — l'apostolat dans ces contrées se heurtait à des difficultés de toutes sortes. Il semble que l'enfer, pour marquer hautement ses droits sur les biens de la terre, se soit fortifié dans ce pays de l'or comme en un retranchement suprême. « Sans

¹ GUILHERMY, *Ménol. Esp.*, t. III, p. 664. — ALEGRE, *Historia de la Compañía de Jesús en Nueva España*. Mexico, 1841, t. II, p. 204.

le P. de Ugarte, disait le supérieur de la mission, nous aurions dû mille fois abandonner cette terre ingrate; nos efforts eussent été aussi vains que ceux de nos prédécesseurs pendant près de cent cinquante ans. » Et de fait, un jour, le découragement des pauvres missionnaires fut tel que leur chef les réunit autour d'une image de Notre-Dame de Lorette et leur annonça en pleurant qu'on allait renoncer à évangéliser une contrée pour laquelle l'heure du salut n'était sans doute pas venue encore. Mais alors Jean de Ugarte tressaillit : « Je fais vœu, s'écria-t-il, de ne jamais abandonner la Californie tant que mes Supérieurs ne m'ordonneront pas d'aller mourir sur d'autres rivages ! »

Ce vœu fut le salut de cette terre maudite. Jean de Ugarte se fit Indien pour mieux approcher les sauvages. On le vit exercer tour à tour les métiers de scieur de long, de muletier, de cuisinier et de laboureur. Doué d'une force prodigieuse, il mit souvent ses terribles muscles au service de la foi, cette cause que la faiblesse défend. Un jour un Indien se moque de la doctrine chrétienne. Ugarte le saisit, le soulève dans les airs d'une main et le balance comme un fétu. Une autre fois, si j'en crois son biographe, armé seulement de deux pierres, il serait allé au-devant d'un lion; il l'aurait tué et, le jetant en travers de son cheval, il serait revenu tranquillement parmi les sauvages épouvantés. Ses ennemis, on le comprend, n'osaient guère affronter à ciel ouvert un pareil adversaire.

Et plus d'une fois, en rentrant dans sa hutte, après une nuit passée en prières ou en expéditions apostoliques, Ugarte trouva la natte où il aurait dû dormir criblée de flèches tirées par les fenêtres de la palissade. Il mourut, fidèle à son vœu, dans sa réduction, à l'âge de soixante-huit ans ¹.

Dieu, qui permet aux énergies viriles de se dépenser avec exubérance pour son service, donne aussi à l'infirmité un pouvoir secret et souverain sur les âmes. Un Basque-Mexicain encore, Augustin Arriola, évangélisa les Indiens de Sinaloa. Pour attirer à lui les jeunes païens en qui il fondait ses espoirs, il créa une sorte d'école où il enseignait l'espagnol et la musique. Après quelques années d'apostolat, il devint aveugle. Ses supérieurs lui donnèrent pour compagnon et gardien un Basque, Joseph Olavarrieta. Aidé par ce charitable ami, le missionnaire aveugle continua de prêcher et d'instruire; il le suivit en exil après les décrets de Charles III qui chassaient les Jésuites du territoire espagnol et mourut à Bologne, trois mois après son guide, en ne cessant de redire : « Dieu m'avait donné en lui mes yeux, mes mains et mes pieds. Puisqu'il me les redemande, je les lui rends de grand cœur. Que son saint nom soit béni ²! »

Le Mexique, nous l'avons dit ailleurs, fut, aux

¹ José de VILLAVICENCIO, *Vida y virtudes del Venerable Padre Juan de Ugarte, misionero de las Islas Californias*. Mexico, 1752.

² GUILHERMY, *Loc. cit.*, t. I, p. 297.

XVII^e et XVIII^e siècles, le grand débouché aux émigrations vasco-espagnoles. Le premier archevêque de Mexico, Fray Juan de Zumarraga, était lui-même Biscayen. Parmi les jeunes gens qui s'en allèrent, pleins d'un magnifique espoir, à la conquête de la fortune, beaucoup se consolèrent de l'écroulement de leurs beaux rêves en entrant dans les couvents de la colonie. Plusieurs se firent les auxiliaires des religieux dans la conversion des Indiens. C'était encore un peu de vie aventureuse et vagabonde. Les annales de la mission ont conservé les noms de Jean de Aiuria, d'Elorrio en Biscaye, ancien marchand au Mexique; de Jean de Verentia, Navarrais aventureux et rêvant la gloire, et de Pierre Oyarzabal, d'Azpeitia, parti pour le Nouveau Monde dans l'espoir d'y faire fortune avec son métier de maçon. Leur attachement à leur vocation nouvelle montra bien qu'ils n'étaient pas capables seulement de se passionner pour la richesse. Oyarzabal porta jusqu'à sa mort, sur sa poitrine, un sachet de cuir où il avait enfermé le trésor qu'il avait trouvé sur cette lointaine terre¹: la formule de ses vœux² de religion³.

Les couvents ne servirent pas seulement de refuge aux jeunes Basques dépris de leurs espérances. Un gouverneur de la province de Nicaragua alla frapper un jour à la porte des Carmes de Mexico. C'était don Pablo de Loyola, proche parent de saint Ignace. Sur les conseils du bon religieux

¹ GUILHERMY, *Loc. cit.*, t. I, p. 551.

à qui il s'était adressé, il vint se présenter au collège de la Compagnie de Jésus. Et on le vit peu de temps après exercer le métier de meunier à la maison de campagne des Pères ¹.

Les autres « royaumes » de l'Amérique espagnole connurent aussi ces humbles et fidèles auxiliaires. Un pauvre instituteur de Biscaye, Pierre de Vega, après avoir tenté de discipliner les remuants écoliers andalous à Grenade, alla chercher des élèves plus épris de la sagesse à Cordoue du Tucuman, dans le Paraguay. Il y fit merveille. Et quand, à l'âge de soixante ans, il manifesta l'intention d'entrer dans un monastère, un édit public défendit à tout citoyen, sous peine d'amende, de lui prêter une monture. Il parvint pourtant à s'échapper et alla, brisé de fatigue, frapper chez les jésuites. Là, nouvelle épreuve. Pour être admis, il fallait savoir un métier. A soixante ans, Vega apprit à tirer l'aiguille. Quand il eut quelque allure de tailleur, on lui ouvrit les portes du noviciat, et on lui confia... le soin de la maison de campagne. L'instituteur-tailleur s'entendit à merveille à éléver la volaille et à tailler les arbres. Il s'entendait surtout à obéir. Un jour, on lui remet un ordre de son supérieur qui l'appelait d'urgence au collège. Sans attendre qu'on préparât le *carro*, le vieillard partit aussitôt et courut à pied les sept lieues qui le séparaient de la ville. Il mourut à l'âge de cent ans, après quatre heures de maladie ².

¹ GUILHERMY, *Loc. cit.*, t. II, p. 88.

² IDEM, *Loc. cit.*, t. I, p. 210.

Après lui, deux de ses compatriotes, Antonio del Castillo et Jean Amillaga, vinrent, ayant couru des fortunes diverses, échouer à cette même maison de campagne et y travailler humblement au milieu des esclaves noirs. Pendant vingt-cinq ans, avec une charité héroïque, Amillaga voulut prendre soin d'un de ses compagnons devenu fou et ne le quitta que pour le confier à la terre ¹.

Aux Philippines, Gaspard de Garay, capitaine de vaisseau, vint offrir le reste de ses forces au collège des jésuites de Zébu. Devenu aveugle, douze ans avant sa mort, il récitat doucement son rosaire quand on ne demandait pas quelque service à ses mains tremblantes ².

Humbles et obscurs ouvriers basques ! Qui dira le poids qu'auront eu leurs œuvres ignorées et banales sur l'apostolat des grands convertisseurs ! Souvent, après avoir rêvé des existences ardentes et fécondes, après avoir tenté follement la gloire ou la fortune — car l'inquiétude atavique travailla leurs jeunes imaginations et secoua leurs nerfs ! — ils se vouèrent, eux, les turbulents ou les ambitieux, à la garde d'un troupeau maigre, au soin d'une vigne. Certes, ils pouvaient dire, en mourant, comme ce vieil infirmier du Guipuzcoa, dont la vie a été écrite par un aveugle, qu'il a longuement soigné : « *Trabajitos ! Tout petits travaux* ³ ! » mais on se

¹ GUILHERMY, *Loc. cit.*, t. I, p. 613.

² IDEM, *Loc. cit.*, t. I, p. 282.

³ Le Frère Ramón Gorosta. *Voyez sa vie*, par le P. Rafael DE LOS REYES, S. J., dans *El Mensajero del Corazón de Jesús*. Abril y mayo 1893.

prend à pleurer d'attendrissement devant ces *trabajilos* accomplis avec tant d'amour simple, rasséréné et confiant; et l'on se demande si ce n'est pas dans les mérites de ces dévouements cachés, dans ces immolations anonymes, que nous devons chercher parfois le secret de nos réussites imméritées.

Nous ne pouvons songer, dans un travail comme le nôtre, à parcourir tous les royaumes de l'Amérique espagnole pour y relever les noms des missionnaires basques. Il nous faut donc laisser le Brésil avec ses trois bienheureux, Joseph Ancheta, dont la vie est une vraie broderie de gracieux miracles; Jean de Mayorga, artiste avant d'être missionnaire et martyr; Étienne Zurara, son compagnon de voyage, qui entonna le *Te Deum* au moment où les corsaires huguenots lejetaient à la mer¹. Nous ne parlerons ni d'André Ortiz de Oruño, l'apôtre des Caraïbes, qu'on vit, déjà glacé sur son lit funéraire, baiser longuement le crucifix placé entre ses doigts; ni de François Ugalde, qui parcourait, tête nue, sous l'ardent soleil, les plaines brûlantes du Gran Chaco et, quand il allait défaillir, aimait, comme François Xavier, à partager ses maigres provisions avec un pauvre Indien, pourtant plus fortuné que lui; ni de José de Arriaga, l'apôtre du Pérou, qui voulut mourir comme il avait passé tant de fois ses nuits, immobile, son crucifix entre ses doigts, debout contre le grand mât d'un navire

¹ ALEGAMBE, *Morles illustres et gesta eorum*. Rome, 1657. In-folio, p. 60.

sur le point de sombrer. Le Paraguay nous aurait retenu, avec son vénérable martyr Julien de Lizardi, que les Indiens saisirent à l'autel et criblèrent de flèches, tandis qu'il étendait ses bras en croix. Aux Philippines nous aurions aimé rencontrer François Ezquerra, ce petit novice qui, avant d'être missionnaire et de mourir pour la foi, percé de flèches, allait, par obéissance, exposer au marché, sous les quolibets de la foule, cette corbeille de fruits verts que l'archevêque de Manille lui acheta ¹. Là encore, nous aurions aperçu Fray Melchor Oyanguren, de l'Ordre de Saint-François, missionnaire en Cochinchine, puis aux Philippines, et auteur d'ouvrages estimés sur le chinois et le japonais ². Enfin le dominicain guipuzcoan Fray Domingo de Herquicia nous aurait dit les souffrances de ce long martyre du mois d'août 1633, qui lui ont valu la gloire d'être mis au catalogue des bienheureux.

Ces glorieuses traditions des premiers missionnaires ne se sont pas perdues parmi tant de choses qui vieillissent et qui tombent. Plus que jamais, les missions lointaines sont en honneur dans le jeune clergé basque. Le xix^e siècle a vu le jeune martyr — et la béatification — de Valentin Berrio Ochoa, de l'Ordre de Saint-Dominique, l'un des évêques

1 GUILHERMY, *Loc. cit.*, t. II, p. 216.

2 *Revue internationale des études basques*, janvier-février 1909. T. III, p. 17-23. Article du R. P. Fray Lorenzo PÉREZ, *Los Franciscanos en Extremo Oriente*.

du Tonkin qui ont versé leur sang pour la foi. Toute une phalange de jeunes prêtres basques de la Société des Missions étrangères de Paris s'est illustrée aux Indes et dans l'Empire chinois. Mgr Dourisboure, dans ses *Sauvages Ba-Nhars*, a dit l'intrépidité, l'endurance et le zèle de plusieurs de ces pionniers euskariens. Nous-mêmes, nous avons entendu raconter, comme une des traditions les plus chères au séminaire de Bayonne, d'où tant d'apôtres sont partis, l'acte de courage de Dominique Iribarne, qui, pour éprouver sa résistance en vue du martyre possible, plongea ses jambes dans un bassin d'eau à peu près bouillante et les y maintint plusieurs minutes. Il fut massacré dans la Cochinchine orientale, le 20 août 1885, après deux ans de mission¹. Plus loin, au cours de ces études, en poursuivant nos Basques à travers la pampa argentine, nous aurons l'occasion de retracer la physionomie originale du P. Guimon, des prêtres du Sacré-Cœur de Bétharram, et celles de ses compagnons dans les missions d'émigrés.

Mais la terre privilégiée des missionnaires basques, c'est le Japon. Elle a été arrosée du sang d'un grand martyr guipuzcoan : Saint Martin de Loinaz, de l'Ordre de Saint-François. Et puis, n'est-ce pas là un fief de race, un legs de famille

¹ Cf. Adrien LAUNAY, *Histoire générale de la Société des Missions étrangères*. Paris, 1894. T. III, pp. 280 et sq.

que nous a légué saint François de Xavier? De fait, il existe aujourd'hui, dans l'empire du mikado, toute une petite armée de missionnaires basques-français. L'un d'eux, S. G. Mgr Mugabure, archevêque de Tokio, disait, il y a quelques années, dans une interview, combien les Euskaldunak ont de ressources pour s'entendre avec les Nippons. Au témoignage de l'éminent prélat, ces ressources s'étendent même jusqu'au domaine de la langue. « Je fus très frappé, déclarait-il, d'entendre une phrase presque basque dès mon arrivée au Japon. Je demandai plusieurs feuilles de papier pour écrire, et le domestique japonais à qui un interprète venait de traduire ma phrase revint quelques instants après avec une seule feuille en disant : « *Kore bakari da*¹. » Plus tard, je remarquai bien des ressemblances dans le vocabulaire, et je notai plus de quatre-vingts termes presque identiques dans les deux langues. Il est certain, au surplus, que, au sentiment des Japonais, ceux d'entre les missionnaires qui sont Basques apprennent plus facilement leur langue que les missionnaires originaires des autres parties de la France; ils saisissent beaucoup mieux, notamment, l'accent si particulier des Nippons². »

M. K. Pujioka, docteur en grammaire de l'Université de Tokio, qui parcourait l'Europe

1. « Celle-ci est l'unique. » En basque : *Kori bakarrik da*.

2. Georges LACOMBE, *La Langue basque et le Japonais* (*Eskualdun Ona*, 11 juin 1905).

en quête d'observations linguistiques, confirma, quelque temps plus tard, les assertions de Mgr Mugaburc.

Si, du Japon, nous passons au Maroc, nous rencontrons la noble physionomie du grand colonisateur franciscain le P. Lerchundi. Avec une largeur de vues surprenante, il créa à Tanger une série d'écoles pour les enfants de toutes les religions, fonda l'*Hôpital Espagnol* et organisa une foule d'œuvres en faveur des pauvres ouvriers. Dans les dernières années de sa vie, il s'occupa de la fondation des sanatoria maritimes et en confia la direction à une société spéciale, l'*Asociación Nacional para la fundación de sanatorios marinos*.

Enfin, pouvons-nous quitter le sol africain sans donner une pensée à la haute figure du cardinal Lavigerie? « Je suis Basque, donc je suis tête », avait dit un jour le terrible prélat. Et cet entêtement qui incarnait bien, en effet, chez lui « l'inquiétude atavique », ne fut pas sans grandeur, comme il ne fut point sans faiblesse. Du moins, son dernier geste, ce toast d'Alger qui jurait tant, alors, avec les dispositions foncières du peuple basque, eut, aux yeux de ses adversaires eux-mêmes, la beauté d'un noble sacrifice. Au reste, si le grand cardinal avait prétendu, par cet acte, se concilier les faveurs du régime républicain, il se verrait aujourd'hui étrangement frustré dans ses rêves, puisque, dans sa ville natale même, ceux qui se

vantent de représenter la vraie République ont refusé d'inaugurer sa statue.

Mais c'est aux Indes, dans la vaillante mission du Maduré, premier théâtre des travaux de saint François Xavier, qu'il nous faut aller chercher l'un des types les plus caractéristiques du missionnaire basque. Le P. Joseph Hurlin était né à Bayonne le 8 août 1808. « Il était Basque, et très Basque », nous écrivait naguère un missionnaire; « et ceux qui ignoraient sa race, la lui attribuaient implicitement quand ils vantaient l'endurance du saint homme, son énergie de volonté et sa vivacité naturelle, car c'est là ce que signifie chez nous cette formule, traditionnelle depuis le P. Hurlin : « Être très Basque. » Autre signe qui trahissait bien son pays d'origine : il ne pouvait voir une belle étendue de muraille, haute, lisse et bien unie, sans dire à son compagnon — à lui-même, sans doute, lorsqu'il était seul : « Ah ! les belles parties de balle qu'on ferait là ! »

« Les deux ou trois générations des premiers missionnaires de la nouvelle mission du Maduré poussaient la mortification à ses extrêmes limites. Entre ces merveilleux pénitents apostoliques, le P. Hurlin est à la toute première place. Il allait toujours sans chaussures et à pied, dans ses voyages. Il marchait le premier; ses gens le suivaient à la file indienne. Venait-il à se ferrer, il levait le pied en arrière, sans mot dire. Au signal bien connu, son monde approchait, cherchait la malencontreuse épine et la tirait des chairs, à l'aide de la pince

que tout Indien porte attachée à la ceinture. Et la marche reprenait sans qu'il eût été prononcé une scule parole.

« A ce sujet, j'ai entendu raconter l'anecdote suivante, par l'ancien sacristain d'Idéicatour : Le Père avait pris sa posture de patient à opérer. Le disciple regarde, et, avisant un large point noir, en extrait un assez fort piquant. Il l'examine curieusement au bout de sa pince, quand son maître, remis sur ses deux pieds, lui fait cette apostrophe : « Imbécile, tu n'as rien arraché ! » Celui-ci de montrer le produit de son opération. — « Oui, mais c'est là une vieille épine qui ne me gênait pas pour marcher; c'est la nouvelle qui m'empêche d'avancer ! » Et seconde extraction qui amène une superbe écharde, sans provoquer, d'ailleurs, aucune autre réflexion.

« J'ai dit que le P. Hurlin faisait ses voyages à pied. En cela il était unique : certains missionnaires ont pu se permettre quelques courses sur leurs jambes; lui les accomplissait toutes ainsi. Comment pouvait-il supporter la fatigue de telles courses sous un soleil de feu?... c'est un mystère que je n'ai jamais pu pénétrer. Son *vandi* (char) le suivait bien, mais pour porter ses bagages et... lui faire de l'ombre. Il abrégeait d'ailleurs le plus possible en prenant les chemins de traverse; le plus souvent, son équipage arrivait bien après lui au rendez-vous fixé. C'est qu'il avait des jambes de véritable échassier : ses gens ne parvenaient à lui tenir pied qu'en allant au pas gymnastique. Lui ne s'occupait de rien autour de lui; les yeux sur son

bréviaire ou sur son livre de lecture, le chapelet à la main, il dévorait les kilomètres avec modestie et comme s'il eût été seul au monde.

« Le P. Hurlin vivait à l'indienne. Le plus souvent, il n'avait pas de domestique : aussi bien, ses repas étaient doublement maigres. L'heure venue, et c'est à l'horloge du soleil qu'il en jugeait, il sortait dans la rue, frappait des mains ; et la première personne qui se présentait était priée de lui apporter une part du dîner préparé à la maison. Lui-même faisait aussi parfois sa cuisine, laquelle consistait à mettre sur table des œufs durs.

« Notre rude missionnaire se couchait à dix heures du soir ; mais pour... lire. Un bout de chandelle d'une main et le livre de l'autre, il allait ainsi jusqu'à minuit ou une heure. Il fallait, disait-il, cette préparation calmante à ses nerfs pour pouvoir s'endormir. A trois heures, c'était fini ! frais et dispos, il se levait pour commencer sa journée, qu'il inaugurerait par une terrible discipline.

« Après vingt-cinq ans, le souvenir du P. Hurlin est aussi vivant à Idéicatour qu'au jour même de sa mort. On y parle constamment de lui ; ses façons d'agir, très originales, sont l'objet d'interminables récits où la légende a bien sa part. Tout frappait dans cet ouvrier évangélique, jusqu'à son corps démesurément long et décharné, faisant rêver des âges primitifs et des premiers solitaires de l'Égypte plutôt que de l'Église du XIX^e siècle et du missionnaire moderne. »

Le P. Hurlin avait importé dans sa mission beau-

coup de ces procédés impressionnantes et solennels qu'affectionne la piété basque, et surtout la piété espagnole. Tous les ans, il présidait, dans son village, la cérémonie du *Paskou*, c'est-à-dire le mystère de la Passion. La discipline à la main, il imposait l'attention et l'ordre soit aux auditeurs, soit aux acteurs; et le silence lui-même redoublait quand il se dressait, le bras levé... Mais à la scène de la flagellation, il intervenait autrement. — Un *Ecce Homo* de grandeur naturelle apparaissait sur le théâtre, poussé successivement de tribunal en tribunal; Pilate, enfin, cédait aux cris des Juifs, et condamnait Jésus au supplice de la flagellation; deux bourreaux s'approchaient, les verges à la main.

— « Non, pas vous! s'écriait le P. Hurlin, en montrant le théâtre, pas vous! Ne touchez pas Jésus-Christ... Nous avons ici des bourreaux, de vrais bourreaux, de ceux-là même qui l'ont fait flageller autrefois, qui le flagellent encore tous les jours. — Non! non! répondait l'auditoire avec stupeur, il n'y a pas de bourreaux ici!

— Il y en a!... Et j'en suis! Je suis le premier à flageller Jésus-Christ par mes péchés de chaque jour!... Je frapperai donc cette image pour confesser comment j'ai eu le triste courage de frapper réellement le Fils de Dieu! » Et il donnait à l'*Ecce Homo* deux ou trois coups de verges, puis baisait les pieds divins avec dévotion.

— « Mais venez, vous autres, qui avez péché comme moi! Venez, montez d'abord, vous, les

chefs du village, parce que vos péchés sont plus grands que ceux des simples chrétiens ; venez ensuite, vous les chefs de famille... Et puisque vous avez frappé le Fils de Dieu tant de fois, osez le dire et l'expier en frappant cette image... » Un silence lugubre s'était fait ; les hommes appelés montaient les uns après les autres ; le P. Hurlin leur tendait les verges ; ils frappaient en tremblant une fois, deux fois... « Frappez encore ! » leur criait le terrible missionnaire, « vous ne vous arrêtez pas si vite d'offenser Dieu : vous avez plus à réparer que cela ! »

Et les coups de verges retentissaient... Mais les larmes, bientôt les sanglots, les cris remplissaient le théâtre et même l'immense auditoire : « Assez ! assez ! Grâce ! grâce ! — Non, non ! vous ne faites pas grâce à Jésus-Christ en vivant comme vous vivez ! » Et le P. Hurlin appelait à lui celui-ci et celui-là, et les impudiques, et les parjures, et les lâches. Mais l'émotion à la fin soulevait tout le peuple, et la foule s'approchait du théâtre avec de telles supplications que le P. Hurlin en descendait lui-même, laissant l'*Ecce Homo* seul en vue, comme une victime après le supplice enduré.

La fin de ce rude apôtre fut digne de sa vie. Il mourut à son poste, emporté par le choléra en administrant les derniers sacrements à des chrétiens décimés par le fléau.

Le P. Hurlin est mort en 1877. Déjà nous touchons aux générations de missionnaires que nous

avons connus dans notre enfance et dont les œuvres ne doivent pas appartenir à l'histoire. Du moins nous est-il permis de les saluer comme les continuateurs d'une tradition aimée et pleine de gloire. Malgré l'envahissement du mal par les écoles, malgré les difficultés que traversent aujourd'hui les vocations sacerdotales, la race de ces héros n'est pas encore près de s'éteindre. Chaque année, vers le mois de juillet, *Eskualduna*, le petit journal si familier que les paysans basques rédigent avec le soin intime et religieux d'un « cahier de famille », apporte des récits d'adieux et de « dernières messes ». Voici le dernier en date de ces comptes rendus d'un genre un peu nouveau pour les lecteurs français :

« Cette semaine nous est en allé missionnaire à Tokio, la ville maîtresse du Japon, *Joanes C...*, le fils de la maison *C... enea*. Un jeune prêtre svelte, tout flamme et nerfs, qui avait dans la parole, dans la démarche, dans le visage, une certaine attraction très particulière. Simple et vaillant surtout, il montrait bien, dès l'abord, qu'il était fils de laboureur, et de ceux qui ont le cœur fort.

« La semaine dernière, ceux de la maison (ses parents) lui firent les noces (fête des prémices sacerdotales), comme c'est l'habitude dans le pays basque. Après dîner, il y eut partie de pelote sur la place, le missionnaire lui-même jouant — et comment ! — avec quelques jeunes hommes de son âge. Il était joyeux, comme s'il n'eût été de rien et

comme tous nous devrions (être) toujours : le cœur haut !

« Nous ne reverrons plus, sans doute, notre compagnon et notre ami ; mais il nous a donné alors, à son insu, une telle douce joie, nous l'avons tant aimé ainsi jouant au milieu de nous, qu'il ne nous est plus possible désormais de pleurer, car il nous semble, bien qu'il soit déjà loin de nous, que nous l'avons toujours, et l'aurons, avec nous. »

On le voit à cette simple coupure, le peuple sympathise intimement avec l'âme de ses jeunes missionnaires. Ne sait-il pas d'expérience, par tant d'ancêtres en allés, le problème atroce des derniers jours passés au foyer bien-aimé : sourire, avec la mort dans l'âme !

Bazterretik bazterrera, oi, munduaren zabala !
Eztakienak erran dezake ni alagera nizala ;
Ezpainenetan dut irria eta bi begietan nigarra !

Des confins aux confins, oh, l'immensité du monde ! — Celui qui ne sait pas dirait que je suis joyeux ; — aux lèvres j'ai le sourire et dans les deux yeux des larmes !

« Tandis que le cœur lui débordait », écrit un autre naïf chroniqueur, « à quitter ses parents, ses amis et le village natal, il avait les yeux secs, ne voulant pas donner de peine aux autres. Ceux comme lui ont dans l'âme, plus haut et plus fort que toutes les pensées sombres, l'appel de Dieu. »

Plus peut-être que l'expérience des séparations, le sens chrétien donne au peuple cette intuition exquise de ce qu'est une âme de missionnaire. C'est par là qu'il comprend la beauté du sacrifice :

« Les autres lui disaient : « Adieu, pauvre, au revoir ! » Et lui, levant les yeux au ciel, disait en lui-même : « Au ciel, oui, nous pourrons nous revoir ensemble ; ici nous ne nous reverrons plus ; nous ne nous parlerons même plus, que de loin. »

« Il n'est pas de vocation plus belle ; il n'en est pas, malgré tous les crève-cœur, qui soit meilleure pour attirer sur une famille les bénédictions de Dieu. »

Mais nous ne prétendons pas présenter le peuple basque comme un peuple de saints aux pensées toujours hautes, aux sympathies toujours généreuses. Évidemment, la grandeur du sacrifice accompli échappe à beaucoup d'âmes vulgaires ou d'esprits courts. Au reste, exode et ambition sont devenus deux idées si intimement associées qu'il faut à tout paysan un premier effort pour découvrir chez un émigrant d'autres mobiles que la richesse ou la renommée. De là, quelques bavures, douloureuses pour le cœur des futurs apôtres.

Un jeune séminariste était allé, l'an dernier, faire ses adieux aux siens avant d'aller frapper à la porte des Missions étrangères. Comme la tradition le demande, il visita les maisons des paysans voisins : « Adieu, Gracian, lui dit un excellent *elcheko-jaun*

(maître de maison), soyez bien, toujours. Et après au bout de quelques années, revenez-nous ayant ramassé là-bas un petit bas de 100.000 francs, pour vivre ici tout doucement, de la maison à l'église, et de l'église à la maison ! »

Mais ce fut un plaisir d'entendre, le dimanche suivant, le petit journal paysan à qui on avait rapporté le propos relever vaillamment l'injurieuse maladresse !

« Pauvres enfants ! alors qu'ils auraient besoin de quelque parole qui élève le cœur, à l'heure où, de laisser ceux du village et de la maison, ils ont l'âme blessée, sensible, malade, il ne leur manquait plus que d'entendre de ces paroles extravagantes et sottes ! Comme si c'était la même chose : s'en aller ramasser de l'or, en oubliant l'âme, comme il arrive neuf fois sur dix ; et partir, laissant ici les dernières chances des joies à venir, pour aller à la recherche des âmes de quelques affreux sauvages, sans espérance de passer doucement la vieillesse ! Comme si l'on s'en allait missionnaire en Chine, emporté par le désir de son propre intérêt !

« Revenez-nous riche ! » Ne pouvoir laisser, sans leur dire une pareille sottise, ceux qui, abandonnant tout pour Dieu, vont braver les pires souffrances ! Je me demande quelle écorce sèche et épaisse il doit avoir sur l'âme celui qui n'a rien à dire de mieux à quelqu'un qu'il voit ainsi pour la dernière fois ! »

Le dernier mot de la vocation aux Missions loin-

taines, les paysans-chroniqueurs nous l'ont dit : c'est l'abnégation, c'est le désir de sauver des âmes. Mais à l'origine de nos sentiments les plus hauts, il y a généralement des influences naturelles prévues, posées et dirigées par Dieu. Abaisserai-je aux yeux de quelques lecteurs la sublimité du sacrifice où atteignent nos jeunes apôtres, si je range, parmi les causes plus ou moins lointaines de leurs attractions, l'inquiétude atavique ?

Certes, je me garderai bien d'attribuer la vocation apostolique à un simple désir d'aventures, à un goût maladif d'exotique et de nouveau. Les figures que les pages précédentes ont trop incomplètement esquissées ne sont pas précisément des figures d'aventuriers et de vagabonds. Ce que je crois pouvoir affirmer, c'est que Dieu se sert des ressources du tempérament basque pour attirer des ouvriers choisis vers les peuples qu'il veut sauver. Or, ces ressources, nous l'avons largement démontré, sont toutes empreintes de vivacité, d'esprit d'initiative, d'activité nouvelle, de tout cet ensemble profond et remuant que nous avons appelé « l'inquiétude atavique ». C'est là le terrain de choix où le semeur jette sa graine ; et pour ces semaines mystérieuses, la vie d'une bourgade de pêcheurs lui offre tant d'heures propices ! A tout moment les idées religieuses et les aspirations marines se croisent, se mêlent et s'unissent dans l'esprit comme devant les yeux. C'est tantôt la bénédiction de la mer, ou bien encore les défilés des marins dans les processions, les cérémonies mortuaires pour les

pêcheurs disparus ; c'est le langage mystérieux de cette grande croix de pierre dressée au bout du môle et que les mariniers saluent en tirant l'aviron ou la voile. Que regarde-t-elle, cette croix, par-delà l'horizon glauque ou bleu, loin, très loin devant elle ? C'est vrai, il y a des Amériques où l'on gagne des fortunes ; mais il y a aussi des îles, des îles sans croix et des sauvages qui ont une âme. Or, on veut être prêtre, on le sera sûrement ; et déjà M. le curé fait réciter les premières déclinaisons. Mais prêtre dans un petit presbytère blanc, festonné de glycine, prêtre sans autre grande aventure à courir que les visites aux malades, prêtre quatre ans, dix ans, vingt ans au même village enclos dans les mêmes montagnes, voilà qui n'exercera guère ces petits nerfs endiablés de joueur de pelote ! Et quand on a, au fond de deux yeux très grands et très sombres, une volonté passionnée de vouloir, une imagination de *koblari* (improvisateur) en herbe qui voit dans les nuages roses du soir des rives et des mers sans limites, le presbytère du village c'est peu ; c'est peu, la grand'messe, pourtant si belle, et ce bon breviaire des après-midi sous les berceaux de lauriers !

Mais l'église elle-même, la vieille église au bout de la ruelle aux pavés pointus, ne parle-t-elle pas aussi d'inconnu et de lointain ? Entrez. Un voilier plus ou moins sommairement gréé pend de la voûte comme un lustre. Dans la chapelle de la Vierge quelques petits canots offerts en ex-voto peuplent un minuscule havre suspendu dans les airs ; et la Vierge elle-même porte un vocable de

pays perdu : *Nuestra Señora de Guadalupe*. Telle inscription rappelle qu'un Américain a fait jadis restaurer l'église ou renouveler les fonts baptismaux. Les armes de la petite ville, sur les clefs de voûte, portent des emblèmes marins : ancrés, baleines harponnées, trois-mâts naviguant sur les ondes, tiare papale protégeant un navire, palmiers et produits exotiques. Ces mêmes insignes ornent encore la plupart des blasons sur les pierres tombales couchées dans le sanctuaire. Et les devises empruntent aussi leur mâle fierté aux prouesses réalisées par-delà les flots ou bien encore aux infatigables énergies de la mer.

Alors, entre la vieille église et les pays perdus, il s'établit une liaison intime, une compénétration mystérieuse qui descend dans l'âme du petit Basque. Pour lui, désormais, ces deux choses seront inséparables, et l'évocation de l'une amènera l'image de l'autre. Qu'aux heures délicates de l'adolescence cet enfant trouve, parmi ses maîtres du petit séminaire, un prêtre dont la touche profonde et légère sache tourner cette inquiétude native vers les âmes « qui demandent le pain sans trouver qui le leur donne »; et toutes ses énergies héréditaires venant se ranger avec docilité sous l'appel de la grâce de Dieu feront du petit joueur de pelote un de ces hommes admirables qui osent embrasser, dans la foi des futures récompenses, les trois choses les plus amères qui soient : l'exil sans retour, l'héroïsme sans gloire, la mort sans un ami.

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉMIGRÉ

CHAPITRE PREMIER

PSYCHOLOGIE DE L'ÉMIGRÉ

L'esprit de retour : nostalgie poétiques et projets têtus. — L'esprit de race et de corps : apparences et réalités; la tactique de l'effacement; les sociétés euskariennes d'Amérique. — L'esprit d'organisation : la *Euskal-Echea*, son organisme, ses développements. — L'esprit d'initiative : tradition et progrès.

Jetant à flocons la fumée noire, le grand transatlantique a franchi l'embouchure de la Gironde et gagné la haute mer. Les pauvres passagers de troisième classe, groupés à l'arrière, voient s'éloigner les rives de France. La verte ceinture de pins des Landes, qui fuit là-bas vers les côtes basques, pâlit et s'efface. C'est la mer, l'infini, et au bout, l'inconnu...

Le caractère basque offre un curieux mélange d'ardeur inquiète et d'esprit positif. L'imagination ardente fait pressentir la voie; la volonté impulsive la fait tenter; le sens pratique ordonne la vie selon la mesure permise par les réalités ambiantes. C'est, je crois, à ce précieux contrepoids, que l'émigrant basque doit le privilège de n'être

pas tombé au rang des émigrés italiens ou des juifs russes, misérables unités errantes, sans cohésion, sans caractère, et de s'être organisé sa petite patrie partout où le vent des aventures l'a fait échouer. Partout il apporte sa mentalité fortement personnelle; et, s'il possède, à un degré éminent, le don, si précieux pour l'émigré, de l'adaptation aux milieux, il n'en garde pas moins, au plus profond et au plus vrai de son être, certains *esprits* indéracinables dont est faite sa « psychologie ».

« La race basque — lit-on dans le dernier manifeste d'une société américaine dont nous aurons à parler plus loin — est l'unique race connue qui ait su, et qui sache encore, sans préjudice de son attachement à la patrie d'origine, s'adapter parfaitement aux pays nouveaux, et s'y établir selon l'esprit de son régime séculaire ¹. »

Notons, tout d'abord, que le petit Basque voguant vers l'Amérique se distingue très nettement de ses autres compagnons d'infortune par un point capital : *l'esprit de retour*.

« Dans les vagues steppes de Buenos-Ayres, dans la Pampa Cordobienne, ou même sur les bords du charmant Uruguay, les Basques ne retrouvent point un pays aussi beau, aussi frais et sain que celui qu'ils abandonnèrent. Plus d'un regrette

1 *Memoria presentada por la Comisión directiva de la EUSKAL-ECHEA en la Asamblea Ordinaria de mayo de 1907. Buenos-Aires. Tipografía « La Baskonia », 1907.*

sa gentilhommière aux contrevents rouges, sa prairie, sa bruyère en fleur, son bois de chênes et son torrent des Pyrénées quand il regarde les plaines banales de l'Argentine, qui n'ont que la beauté du désert et sont près de la perdre; devant ces horizons sans montagne, ces ríos sans eau, ces lagunes sans ombre, il songe et se souvient^{1.} »

Parmi les nombreuses poésies qui nous viennent de là-bas, on en rencontre bien peu dont le thème soit étranger au retour vers la patrie. Beaucoup sont des appels navrants à la terre lointaine :

« Amérique, adieu ! Salut à toi, Europe bien-aimée ! » — Si cela était aussi aisé à faire qu'à le dire ici ! — A qui ne l'a pas éprouvé il est difficile de croire — quel bonheur ce serait pour nous que de revoir le pays natal !

Chantons, bien que le cœur ne soit pas à la joie...

— En Amérique nous étions venus, croyant ramasser de l'or. — Nous voilà plusieurs aussi riches qu'au sortir du bateau...^{2.}

Deux poètes des plus populaires en pays basque, Elissamburu et le vieux barde Zalduby, ont admirablement interprété, dans deux pièces demeurées célèbres, les sentiments de nos émigrés pleurant la terre natale :

Voilà dix jours déjà que je vais par la mer — si

1 Onésime RECLUS, *En France*, p. 95.

2 Martín HIRIGOPEN, *Ameriketan diren zombeilen bizi-moldia*. — Eskualdun ona.

loin de ma maison d'enfance — ayant quitté l'aile de ma mère.

Maintenant enfin, du père mort — moi, son fils unique, je l'avais consolée; — mais voici que [de nouveau] les larmes de ma mère — ne sont pas près de tarir.

Toi, oui, faim aiguë de l'or — tu m'emportes ainsi, ivre! — Toi, tu m'as durci le cœur! — Toi, tu m'as mis aveugle!

Ma sœur, demeurez là, vous — près de la mère bien-aimée; — dites-lui que je lui reviendrai, oui, — dans quelques courtes années.

Voilà que d'airs en airs les hirondelles — vont vers là-bas. — Moi, non plus, si j'avais des ailes — je ne resterais pas ici.

Hier au soir, en rêve — j'étais retourné à la maison. — Mais mon rêve s'est en allé. — Là-dessus, tout s'est évanoui à moi.

Une fleur dans le jardin voisin — j'avais vu; je l'ai laissée là. — A elle-même je ne lui ai rien dit. — Je lui enverrai mes souvenirs.

Là même, fleur cachée, — demeurez-moi sans vous flétrir. — Vous, vous serez la mienne; — De tout ce que j'aurai vous disposerez en souveraine¹.

L'OISEAU MESSAGER

J'avais quitté le pays natal, obligé, hélas! d'ainsi faire. — Quand le printemps venait de commencer et les arbres de se couvrir de fleurs, — le bon Dieu ayant eu pitié de mes larmes continues — un petit oiseau m'est arrivé de mon village, à tire-d'aile.

Fatigué d'être venu à moi de si loin — il a pris la branche la plus rapprochée pour le lieu de son

¹ ZALDUBY [Le chanoine ADEMA], *Ameriketarako bidean*. — *Revue internationale des études basques*, t. III, [1909], p. 109.

repos. — Sur la rameille la plus haute-haute, voilà où il est, pris de sommeil; — une patte sous la plume; et il a la tête sous l'aile.

Repose-toi, fais sommeil dans la paix, oiseau bien-aimé! — Eveillé, te gardant, je suis ici à ton côté. — Puis voici, sur la fenêtre, les miettes avec la goutte d'eau. — Mais après, au réveil, souviens-toi des nouvelles de là-bas.

Souviens-toi, oui, oiseau, des nouvelles du village aimé, — de mon père, de ma mère, que j'ai laissés dans les larmes... — Réveille-toi, allons, réveille-toi, agile messager! — Sans t'effrayer, saute tout près, tout près de moi.

Oiseau, tandis que tu dors, je suis là, tout tremblant, près de toi. — Il n'y a pas de malheur, j'espère, parmi ceux qui m'aiment? — S'il en était, je t'en prie, oiseau, en arrivant de nouveau au village, — pose sur la tombe une petite fleur avec une larme.

Quand l'oiselet est reparti, au temps où tombent les feuilles, — je reste tremblant dans la crainte qu'il ne revienne plus. — Chasseur, si tu prends mon oiseau aux lacets, — je t'en prie, laisse libre le pauvre, pour qu'il m'apporte les nouvelles¹.

C'est surtout au poète ambulant Iparraguirre qu'il appartenait de chanter les espoirs et les rêves de l'exil. Après avoir erré, sa guitare au dos, sur toutes les routes de l'Europe, il revit son pays bien-aimé et trouva pour le chanter les mâles accents du *Gernikako ar bola*. Mais bientôt il prenait, comme tant d'autres, la route des Amériques pour aller tenter la grande aventure.

1 ELISSAMBURU, *Chori berriketaria*.

Une vieille petite guitare j'ai pour ma compagnie. — Ainsi chemine l'artiste euskarien; — un jour pauvre, un autre jour monsieur, — je passe toujours en chantant ma journée.

En Italie, et de même en France — en toutes deux j'ai rencontré beaucoup de méchanceté. — Quand je parcourrais le monde entier — j'aimerais toujours *Euskal-Erria*.

Si le Seigneur me donne la santé — j'aurai encore une bonne fiancée. — Je pourrais la vouloir Française, ayant des intérêts. — Mais moi j'aime mieux une simple Basquaise.

Pays basque, adieu ! mais pas pour toujours ! — De ces cinq ou six années je ne vous reverrai pas. — Au Seigneur je demande qu'il me fasse la grâce — de laisser la vie sur vos terres bien-aimées¹.

Iparraguirre ne vit pas se réaliser l'espoir qu'il avait caressé dans ces strophes d'adieu. Il mourut à Montevideo en 1885.

Ces espérances poétiques se retrouvent dans l'âme de tout émigré. Nous les rencontrions exprimées avec plus de mélancolie encore dans bien des poèmes d'exil écrits en toutes les langues du monde. Mais cet *esprit de retour* que nous avons noté chez l'émigrant euskarien n'est pas seulement espérance sentimentale ou rêve poétique : c'est un projet formel et une volonté bien établie que les circonstances pourront bien sans doute contrarier, mais qu'elles n'effaceront jamais. Je veux bien qu'il se rencontre ça et là

¹ IPARRAGUIRRE, *Gitarra*.

quelqu'un de ces types, un peu trop généralisés par M. Olphe-Galliard¹ et rencontrés d'aventure par M. Francisque Michel² : « esprits aventureux, pleins de témérité et d'audace, arrivant à jouer leur tout, confiants en eux-mêmes et dans l'avenir » et disant tout haut « qu'il faut former un nouveau peuple basque, une colonie française à Montevideo »; mais la grosse majorité part avec l'intention de réunir là-bas de quoi libérer ou racheter le domaine et de revenirachever l'existence près du vieux clocher à trois pointes.

C'est que, au rebours de l'émigrant espagnol ou italien, l'émigrant basque demeure toujours et partout rattaché au foyer dont il est sorti : il est une sorte d'*unilé errante* de la famille, un membre éloigné qui semble hanter encore la vieille maison. Aussi ces émigrants sont-ils presque toujours des serviteurs de la famille, travaillant au loin pour le rachat ou l'allègement du foyer natal.

Or, c'est ici qu'a lieu le double jeu des deux instincts héréditaires du tempérament basque. Aider ou sauver la maison natale, ou simplement revenir au pays, comme tant d'autres, et bâtir, près de l'église, la petite maison bourgeoise, c'est

¹ *Le Paysan basque du Labourd*, p. 447. « En réalité, le jeune homme est encore plus désireux de quitter le pays que d'y revenir... Le jeune homme qui s'embarque pour l'Amérique n'a point la notion qu'il viendra finir ses jours au pays. »

² *Le Pays basque*, p. 195.

L'idéal, c'est la part de l'ardeur et de l'imagination ataviques, c'est lointain, c'est pour plus tard. Maintenant il s'agit d'organiser sa vie sans perdre de vue le but final, en tirant le meilleur parti des circonstances journalières : et ceci est la part du sens pratique.

Tout d'abord les émigrants basques entendent une chose : c'est qu'ils doivent se soutenir entre eux, et donc s'organiser. Isolés par leur langue, leur passé patriarchal dans la vallée close, par leur *personnalité* en un mot, ils sentent fort bien qu'ils seront vite perdus et noyés dans le tourbillon, s'ils ne se constituent en un noyau compact et résistant. De ce besoin naît leur *esprit de corps*.

Notons pourtant que cet « esprit de corps » est moins apparent chez l'émigré euskarien que chez tel ou tel de ses compagnons d'infortune. On ne peut le comparer, par exemple, au tenace nationalisme des Canadiens-Français passés aux États-Unis. Ces derniers « tiennent ferme comme un roc au milieu d'une mer anglaise et cosmopolite ; ils ont leurs paroisses, leurs curés, leurs sociétés, leurs journaux, leurs « conventions » ou assemblées générales... Ils forment autant de petits Canadas d'où l'on retourne volontiers au vieux pays¹ ! »

Le Basque, lui, s'est bien fondu, *extérieurement*, dans le milieu nouveau : il a compris « qu'il est de la plus haute importance pour lui de s'attacher à bien comprendre ces hommes et leurs

1 O. RECLUS, *En France*, p. 79-80.

coutumes; » car cette souplesse de caractère et de jugement sera la condition de sa fortune. Dans l'Argentine, en effet, « c'est précisément l'estime ou l'antipathie que l'étranger provoque chez ses subordonnés qui contribuera principalement à lui créer sa situation ou à la compromettre ¹ ». Dès lors il a adopté les mœurs, le régime, le costume même des Argentins, si bien que peu de temps après son arrivée en Amérique, on peut dire de lui : « C'est réellement un Américain, et il n'a d'autre lien avec le pays natal que le langage, les souvenirs d'enfance et l'affection ². » Il semble même, au premier abord, qu'il ait plus de facilité à dépouiller en lui les allures du paysan des Pyrénées qu'à abandonner, une fois rentré dans son pays, les manières américaines. Neuf fois sur dix vous distinguerez au premier coup d'œil sur une place du Labourd, de la Basse-Navarre ou de la Soule, un homme qui a séjourné quelque temps en Amérique. La moustache longue, le teint plus basané, le veston court remplaçant généralement la blouse, quelque grosse bague d'or au doigt, enfin un certain accent spécial et le mélange des dialectes dans l'usage de l'euskara sont des signes qui ne trompent jamais.

Un publiciste franco-argentin écrivait naguère :

1 W. A. KOEBEL, *l'Argentine Moderne*. Paris, Pierre ROGER, 1909, p. 93.

2 G. OLPHÉ-GALLIARD, *Le paysan basque du Labourd à travers les âges*, p. 450.

« Les Basques ne forment point de ces colonies fermées, comme il y en a malheureusement dans le pays, qui s'attachent à conserver jusqu'à leur propre langue et leur propre nationalité (toutes deux fort indécises souvent et tenues en très petite estime) au lieu d'unir loyalement leurs efforts pour agrandir de leur contingent la nationalité du pays qui les accueille.

« Le Basque, lui, s'incorpore sans conditions, et dès le premier jour, à la communauté argentine. Et qui refuserait d'admettre que l'assimilation de cette race noble, forte et saine comme nulle autre au monde, ne soit pour la République un incomparable avantage ¹ ? »

Mais s'il est vrai que le Basque adopte du premier coup les mœurs et les manières du milieu nouveau, il reste aussi vrai que c'est là une adoption toute superficielle et qu'il est, dans le fond, l'un des types d'étrangers en qui demeure plus intact et plus vivace l'individualisme national.

Quand l'un de ces émigrés de « colonies fermées » brise enfin la haie factice de mœurs et de traditions originelles où il s'est enfermé, plus rien ne résiste en lui à l'action de l'esprit nouveau. Son individualisme national était trop intimement uni à ces dehors : langue, costume, régime; il ne survit pas à leur perte; et c'est parce qu'il en sentait

¹ Godofredo DAIREAUX, *El aprecio que se merece la Inmigración vascongada*, Buenos-Ayres, 1905.

la fragilité qu'il cherchait d'abord à l'abriter contre l'influence du milieu ambiant dans un cadre de vie où il pensait retrouver, vaille que vaille, ces apparences dont il ne pouvait se passer.

Au contraire : quand l'individualisme national tient vigoureusement au fond même de la race, quand il est bel et bien une chose de sang et de vie, il se continue en quelque sorte sous toutes les latitudes et sous tous les régimes ; il survit, dans son fond le plus vrai, à la perte des chères traditions où il avait d'abord grandi.

Et c'est parce qu'il a conscience de cette force que le Basque émigré n'hésite pas — lui, l'homme de tradition par excellence — à briser le cadre de vie qu'il abandonne, à laisser à l'ombre de sa vieille église, avec la chère maison, tous les bibelots de la vie basque qui ne serviraient qu'à l'encombrer dans la folle route. Confiant en la vigueur et la verdeur de sa race, il se jette dans la foule cosmopolite ; il se mêle résolument à la société qui l'accueille, parlant comme elle, s'habillant comme elle, agissant comme elle. Dans les industries même où il est déjà passé maître, comme l'agriculture et l'élevage, il renoncera volontiers à faire prévaloir ses idées ou sa manière pour adopter les méthodes souvent rudimentaires de la pampa. Comme il a abandonné l'élégant makila pour le *rebenque* court et brutal, il quitte la blouse légère flottant au vent pour le sayon en peau de brebis et le veston que noue autour du cou un foulard flottant. Souvent même le large *sombrero* du Gaucho remplacera

sur sa tête le bérét basque si coquet et si pratique pourtant ! Lui qui sait atteler si fermement une paire de bœufs à un joug ondulé qui porte une encoche pour la nuque et les cornes, il n'aura pas l'entêtement du valet de ferme morvandiau dans le *Blé qui lève* de Bazin ; il consentira à faire comme les autres, et liera lâchement à un joug trop raide et trop long quatre paires de bœufs que rattache une longue corde.

Mais qu'arrive-t-il bientôt ? C'est que les maîtres flattés de voir leurs méthodes adoptées sans un murmure, sans aucune de ces comparaisons avec d'autres pays, si irritantes parfois, accordent au nouveau serviteur toute leur sympathie et toute leur confiance. Peu à peu le champ laissé à son initiative s'agrandit ; et après s'être fait longtemps oublier dans la masse où nulle originalité trop criarde ne le distinguait, le petit Basque, fort de l'estime dont il jouit, s'essaie à faire la besogne commune par des méthodes selon sa tête. C'est ainsi qu'après avoir travaillé longtemps dans les *saladeros*, les Basques ont substitué les appareils frigorifiques aux caques de salaison ; après des années de privations où ils se forçaient comme les Gauchos à n'arroser que de maté leurs repas de mouton saignant, ils ont planté la vigne et créé l'industrie laitière et fromagère. Tout cela s'est fait sans bruit. Et les émigrés au nationalisme trop bruyant en sont encore à chanter dans les langues les plus exotiques les louanges de leurs méthodes d'outre-mer — qu' les laissent mourir de faim.

Or, dans cet effacement momentané, tout a été bénéfice pour l'émigré euskarien. Il peut en sortir extérieurement changé, c'est vrai; mais le fond le meilleur de sa race est demeuré intact — quand il ne s'est pas enrichi de tout ce que cet effort de volonté lui a porté de male énergie. Son amour du pays natal est le même, le même son attachement profond aux idées qu'il a puisées dans la famille et dans la petite patrie. Partout où il ira, on le reconnaîtra pour un Basque légitime à son endurance au travail, à sa poursuite inlassable du but, à sa loyauté, à son idéalisme que corrige pourtant un esprit tout pratique.

Le même auteur qui louait les Basques de « s'incorporer » sans réserve à la nouvelle nation reconnaît en eux cette permanence de l'esprit ancestral. « Il se peut, écrit-il au sujet de leurs convictions religieuses, que dans ce milieu plus sceptique et plus indifférent de l'Argentine, ils aillent perdant peu à peu quelque chose de leurs pratiques, mais à côté de leur culte pour la force musculaire qui leur permet d'arracher aux pampas la nourriture matérielle, ils gardent toujours, inconsciemment, de leur premier séjour parmi les splendeurs des Pyrénées, un amour idéal pour tout ce qui est Bonté et tout ce qui est Beauté¹. »

Un autre publiciste et homme d'État argentin, M. Lucas Arrayagaray, ancien gouverneur de la province d'Entre-Ríos, insistait naguère sur la

1 Godofredo DAIRRAUX, *loc. cit.*

perpétuation des qualités fondamentales de la race basque en Argentine : « Un grand nombre parmi les meilleures maisons de la colonie bonairienne tiennent de leur vieux patrimoine basque les vertus énergiques et simples qui font leur honneur. C'est pourquoi l'on peut dire, en règle générale, qu'au point de vue ethnique, le sang qui s'est gardé le plus pur en Amérique, c'est le sang euskarien ; les foyers qui demeurent les plus solides au milieu des bouleversements d'une société instable et violente, ce sont les foyers basques... »

« A cette force d'intégrité dans la race, tout Basque gentilhomme doit le privilège de conserver au milieu des tribulations de sa vie d'émigré, son fond aristocratique (*su fondo señoril*), je veux dire cette aspiration tenace qui, chez le plus humble et le plus déshérité, pousse à l'effort vers l'indépendance et ne se repose qu'au jour où elle a conquis de haute lutte son émancipation économique et sociale ¹. »

Telle a été la conduite des premiers émigrés basques dans l'Argentine et l'Uruguay comme au Brésil, au Chili, au Mexique, dans la Hayane ou la Californie. Ils se sont mêlés résolument à la foule — sans jamais se confondre avec elle. Ils ont renoncé momentanément à leurs traditions — sans jamais les oublier. Aussi, quand le triomphe

¹ Lucas ARRAYAGARAY, *Los Vascongados como elemento de la sociabilidad Sud-Americana*. Buenos-Ayres, 1905.

est venu, à la faveur de cet effacement; quand ils ont pu arborer leur nationalisme sans crainte d'effaroucher ou de choquer une société dont ils avaient gagné les sympathies par leur modestie première ou conquis le respect par leur haute situation, ils sont revenus à ciel ouvert et en masse aux chères traditions d'*Euskal-Erria*.

Mais ici encore ils ont su se garder admirablement de l'insolence tapageuse du parvenu. « Cette nation pacifiquement puissante ne nous arrive point avec des airs de conquérants, elle n'essaie pas de commander ou de former des noyaux de populations qui pourraient devenir un jour sinon dangereux, du moins trop exigeants. Elle a seulement une précieuse ressource qui manque à beaucoup de colonies étrangères : je veux dire cet *esprit de solidarité* qui porte ceux dont la situation est enfin affermée à tendre la main à leurs compatriotes plus malheureux¹. »

C'est dans ce sentiment qu'on a vu les Basques fonder en ces dernières années un grand nombre de sociétés dont le but est de prêter appui à ses membres, péculiairement d'abord, moralement ensuite, en créant autour des émigrés un peu de cette atmosphère du pays dont ils ont vécu trop privés dans leurs rudes débuts.

Aussi leur premier soin, maintenant, quand ils se rencontrent sous un ciel étranger, est-il de former des associations où ils puissent faire revivre les

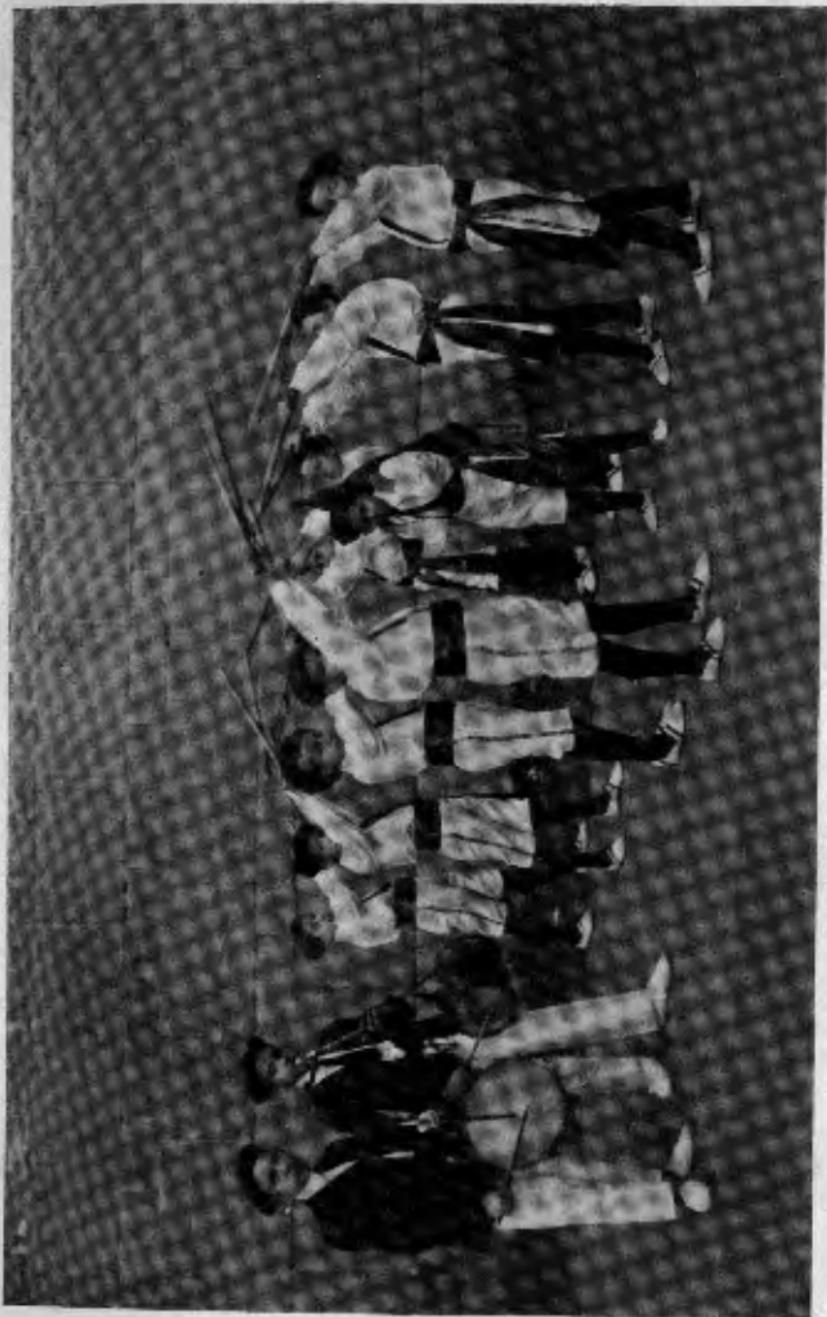
1 Godofredo DAIREAUX, *loc. cit.*

coutumes d'*Eskual-Herria*. Dans la ville même de Buenos-Ayres on compte cinq ou six grandes associations euskariennes. Ce sont, outre la *Euskal-Echea* à qui nous consacrons plus loin quelques pages :

Le *Centre basque-français*, fondé le 1^{er} avril 1895, en vue de « resserrer les liens d'association entre tous les membres de la colonie basque-française » par l'institution de fêtes nationales, de banquets et de jeux, par la création d'une bibliothèque basque, etc. A la date du 1^{er} septembre 1907, cette Société se composait de *trois cent dix hommes* et possédait, en immeubles et en capitaux, un avoir de 172.904,60 piastres ou écus. Elle a été approuvée par un décret ministériel du 13 novembre 1899. Elle est dirigée par un Conseil d'administration dont le Président et huit membres, sur onze, sont nés dans le pays basque-français. La langue employée dans les réunions est l'euskara, ou, au besoin, le français; en rigueur seulement, l'espagnol¹.

La « *Laurak-Bat* » (Les quatre-en-une), fondée le 15 mars 1887 en vue de « former des centres de réunion, d'instruction et de divertissements pour les naturels des quatre provinces-sœurs : Alava, Biscaye, Guipuzcoa et Navarre »; d'exercer la bienfaisance parmi les émigrés basques en leur facilitant l'accès des bonnes places ou le retour en Europe, le cas échéant; d' « inspirer le souvenir

1 Art. 3. *Nahiz mintzo beharra frantzena den, bilkuretan eskuara mintzatuko da. Eskuara eta frantzena ezin mintza dezaketenek, españolez egiteko ahala izanen dute.*



LES MAKIL-DANTZARIS. Une figure dans la danse au bâton.



des provinces-sœurs » par la propagation des jeux et des écrits euskariens, par la fondation d'une revue, « *Laurak-bal* », etc.

Le *Coro Euskaro*, société orphéonique, et la *Plaza Euskara*, société de jeu de pelote, annexées à la *Laurak-Bal* et entretenues par elle.

Le *Centro Navarro*, comprenant surtout les émigrés originaires de cette fraction de la Haute-Navarre où la langue basque n'est plus parlée depuis déjà plusieurs siècles.

La société *Tradiciones Vascas*, qui a pour objet l'organisation de fêtes publiques ayant un cachet purement euskarien. Chaque année, par ses soins, les Bonariens peuvent admirer par leurs rues et sur leurs places les vieilles danses du pays basque : la danse du verre, la danse des Satans, la danse des bâtons et surtout cette merveilleuse *ezpala danza* ou danse des épées, composée en l'honneur de l'empereur Charles-Quint.

Enfin il existe de nombreuses associations basques dans les villages de la pampa et les petites cités rurales de la République : à Quilmes, à Tres Arroyos, à La Plata, etc. Dans la plupart des régions où ils se rencontrent une poignée, les émigrés euskariens fondent leur petit journal basque¹ ;

1. *Californiako Euskal-Herria* (le Pays basque de Californie) à Los Angeles; *Euzkolarra*, à Mexico; *Eskual-Herria*, *Hariiza* (le Chêne), *Euskaria*, *Baskonia*, *Irrintzi*, etc., à Buenos-Ayres. Dans cette même ville il existe une chaire de langue basque à l'École supérieure de commerce de la Nation. Elle était tenue en 1908 par le professeur D. Pedro María Otaño.

ils bâtissent un fronton pour le jeu de pelote; ils implantent le *makila*, le béret et l'espadrille.

« La vie dans les *saladeros* est celle des villages basques; partout on entend parler le basque, les contremaîtres sont Basques, le tenancier du comptoir attaché à tout *saladero* est Basque; il est débitant en vins, épicer; son comptoir n'est jamais dépourvu du béret, de l'espadrille et de la ceinture rouge, bleue ou noire, chère à tous les Basques. Le comptoir a toujours son fronton pour le jeu de la pelote; c'est là que, les jours de chômage, les Basques viennent détendre leurs nerfs, faire des parties qui leur rappellent leur village, moins cependant les spectatrices, les *Gachucha*, les *Juana*, pour lesquelles on s'efforçait de briller et d'enlever la victoire. Les grandes parties, concertées d'avance, se disputent dans le trinquet qui existe toujours au village le plus voisin; là tous les Basques se donnent rendez-vous, et les trinquets de la Plata peuvent soutenir la comparaison avec ceux de Hasparren, Sare ou Saint-Jean-de-Luz, car on n'y entend parler que le basque. Le beau sport qu'est la pelote basque avait recruté pas mal de fidèles parmi les Argentins haut placés, à Buenos-Ayres. On cite parmi ceux-ci les frères Varela, avocats et politiciens influents, qui étaient devenus de bons amateurs¹. »

¹ *Les Basques et les Béarnais dans l'Argentine et l'Uruguay*. Discours prononcé par M. Lesca, président de l'Association basque et béarnaise de Paris, au Congrès annuel tenu en 1907.

Quand on lit dans les journaux basques-argentins le compte rendu de quelque fête célébrée dans un village d'agglomération euskarienne, on croirait suivre parfois le récit d'une fête patronale à Cambo, Sare ou Tardets. Ainsi lit-on dans la *Euskaria* du 3 août 1907 :

« Le village de Labayen a célébré récemment la Saint-Pierre, sa fête patronale. Après la *meza nagusia* (grand'messe), qui a été chantée par D. Fr. Vertiz, assisté des prêtres D. Juan Echeverria et D. F. Elizondo, on a dansé sur la place de l'église la traditionnelle *gizon danza* (danse d'hommes). Le soir à l'issue des vêpres, l'obligatoire *tlunllun* (tambourin à cordes) avec son *chistu* (flûte-sifflet) a rassemblé la jeunesse sur la Plaza Dolarea (Place du Pressoir) où l'on a dansé l'*aurresku*, le *zortziko* et d'autres danses populaires. On a joué aussi plusieurs parties de pelote au rebot et au chistera.

« Le 30 juin, a eu lieu dans ce même village une belle et pieuse procession avec la statue du Sacré-Cœur : tout le peuple y a assisté au chant du *Jesus gurea, gorde gailzazu zure biolzean* (Notre Jésus, gardez-nous dans votre Cœur). »

Récemment, une des nombreuses sociétés euskariennes établies dans la République Argentine fêtait, à Buenos-Ayres, son trentième anniversaire. Après l'indispensable partie de pelote, les assistants se réunirent dans un jardin attenant

au jeu de paume. Un trou fut creusé dans une terre préparée et on y déposa un gland détaché de l'arbre de Guernica et récemment apporté de Biscaye. Un prêtre bénit solennellement la petite semence. On plaça à côté une urne de fer renfermant l'historique de cette fête, et, après avoir recouvert le tout de terre de Biscaye, on se retira au chant du *Gernikako Arbola*¹.

Mais aucune de ces institutions — cercles, jeux ou sociétés — n'a l'importance de la *Euskal-Echea, Sociedad de confraternidad vascongada*, fondée à Buenos-Ayres le 24 avril 1904 et reconnue d'utilité publique par un décret présidentiel de la même année. Le fondateur de cette importante société est D. Martin Errecaborde, originaire de Sauguis, en Soule. M. Errecaborde, parti, comme tant d'autres, du village natal à seize ans, sans autre fortune que le petit paquet rouge et... l'espérance, est aujourd'hui l'un des plus riches industriels et banquiers de Buenos-Ayres. Homme de bien et ami passionné du vieux pays, il exploite en faveur de ses compatriotes malheureux la belle situation où il a su s'élever par son entente perspicace des affaires, son travail calme et sûr, sa haute probité.

Quand fut fondée la nouvelle association, il y avait environ trente-cinq ans que ses fondateurs en

1 Le *Gernikako Arbola* est le chant national des Basques. C'est un hymne en l'honneur du chêne de Guernica, en Biscaye, qui symbolise les *fueros* ou priviléges de l'ancienne indépendance euskarienne.

avaient lancé l'idée. Avant de pouvoir réaliser leur rêve, ces hommes avaient vu ceux qu'ils conviaient à s'unir sur le terrain commun de la race et de la langue, s'éparpiller entre des sociétés exclusivistes et par là bornées dans leur action et dans leurs ressources. M. Errecaborde, lui, ne voulut jamais faire partie de ces associations « françaises », « espagnoles » ou « argentines ». Il réservait son indépendance pour le jour où il pourrait enfin, presscindant de tous les drapeaux et de toutes les étiquettes, ouvrir à tous les « fils d'Aitor » les portes d'une société large et puissante telle que l'exigeait l'importance d'un élément qui avait contribué pour une très large part au développement prodigieux de l'Argentine.

« Je ne suis pas, pour cela, un « séparatiste », écrivait-il naguère; je ne rêve pas de soustraire ma race au pouvoir de la France ou de l'Espagne; j'estime que les petits ont besoin des grands pour vivre. Mais je n'oublie pas que les petits peuvent devenir grands à leur tour, si on a soin de les préparer à ces évolutions de l'avenir. J'aime ma race; je veux m'opposer à sa disparition; je veux l'union de notre famille, je veux son bien-être général; je veux surtout le développement de son intelligence, car les luttes intellectuelles seront les guerres de demain. Grâce à Dieu, nous avons reçu en dépôt un esprit d'initiative et d'action qui a fait ses preuves et qui nous permettra un jour de lutter de puissance à puissance avec bien des grands de l'heure actuelle. Le Seigneur m'aura accordé jus-

qu'à cette satisfaction de voir se préparer l'essor de notre prestige. Je vais mourir avec l'espérance que notre race ne disparaîtra pas. »

Fidèle à son programme, M. Errecaborde a groupé autour de lui des Basques de toute nationalité et de toute opinion : Français, Espagnols, Argentins, séparatistes, carlistes et libéraux. Sa lutte de tous les jours tend à obtenir que les manifestations trop bruyantes de ces divers partis s'effacent devant l'esprit euskarien pur et cèdent le pas, dans la pratique, aux traditions fondamentales de la race : « J'attends, nous écrivait-il naguère, cette complète union de notre famille. Nous l'obtiendrons. Il ne faut pas que par des professions de foi politiques nous prêtons le flanc à l'attaque. Les adversaires ne manqueraient pas de prétextes pour tirer sur nous. Nous devons éviter cela à tout prix. Nous acceptons toute marque d'estime que les étrangers veulent bien accorder à notre œuvre. Nous, notre rôle est de nous taire : nos œuvres parleront. »

Dans le programme qu'elle lançait, lors de la fondation, à ses « frères de race », *Euskal-Echea* énumérait ainsi ses intentions :

1^o Resserrer les liens de la nombreuse famille euskarienne établie dans la République, par le culte et la mise en honneur des antiques traditions ;

2^o Retirer de l'indigence les vieillards, les infirmes et les malades incapables de suffire à leur subsistance ;

3^o Recueillir les jeunes orphelins et leur donner une éducation qui développât en eux les qualités morales des aïeux;

4^o Offrir aux familles basques répandues dans les campagnes les moyens d'élever économiquement leurs fils tout à la fois dans la fidélité de leurs traditions et conformément aux exigences modernes.

« En un mot, concluait le programme, *Euskal-Echea* se propose d'honorer la souche originale par la mise en pratique des sages enseignements qui ont, en tout temps, paré notre nom de prestige et d'honneur. »

Ces intentions se précisait dans les *statuts* et le *règlement* adjoints au programme : la société projetait la fondation d'asiles, d'orphelinats, de collèges, d'œuvres de bienfaisance telles que des églises, des musées ou panthéons, etc. : elle s'emploierait d'une façon spéciale à placer convenablement les Basques émigrés dans la République et à les rapatrier quand leur santé exigerait le retour au pays natal.

Certains points des statuts de la *Euskal-Echea* sont fort intéressants par la psychologie sociale qu'ils supposent ou qu'ils éveillent.

La société est de « filiation » et de tendances purement basques et « prescinde » absolument des manifestations politiques qui pourraient se manifester dans les nations respectives de ses adhérents. Cette préoccupation d'être, avant tout, euskarienne perce en maint endroit des *statuts*, et tout

d'abord dans la composition du *Comité administratif* qui sera formé de dix-huit membres, dont neuf originaires ou descendants du pays basque-français, et les neuf autres, originaires ou descendants des provinces espagnoles¹; puis encore dans le choix des membres, qui doivent être Basques ou fils de Basques, pour avoir droit aux titres de *fondateurs*, *d'actifs* et de *numéraires*, et ne peuvent être que *protecteurs* ou *honoraires* s'ils ne remplissent pas cette condition; enfin, dans la confiance accordée aux autres sociétés euskariennes où *Euskal-Echea* choisira de préférence ses délégués de villages.

Avec l'amour de la race se manifeste un sentiment traditionnel aussi : le sentiment religieux et le culte des morts. « La *Euskal-Echea*, rendant juste tribut aux pieux sentiments qui sont de tradition dans la famille basque, célébrera tous les ans, le premier dimanche de mai, une fête religieuse en commémoration de la *Sainte Croix*, et dédiée à la mémoire de ses membres et bienfaiteurs décédés durant l'année. » (Art. 64 du règlement.)

1 Remarquons, en passant, ce principe d'égalité qui fait attribuer au pays basque-français, très inférieur en étendue et en importance, le même nombre de dignitaires qu'au pays basque-espagnol. On ne saurait trop admirer cette mesure, garantie d'ordre et de paix dans les séances du comité, témoignage d'une estime qui s'attache, non pas au nombre, mais à la qualité commune du sang. Nous nous plaisons d'autant plus à louer ici l'égalité *vraie* que nous en avons moins souvent l'occasion dans un pays qui, pourtant, se réclame assez bruyamment d'elle.

La Société aura aussi son cimetière pour ses morts et un aumônier faisant partie du comité directeur.

Par ailleurs, *Euskal-Echea* entend bien confier à des religieux l'éducation de ses protégés ou le soin de ses vieillards et de ses infirmes. Dans un voyage qu'il fit en Europe dans l'automne de 1900, M. Martin Errecaborde vint solliciter le concours des Servantes de Marie d'Anglet et des Révérends Pères Bénédictins d'Urt. Les premières répondirent aussitôt à son appel. Les seconds, manquant de personnel, chargèrent le Révérend Père prieur de leur couvent de Victoria, à six cents kilomètres de Buenos-Ayres, de s'informer des besoins spirituels de l'œuvre, puis de venir en Europe recruter des ouvriers. En effet, l'année suivante, le R. P. Ignace Gracy, d'Ascaïn, vint exhorter ses compatriotes des collèges et séminaires basques à se joindre à lui pour se dévouer à l'éducation et à la formation des petits émigrés. Son appel a été entendu. Trois ou quatre élèves du grand séminaire de Bayonne et plusieurs jeunes gens des collèges l'ont accompagné à son retour en Amérique.

Une autre originalité de la *Euskal-Echea* et une marque de son entente des influences sociales, c'est sa *Comisión de señoras*, comité composé de vingt dames appartenant aux meilleures familles basques de Buenos-Ayres et chargées des fonctions les plus délicates de l'œuvre : l'assistance à domicile, la surveillance discrète et sûre des établissements, la découverte des misères cachées, l'organisation des fêtes, les cérémonies religieuses, le

contrôle de l'ordre dans les mobiliers, bref de tout ce qui requiert l'élégance de la forme, la perspicacité, le goût, l'ordre, le cœur, dont l'âme féminine a le secret. Et comme il faut satisfaire à ce penchant inné vers les honneurs qu'on pardonne en souriant aux filles d'Ève, les organisateurs de *Euskal-Echea* ont réparti la *Comisión de señoritas* en trois fractions : la *Commission de l'intérieur*, la *Commission du trésor* et la *Commission de la charité*. On a vu plus haut que ces dévouées collaboratrices ne se sont pas contentées de porter leur titre, mais qu'elles ont largement payé de leur fortune et de leur peine.

Enfin, un dernier point très significatif du règlement est celui qui sauvegarde les intérêts — j'allais dire les droits — d'une fierté proverbiale : « Ceux qui seront recueillis par charité à la *Euskal-Echea* ne porteront dans leurs habits aucun signe distinctif qui rappelle leur condition d'hospitalisés. Ces protégés seront traités et estimés comme fils et frères de la famille basque. En aucun cas, on ne publiera les noms de ceux qui auront été recueillis gratuitement ou secourus à domicile. Le mémoire d'information, pour la part qui les concerne, les désignera par âge, sexe ou condition. » (Art. 67 et 68 du règlement.)

Il est une marque qui distingue toujours la vraie charité : c'est la noble délicatesse dont le trait qu'on vient de lire est un parfait exemple.

Pour accomplir leur vaste programme, les organisateurs d'*Euskal-Echea* comptaient sur « l'esprit

de solidarité qui anime la race » et aussi sur le généreux pays auquel ils devaient leur fortune. « C'est ici que nous avons, nous, les enfants des montagnes basques, constitué une famille et inculqué à nos fils, dès le berceau, l'amour de Dieu et de la patrie : c'est ici que nos petits-enfants, toujours fiers d'une si illustre origine, se groupent affectueusement à nos côtés pour pratiquer les vertus des aïeux. »

Mais cet « esprit de solidarité » ou *de corps* ne serait qu'un aveugle et stérile chauvinisme — avec sa pointe de ridicule — s'il n'était puissamment secondé par un autre « esprit » qui le complète et le vivifie : *l'esprit d'organisation*. Par bonheur, cette dernière note ne fait point défaut à la « psychologie » de nos émigrants, et rien ne nous la fera mieux toucher du doigt que l'étude plus attentive de ce type d'organisation euskarienne qu'est *Euskal-Echea*.

En Américains pratiques, les fondateurs d'*Euskal-Echea* assuraient tout d'abord la part du nerf de la guerre. Une première mise en commun de donations importantes constituait un petit capital. Puis la société émettait des actions à 50 piastres. Enfin, elle sollicitait des secours sous forme de dons en argent ou en nature, de *souscriptions mensuelles* et de *préstamos de caridad* ou prêts à intérêt perdu.

Il faut croire que la confiance d'*Euskal-Echea* dans « l'esprit de solidarité de la race » et dans la « générosité du milieu ambiant » n'était pas vaine,

car voici les résultats que deux ans après sa fondation la société publiait dans un *manifeste* communiqué aux journaux.

Du 1^{er} mai 1904 au 1^{er} septembre 1906, *Euskal-Echea* avait fondé :

1^o Un pensionnat de jeunes filles : le *Colegio de niñas de la calle Humberto I*, n° 842. Un premier groupe de six religieuses basques, des Servantes de Marie d'Anglet, était arrivé tout exprès de France pour diriger le pensionnat;

2^o Un atelier de couture, le *Taller de costuras*, qui constituerait dans l'avenir un fonds de revenu pour la société. Il était composé de vingt jeunes filles appartenant aux plus riches familles basques de Buenos-Ayres. Ces dévouées bienfaitrices, renonçant ce jour-là au *maté* traditionnel, se réunissaient chaque semaine au pensionnat de la rue Humbert 1^{er}, afin d'y confectionner de leurs mains, deux heures durant, des vêtements pour leurs compatriotes pauvres¹;

1 Pour ceux de mes lecteurs qui ne seraient pas fils, petits-fils ou neveux d'Américains, j'expliquerai que le *maté* est aux réunions de famille dans l'Argentine et l'Uruguay ce qu'est le thé en Angleterre, le chocolat en Espagne, la confiture de roses en Orient. On le sert dans une sorte de petite calebasse ouvragée où plonge un tube d'argent, la *bombilla*. Le moment venu de servir, la maîtresse de maison jette dans le coco une ou deux cuillerées de *maté* sous la forme d'une poussière verdâtre. Là-dessus elle verse une petite coulée d'eau tiède et présente le tout sur un *paño* finement dentelé à la personne la plus honorable de l'assistance. Dès qu'un certain *grou-grou* discrép宣告 que tout le contenu a été aspiré par le calumet.

3^o L'œuvre du Comité de dames, la *Comisión de señoras*, qui elle-même avait : a) fondé le *Colegio de niñas*, b) organisé l'assistance publique dans la forme prescrite par l'article 36 du règlement;

4^o L'institution de Llavallol, série d'asiles pour deux cents garçons, deux cents fillettes et cent vieillards. La société avait acheté un terrain de vingt hectares et fait commencer activement les travaux sous la direction de l'ingénieur Don Rómulo Ayerza. Les plans de ces édifices offraient cette originalité qu'ils étaient conçus en vue de tenter habilement la charité des bienfaiteurs. L'ensemble se composeraient d'une série de coquels pavillons à bon marché : chaque unité, ainsi isolée, constituerait une sorte de petite tentation concrète pour les bourses faciles à s'ouvrir. Le tout était réparti en trois sections : *niños* (petits garçons), *niñas* (petites filles), *ancianos* (vieillards), que reliaient la *sección religiosa* (une église de 35.000 piastres) et la *sección agrícola* (étables, écuries, granges et serres). Chaque section comprendrait un certain nombre de pavillons, par exemple :

d'argent, le coco est remis à la *señora*, qui l'emplit de nouveau et le remet à une autre visiteuse.

Les Américaines trop civilisées du vieux monde ajoutent une cuillerée de sucre. D'autres même remplacent l'eau par du lait. Mais j'ai toujours eu idée qu'en se permettant ces petites douceurs, elles sacrifiaient inconsciemment la noble et sévère tradition de race à je ne sais quelle faiblesse européenne et gourmande...

SECCIÓN NIÑOS

| | |
|----------------------------------|---|
| Pavillons pour classes | 4 |
| — — dortoirs | 8 |
| — — réfectoire | 2 |
| — — musée et bibliothèque. 1 | |
| — — infirmerie | 1 |

Moins d'un an après, le 15 juin 1907, le Comité de Direction de la *E.-E.* consignait les résultats que voici, dans un mémoire présenté à l'Assemblée annuelle de la société :

1^o Le *Colegio de niñas* était en pleine prospérité. Huit *Servantes de Marie*, ou Sœurs bleues de Notre-Dame du Refuge d'Anglet, y donnaient l'instruction, en espagnol, en français et en basque, à 55 fillettes, dont 12 étaient des pupilles de la *Euskal-Echea*. On y avait annexé une *hospedería* pour les Basquaises récemment arrivées d'Europe et cherchant encore un emploi;

2^o Le *Taller de costuras* avait produit dans l'année 300 pièces de vêtements pour les pauvres. Les nobles jeunes filles qui le composent l'avaient muni elles-mêmes de tout le matériel nécessaire : machines à coudre, trousse, fil, toiles et étoffes;

3^o La *Comisión de señoras* avait recueilli 1.657,95 piastres pour les indigents, et 3.004,82 pour l'Institution de Llavallol.

Elle avait secouru, pendant toute l'année, treize familles des plus nécessiteuses, formant un ensem-

ble de quarante membres, à qui elle avait fourni le linge, le loyer et le vivre.

Elle avait recueilli pour environ 4.756 piastres de dons en nature destinés à orner la chapelle de Llavallol : autels, harmoniums, statues, candélabres, encensoirs, vases sacrés, etc.

En dons en nature, encore, elle avait rassemblé de quoi garnir — ou peupler — les dépendances agricoles de la nouvelle Institution : des vaches laitières, des chevaux de trait, des chariots, et jusqu'à un *gallinero* (poulailler).

Elle avait monté de même la sacristie, la lingerie, le réfectoire, la bibliothèque basque du *Colegio de niñas*.

Enfin, obéissant à ce sentiment de piété profonde de la race, elle avait fait disposer en chapelle provisoire l'un des pavillons de Llavallol, et par une délicate attention elle avait choisi à cet effet le *pabellón* qui est dédié à la mémoire d'un célèbre missionnaire basque, le P. François Lapitz, « le premier Père spirituel de cette Société ». Le 3 mai, elle avait fait célébrer dans l'église de San Juan un office solennel pour les défunts ;

4^o A Llavallol on avait achevé la construction de huit pavillons comprenant la Direction, l'Asile des vieillards et la section *niñas*. Chaque pavillon portait le nom ou du fondateur ou de la personne à qui celui-ci l'avait dédié : des parents défunts, un enfant en bas âge. Le service d'eaux, si important pour une fondation agricole, y était assuré par deux puits et par une roue élévatrice alimentant deux

réservoirs de 10.000 litres d'eau potable et de 300.000 litres d'eau pour l'irrigation des *huertas* et pour les salles de bain. Là où s'élevaient jadis des cônes de fourmilières, les jardiniers avaient planté des arbres fruitiers, les maçons avaient construit des murs et disposé des places pour le jeu national de la pelote. Les frais de ces divers travaux montaient à 101.042,07 piastres.

Enfin, on attendait incessamment d'Europe les sept religieuses basques qui devaient commencer à diriger la nouvelle Institution. On était en pourparlers avec diverses congrégations religieuses d'hommes en vue de la *sección niños*, de l'Institut agricole et des missions à travers les agglomérations euskariennes de la République;

5^o Au point de vue financier, la Société avait plus à se louer de la générosité des Basques émigrés que de leur empressement à lui confier leurs capitaux. Peu d'actionnaires, — un millier, — et parmi eux beaucoup de petites gens à une action ! Mais en revanche le nombre des *souscriptions mensuelles* s'était élevé de 141 en 1905 à 560 en 1907. Ici encore la popularité de l'Institution naissante était proclamée éloquemment par la grande majorité des petits souscripteurs, pauvres *saladeristas* ou *lecheros* qui économisaient chaque mois leurs cinquante centimes pour *Euskal-Echea* !

6^o Enfin *Euskal-Echea* avait étendu au loin son influence par la création des *Délégations* dans les campagnes. Elle avait établi ainsi comme des succursales à Quilmes, Coronel Vidal, General Piran,

General Guido, San Justo, La Plata et d'autres cités rurales de la Province de Buenos-Ayres. Ces *Délégations* n'étaient pas restées oisives. Telle d'entre elles, celle de G. Guido, par exemple, avait recueilli plus de quarante souscriptions mensuelles, parmi les émigrés d'*Euskal-Echea*.

Le *Mémoire de l'Assemblée générale* du 14 juin 1908 (le dernier qui nous soit parvenu à l'heure actuelle) relevait les résultats suivants :

Le *Colegio de Niñas* de la calle Humberto I^o et les établissements analogues de Llavallol possédaient un ensemble de cent cinquante élèves.

Le *Taller de costuras* avait fourni dans l'année trois cent quinze pièces d'habillement cousues durant les réunions hebdomadaires par les vingt-neuf jeunes filles du monde qui le composent. On avait chômé seulement pendant les deux mois de *veraneo*, tandis que les dévouées bienfaitrices respiraient l'air salubre de la mer à Mar del Plata. Ces effets avaient été répartis comme il suit : cent quatre-vingt-douze aux orphelins de Llavallol et cent vingt-trois aux pauvres secourus à domicile. Cette jeunesse avait pu recueillir aussi pour couvrir ses frais 178 piastres en argent et un nombre incalculable d'objets en nature : linge, fil, aiguilles et boutons. Est-il rien de trop menu aux yeux de la vraie charité ?

La *Comisión de señoras* se trouvait un peu en dessous de ses bénéfices de l'an passé : 1.272 piastres seulement, dont 897 aux familles nécessi-

teuses. La raison de ce léger recul? Son attention portée avant tout sur les institutions naissantes de Llavallol. « Or, notait la Présidente, les pauvres, surtout les vieilles, aiment mieux d'être secourues à domicile que d'aller à Llavallol, où, pourtant, elles seraient infiniment mieux que dans leurs misérables réduits et où la charité bien entendue porterait tout son fruit parce qu'elle les sauverait ainsi des dangers de la mendicité ¹. »

A *Llavallol* les progrès avaient été très rapides. On avait construit : 1^o Trois pavillons aux frais de trois bienfaiteurs qui offraient cette bonne œuvre en souvenir de leurs défunts;

2^o La *casa dirección*, d'une valeur de 35.000 piastres; hommage de la famille Luro en mémoire d'un pionnier de la pampa dont nous aurons à parler plus loin : Pierre Luro;

3^o Une galerie spacieuse pour relier ces divers corps de bâtiments;

4^o Une *granja* et un nouveau *gallinero* pour abriter les nombreux coqs, les poularesses, moutons, chevaux, vaches et porcs qui avaient afflué de partout durant l'année;

5^o Enfin une *cocina general* pour préparer de quoi mettre sous la dent aux orphelins, aux pensionnaires, aux vieillards, à qui l'air de la campagne et les menus travaux champêtres creusaient l'appétit.

¹ *Memoria presentada por la Comisión directiva de la E. E. en la Asamblea Ordinaria del 14 de Junio de 1908.* Buenos Ayres, Imprenta *La Euskaria*, 1908, p. 20.

gement l'estomac. Par bonheur, la *huerta* fournissait, en dépit des fourmilières, des « tubérculos farináceos » et des « cucurbitáceos » à pouvoir en revendre sur le marché de Buenos-Ayres.

Les classes s'étaient ouvertes en juillet, dès l'achèvement de l'oratoire et des deux premiers pavillons, sans attendre même l'arrivée des religieuses d'Europe. Une Sœur bleue de la *Calle Humberlo*, une bonne vieille de l'asile et une jeune fille dévouée de la colonie euskarienne, Doña Leonor Laphitz, prenaient courageusement la charge de la maison. Le 11 août, devant la *Comisión directiva* et quelques invités, un prêtre basque célébra la première messe dans la chapelle de Llavallol, et désormais Monseigneur l'évêque de la Plata et les RR. PP. Capucins de Pompeya voulurent bien assurer aimablement le service religieux à la petite communauté.

Mais bientôt les Religieuses attendues arrivaient (novembre 1907); puis, les excellents missionnaires Capucins de la province de Navarre et Cantabrie (août 1908); et aujourd'hui l'œuvre de la *Euskal-Echea* a pris son cours normal et toute son extension régulière.

Jusqu'au point où nous sommes arrivés, la psychologie de l'émigrant basque est faite de ces trois notes : l'*esprit de retour*, l'*esprit de corps*, l'*esprit d'organisation*. Il nous reste à saisir sur le vif un dernier trait, plus caractéristique encore : l'*esprit d'initiative*.

Ailleurs, nous avons eu l'occasion de signaler dans les mœurs de la famille basque la juste alliance de l'esprit conservateur ou traditionnel et de l'esprit d'initiative¹. Forçant peut-être un peu la note en faveur de cette dernière tendance, M. Olphe-Galliard écrit : « En agriculture le laboureur basque n'a pas la routine que l'on attribue en général, à juste titre, au paysan : ses préjugés cèdent devant les raisons et surtout devant des faits d'expérience ; quand on lui demande pourquoi il agit de telle ou telle façon, il ne se borne pas à invoquer l'exemple de ses pères ; il donne des raisons parfaitement motivées ; il n'oppose pas la mauvaise volonté de l'inertie aux propositions de procédés nouveaux ; il doute seulement, mais dès qu'il en a reconnu l'efficacité, il est le premier à les adopter. Il ne craint pas d'ajouter une nouvelle branche à son exploitation et d'en supprimer une qui ne rend pas². »

Quoi qu'il en soit de la plus ou moins grande part d'initiative qu'on accorde au paysan basque de nos maisons-souches, un fait est sûr : l'émigrant euskarien est éminemment initiateur. Tant qu'il était retenu au foyer, bien des causes peut-être atténuaien ces tendances : l'influence modératrice du sage maître de maison, le respect des usages ancestraux, la crainte de compromettre le bien de

1 *Autour d'un foyer basque. Récits et Idées*. Paris, NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE, 1908, pp. 68 et 73.

2 *Le Paysan basque du Labourd*, p. 451.

famille. Mais dès qu'il s'est *déraciné*, dès qu'il a bondi libre sur la libre route, le voilà hors de prise de tous ces freins. Il s'agit de bâtir à neuf et sur terre rase : dès lors, en avant l'esprit d'invention et d'industrie !

Au fait, l'*esprit d'initiative*, tel qu'il se manifeste dans l'émigrant basque, nous paraît être un heureux mélange et une conséquence logique des deux notes fondamentales de la race : l'ardeur inquiète et le sens positif. La première fournit la part inventive, ingénieuse ou hardie, la seconde actionne la volonté vers le moyen pratique et concret. Or, la véritable initiative — celle qui n'est pas fièvre de nouveautés, bizarrerie ou rêve creux — est faite de ces deux parties : l'intuition et le sens de la mise en œuvre.

Parmi les innombrables formes d'activité où s'est exercé le génie inventif des Basques, la grande industrie, l'élevage et la culture dans la pampa sont celles qui lui ont le mieux réussi, parce qu'elles lui offraient ces largeurs de champ et d'horizon et comme ce *souffle de désert* dont se nourrit l'esprit d'initiative. Elles ont été pour nos émigrants les grandes routes de la fortune, — quand elles ne les ont pas conduits, hélas ! à la misère et à la mort loin du pays.

CHAPITRE II

LES ROUTES DE LA FORTUNE

L'industrie : la laine et les cuirs, la laiterie; débardeurs et sandaliens; les *saladeros*. — L'élevage : le maître de la pampa; à l'école du Gaucho; le triomphe. — En Californie : les bergers du Nevada, la vie basque aux bords du Pacifique. — La culture : de petit laitier à riche propriétaire; un pionnier de la pampa. — Au Canada : le problème français, la colonisation; impressions de deux bûcherons.

Laissant à ses compagnons de voyage, les Béarnais, le petit commerce des villes : cafés, restaurants, hôtels ou magasins, le jeune Basque à peine débarqué à Buenos-Ayres part pour les *saladeros*, les minoteries et les fabriques au grand air.

Dans les premiers temps de l'émigration, l'unique industrie capable de fournir rapidement quelques subsides était la tonte des brebis. On sait, en effet, que l'Argentine est un des plus grands marchés de laine du monde. D'immenses troupeaux maigres paissaient en rase campagne : vaches sauvages et moutons minables que nourrissait vaille que vaille l'herbage amer de la pampa. Alors on donnait volontiers la laine à qui voulait la prendre. De

nombreuses équipes d'ouvriers s'employèrent à ce métier pendant les trois ou quatre mois où le travail chômait dans les fermes. La besogne était facile et à la portée des nouveaux venus.

Embauchés par les plus hardis d'entre eux, les paysans débarqués de la veille allaient d'*estancia* en *estancia*, par la campagne, proposer leurs services. D'un tour de main la bête était renversée dans l'herbe sèche de la prairie, et allégée de sa loison. Souvent les tondeurs achetaient eux-mêmes toute la laine du troupeau et retournaient la vendre à quelque maison importante de Buenos-Ayres. Déjà ils étaient négociants.

Au commerce de la laine ils purent joindre bientôt celui des cuirs; et la hausse de cette dernière denrée pendant la guerre de Crimée fut, pour plusieurs d'entre eux, l'occasion de profits importants. Toujours par bandes, ils se présentaient dans les grandes fermes de la pampa vers les frontières des tribus indiennes et passaient avec les maîtres un contrat qui leur donnait la liberté de faire main basse sur toute pièce rencontrée dans ces parages, et ne portant point la marque de son propriétaire. Or, il arrivait souvent que les troupeaux des Indiens franchissaient les clôtures de fil de fer; ou bien encore, les berger ne parvenaient pas à marquer tous les animaux confiés par milliers à leur garde : c'étaient autant de proies pour les chercheurs de peaux. Toute bête trouvée sans marque en ces régions était prise au lasso, tuée d'un coup de massue et écorchée en quelques mouve-

ments rapides du long coutelas que tout habitant des pampas porte à sa ceinture.

Plus tard, les soins apportés à l'élevage par l'amélioration des herbes fourragères firent estimer à plus haut prix la laine et les peaux de l'Argentine. Aujourd'hui les éleveurs se réservent généralement les dépouilles de leurs bêtes et en tirent de sérieux revenus.

Beaucoup d'émigrés à leurs débuts se consacrèrent aussi à l'industrie patriarcale de la laiterie. La plupart arrivaient déjà formés à l'art de soigner le lait et d'en tirer toutes sortes de profits : fromages, beurres et caillés. Le décor seulement était changé : au lieu de l'étagement infini des cimes et des plateaux pyrénéens vers les vallées bleuâtres, c'était la plaine rase et monotone, « une Beauce zébrée de Sahara ¹ » : les brebis souillées de boue et les vaches tachetées aux cornes retombantes au lieu des brebis toutes blanches marquées de glaise rose et des fines génisses rouges de là-bas.

Les premiers *lecheros* achetèrent quelques vaches (chacune n'atteignait pas alors le prix d'une livre de beurre : une piastre d'or) et s'établirent près des faubourgs de Buenos-Ayres, dans de petits *lambos* clos de haies de joncs entrelacés. Sur le petit matin, ils sellaient leurs chevaux, disposaient aux deux côtés de la selle deux douzaines de bidons pleins de lait trait à l'instant même, et trottaient joyeusement vers la ville. Les bonairiens s'habitueront vite à entendre le bruit de la langue basque mêlé

¹ O. RECLUS, *En France*, p. 118.

au bruit des bidons s'entrechoquant dans la marche ; et bientôt ces deux mots « lechero » et « vasco » devinrent pour eux presque synonymes. « Aujourd'hui l'industrie locale du lait et du beurre au détail est presque entièrement entre les mains des Basques. En fait, on peut être presque certain qu'un laitier est de cette nationalité, de même que le propriétaire d'une boutique de cireur de chaussures à Buenos-Ayres ne peut être qu'un napolitain ¹. »

Ceux-là même qui ont su acquérir une position n'ont pas oublié l'ancien métier, et on a vu récemment une dizaine de Basques à la tête d'un beau capital s'unir pour former, à Buenos-Ayres, une grande crèmerie. Leur société, *La Unión Argentina*, possède aujourd'hui cinquante-deux usines dans la campagne bonairienne et centralise presque toute la production de beurre de la région.

L'industrie laitière fut peut-être celle qui contribua le plus largement à établir le renom d'honnêteté, de constance et de grandeur d'âme dont tout Basque jouit aujourd'hui encore dans la République. Et ce fut par là qu'on se rendit compte à la fois de ses aptitudes commerciales et de sa grande bravoure.

« C'est qu'en effet ce métier n'était pas sans danger. Il y eut une époque, sous Rosas, où les Gauchos mettaient de l'amour-propre à aller tuer un *lechero gringo*. Alors les laitiers n'approchaient des faubourgs que groupés, revolver à la ceinture. La bataille s'engageait ; revolvers et makhilas faî-

1 W. H. KOEBEL, *L'Argentine moderne*, p. 148.

saient leur œuvre; des blessés, des morts même restaient sur le terrain. Ces combats tournaient généralement à l'avantage des laitiers. Ce métier était bien fait pour préparer les hommes qui devaient conquérir la pampa.

« Les Indiens menaçaient-ils d'enlever les troupeaux? Les pasteurs faisaient le coup de feu et défendaient de leur mieux leurs biens et leur vie. Beaucoup ont péri dans ces luttes; d'autres ont été enlevés et forcés de mener la vie de leurs sauvages vainqueurs. Nous avons connu un Basque qui, enfant encore, avait été enlevé avec ses parents. Il vécut deux ans avec les Indiens, endurant des privations de toutes sortes, et fut délivré enfin par un hasard providentiel ¹. »

D'autres émigrés, Labourdins et Guipuzcoans surtout, justement fiers de leurs muscles et de leur carrure athlétiques, se firent débardeurs (*changores*) dans les grands dépôts et sur les quais. Ils s'embauchaient à tant la charge. Et l'entraînement venant à doubler leur puissance naturelle, ils se firent des réputations, presque des célébrités. Il n'est pas rare, aujourd'hui encore, de voir sur la *rambla* de Buenos-Ayres, un solide Cantabre « tomber », à bout de bras, du pont d'un navire à son *carro*, une « bordelaise » de deux cent vingt litres de vin.

¹ LESCA, *Les Basques et les Béarnais dans l'Argentine et l'Uruguay*.

Enfin, des Basques s'adonnèrent à la briqueterie, industrie que les rapides développements de Buenos-Ayres ne devaient guère laisser chômer sur un sol où la pierre de construction est fort rare. D'autres reprisent le métier auquel ils avaient déjà demandé quelques sous, en pays basque, après la ruine ou la perte de leurs terres. Ils se firent sandaliens et continuèrent d'aligner le long des murs lépreux de quelque quartier misérable ces petits établis de bois jaune qu'ils plaçaient en rond, là-bas, contre le mur du jeu de balle, pour causer, chanter et travailler tout en se chauffant au soleil ami de leurs Pyrénées.

Durant de longues années la principale industrie du Rio de la Plata a été celle des *saladeros*, vastes abattoirs où, chaque jour, pendant six à sept mois de l'année, des troupeaux entiers de bœufs sont égorgés, dépecés, salés et expédiés sur les grands ports. La besogne est dure : on commence à deux ou trois heures du matin pour ne terminer qu'à cinq heures du soir. La solde se mesure à la tâche. Un bon ouvrier, à la fois économe et résistant, peut réaliser, en une saison, un petit capital assez rondelet. Bientôt le voilà *saladerista* et patron à son tour, en face d'un grand champ ouvert à son initiative.

Beaucoup d'émigrés basques ont dû à cette industrie le commencement de leur fortune : ils en ont procuré l'amélioration et l'accroissement ; si bien qu'en un petit nombre d'années elle s'est trouvée presque monopolisée entre leurs mains.

Tous les *saladeros* que l'on rencontre sur les rives du Rio de la Plata, à Montevideo ou à Buenos-Ayres, appartiennent à des Basques : on y abat plus d'un million de bœufs par an. De l'Argentine et de l'Uruguay cette industrie a été portée dans l'intérieur des terres, et par des Basques encore.

« Nous connaissons — dit M. Lesca — un Bayonne qui est allé fonder un de ces établissements au Brésil, dans un endroit peu sûr, visité surtout par des bandits. Il monte son *saladero*, pose quatorze kilomètres de voie Decauville pour le transport des marchandises et se munit de remingtons pour se défendre, le cas échéant, contre les brigands. En huit mois son *saladero* est construit : ce moment coïncide avec la saison du travail ; il abat quatre-vingt mille bœufs.

« L'année suivante, un village de sept à huit cents habitants s'est formé autour du nouvel établissement. Dix ou douze embarcations font le service des vingt ou vingt-cinq mille tonnes annuelles de marchandises, sur la rivière qui sépare le *saladero* de l'Uruguay. »

Mais enfin, me demandera-t-on, comment le petit apprenti, ignorant la langue, ignorant les mœurs, ignorant la comptabilité, parviendra-t-il à diriger un jour une grosse maison de commerce ? Généralement il devra sa fortune à ses qualités de travail et d'honnêteté, mais surtout, peut-être, aux façons qu'aura son esprit initiateur de se faire jour dans les affaires. Le maître sourit volontiers

au petit employé qui lui suggère — ou, mieux encore, sans souffler mot, met en œuvre — des moyens inédits et pratiques d'étendre son commerce ou d'améliorer sa maison. Or, quand le maître sourit, le maître donne. Il élève le petit commis au-dessus des employés vulgaires, lui confie un département des affaires, puis l'associe à son commerce et le délègue enfin à une succursale importante dans une république voisine. Ou bien encore, c'est le petit commis lui-même qui, dans le maniement des affaires du maître, note un défaut qu'une industrie nouvelle corrigera; il flaire les résultats, emprunte un modeste capital et s'organise. Ainsi, un Souletin, M. Céré, prévoyant qu'avec le développement de l'agriculture il se produirait une énorme commande de sacs pour ensacher les graines et les céréales, monte aussitôt cette industrie. Il commence par faire coudre les sacs à la main; peu à peu il perfectionne ses moyens et en arrive à construire une grande usine qui occupe aujourd'hui un millier d'ouvriers et produit journalièrement deux cent cinquante mille sacs.

Un Labourdin, M. Sansinena, à l'affût de récentes expériences tentées vers 1882 par des industriels français, substitue la viande congelée à la viande salée et tue l'énorme industrie des *saladeros*.

Un autre Basque, de Hasparren, est le premier à produire du vin dans l'Uruguay : il emprunte quelques ceps de vigne à un autre émigré d'Irouléguy, et développe son vignoble, qui compte

aujourd'hui deux cents hectares et produit annuellement quatre à cinq mille barriques de vin.

Un Bayonnais, M. Ribes, organise un superbe service de navigation sur le Paraná et l'Uruguay. Entré petit commis dans une borgne compagnie de navigation, il voit péricliter les affaires, mais il a ses idées; il se fait écouter des gros bonnets, indique les réformes à faire, et, au bout de quelques années relève la Compagnie. Celle-ci, jugeant pouvoir se passer désormais des conseils d'un employé, le congédie. Ribes ne désarme pas : il achète de ses économies un modeste bateau et commence la lutte. Les bénéfices qu'il obtient avec ce premier vapeur lui permettent d'en faire venir un second, puis un troisième, d'Angleterre ; et quinze ans après, Ribes se rend maître de la Compagnie qui l'avait si mal récompensé jadis. Peu à peu il arrive à posséder une flotte estimée vingt ou vingt-cinq millions. Il eut, avant de mourir, la joie de voir mouiller dans les eaux de la Plata son dernier vapeur, *Paris*, qui est considéré, encore aujourd'hui, comme « le plus beau et le plus luxueux de ceux qui naviguent sur ces fleuves ¹ ».

Plus accessible encore à nos pères que la grande industrie est l'élevage des troupeaux dans la pampa. Ici point d'apprentissage à faire :

¹ LESCA, *Les Basques et les Béarnais dans l'Argentine et l'Uruguay*.

l'aptitude atavique se fait jour dès l'abord, excitée par le milieu éminemment propice.

Dès l'année 1842, les Basques-Argentins se consacrèrent à l'élevage du bétail. Ils enseignèrent aux indigènes l'art d'élever les moutons et leur firent apprécier la chair de ces animaux, réputée jusqu'à détestable. Mais avant d'en arriver là ils durent passer par bien des misères.

Au moment où les premiers bergers basques se présentaient dans les *haciendas* de la pampa, le soin des troupeaux appartenait, comme une tâche sacrée, au roi de ces plaines stériles, le Gaucho. C'était une espèce de métis, moitié blanc, moitié indien. Il vivait dans de petits *ranchos* de paille pétrie dans l'argile où une peau de vache suspendue au linteau servait à la fois de porte et de fenêtres et le défendait vaille que vaille des ouragans de l'hiver et des rafales de l'été. Au fond de la pièce, un petit tas de peaux d'agneaux composaient son lit. Un crâne de taureau, près d'un feu de bouses de vache, au milieu de la cabane : c'était sa chaise.

Il n'avait qu'un objet de luxe : son poignard — ce poignard à la garde d'argent ciselé que les Basques enrichis aux Amériques se plaisent à suspendre dans leur salon quand ils reviennent au vieux pays. Il aimait encore d'avoir une housse élégante aux pompons multicolores pour en orner la croupe de son cheval quand il devait aller à la *ciudad* ou visiter une *hacienda* près des faubourgs.

Ennemi juré de l'Indien son ancêtre, et méprisé des Blancs qui le tenaient, malgré son titre de

crisliano, pour un être inférieur; abandonné, seul, dans la prairie monotone, devant des horizons pauvres et plats; exposé sans autre défense que sa dague, sans autre refuge que sa jument rapide, aux incursions des Indiens de l'Araucanie, le Gaucho berger n'était guère d'humeur à se montrer courtois envers les nouveaux auxiliaires que lui envoyaient ses « patrons » de la grande ville. Au reste, la réputation de ces Blancs était faite dans la pampa. Il en était venu, à diverses reprises, de langues et de tempéraments divers : ils n'avaient pu se faire au régime du *rancho* et ils étaient retournés vers les rivages — quand ils n'avaient pas péri dans les querelles avec les premiers maîtres de la prairie. La nouvelle expérience ne serait sans doute ni plus longue ni moins définitive que les précédentes.

De fait, le berger basque allait se trouver devant des difficultés qui semblaient devoir l'atteindre plus que tout autre. Il ne s'agissait pas seulement de se faire agréer du Gaucho, « ce centaure éternellement armé et méprisant », ce sauvage insolent, bravache et superstitieux ; il fallait s'adonner à un métier aimé et admirablement connu, dans des conditions très différentes et presque contradictoires. Comment le berger pyrénéen, habitué à la vie de famille dans la grande maison confortable, aux étables chaudemment tapissées de bruyère et de fougère sèches, aux brebis toutes propres, aux soins minutieux des laitages, se ferait-il à la vie du *rancho* en compagnie d'un demi-Indien repoussant, aux

parcs immondes où se couchent des moutons à la laine longue et toute souillée? Comment cette eau verdâtre et fadasse — le *maté* — comment cette viande aux trois quarts crue, exposée un instant devant le feu dans la broche fichée en terre, remplaceraient-elles les *phipherrada* et les tranches de jambon qu'arrosait le vin rouge de là-bas? Puis, les instruments de travail étaient d'un rudimentaire presque ridicule. Comment ne pas céder à la tentation d'en construire comme ceux du pays, et alors, comment éviter les jalouxies et les susceptibilités du Gaucho, « l'unique connaisseur en travaux d'élevage ou d'agriculture ¹ »?

Toutes ces difficultés, les Basques les tranchèrent au moyen d'une seule arme : la patience. Tout d'abord ils témoignèrent au Gaucho ce dont aucun Européen encore ne lui avait donné des marques : une confiance entière. Ils ne soufflèrent mot de leurs connaissances ou de leurs procédés. Ils eurent l'héroïsme de faire consciencieusement par des méthodes sauvages ce qu'ils étaient habitués à faire plus humainement et mieux. Ils voulurent bien demander au Gaucho de leur enseigner l'art de lancer le lasso et les *boleadoras* — ces cordes terminées par des boules de plomb qui,

1 La plupart de ces détails sur les commencements de la pénétration euskarienne dans la pampa nous ont été fournis avec une extrême bienveillance par M. Juan-Salvador Jaca, de Buenos-Ayres. Les passages entre guillemets sont empruntés textuellement à l'intéressante communication de notre compatriote et ami.

lancées sur un animal en fuite, s'enroulent en sifflant autour de ses jambes et l'abattent net. Ils apprirent l'usage du couteau, des divers bâtons, casse-tête et massues : la *macana*, l'*arreador*, le *rebенque*. Ils se firent au *rancho*, au cheval, au lit de peaux. Eux qui avaient conduit leurs vaches aux lentes sonnailles en chantant des airs très vieux, ils firent galoper sauvagement durant des heures, dans des *rodeos* sans fin, des milliers de bœufs qu'affolaient les abois et les morsures des chiens affamés.

Seulement, quand ils eurent dompté leur féroce compagnon et gagné son amitié, ils commencèrent à introduire des améliorations dans le travail et dans la vie. Ils purent se procurer aisément quelques moutons qui se vendaient alors à vil prix, et ils les élevèrent avec le troupeau du maître, comme font souvent les domestiques dans les maisons des laboureurs basques. Peu à peu ils augmentèrent cette part d'intérêts jusqu'à pouvoir s'associer avec les propriétaires intéressés à voir leurs bêtes menées et soignées avec intelligence. Ils purent augmenter la valeur et la quantité des produits, viandes, laines et cuirs, en modifiant les procédés et en variant les fourrages. Et comme c'était le temps où Sansinena créait les premiers appareils frigorifiques, où les grandes Compagnies faisaient construire dans leurs vaisseaux des chambres froides pour le transport des viandes, où les laines et les cuirs enfin atteignaient des prix fort élevés, un grand nombre de bergers des Pyrénées purent réaliser rapidement une fortune.

Une autre circonstance vint les servir à souhait sous le gouvernement despote de Rosas. Par suite de mesures tyranniques, les *estancieros* durent lâcher souvent, sans les marquer, des troupeaux immenses sur lesquels le fisc prétendait imposer des droits exorbitants. Des milliers de bœufs et de chevaux gagnèrent ainsi les extrémités de la pampa et rôdèrent sans maîtres et sans berger. Ils appartenirent à qui sut jeter son lasso sur leur col ou ses *boleadoras* à leurs jarrets.

Dès que les Basques se furent assurés dans la grande plaine, ils ne tardèrent pas à être recherchés avidement pour occuper les postes de *mayordomos* ou contremaîtres. Ils se signalèrent dans cette charge importante par leur souci d'améliorer les races ovines et de faire régner l'ordre et la discipline dans les équipes de berger par l'élimination impitoyable des querelleurs et des bravaches. Bientôt ils furent sans émules dans un emploi que rendaient inaccessible au Gaucho la routine, l'ignorance et l'ivrognerie. Ils devenaient ainsi les chefs de celui dont ils avaient subi d'abord, sans mot dire, la morgue hautaine et les prétentions ridicules. Aussi bon cavaliers et meilleurs éleveurs que le Gaucho, ils avaient de plus sur lui la supériorité de l'esprit commercial et ordonné.

Le Gaucho a le sens de la couleur et des contours; il reconnaîtra dans des circonstances très diverses, et à des intervalles très longs, un cheval, une marque, un site qu'il n'aura vus qu'une seule fois. Mais en revanche il n'a ni l'instinct, ni la mémoire

des nombres. Il est incapable de se rendre compte des valeurs et des espaces. Au contraire, le Basque apprécie du premier coup d'œil l'un et l'autre. Le Gaucho a dans son esprit le vague de sa pampa sans bornes; le Basque porte en son intelligence la netteté des contours que trace sur le ciel du Midi la croupe dentelée de ses claires Pyrénées.

La pampa argentine fut le premier champ d'expérience des Basques émigrés pour l'élevage des troupeaux. Mais il est encore un autre point des Amériques où cette industrie se développe plus particulièrement : c'est la Californie.

La Californie a un bon renom parmi les Basques. Beaucoup de jeunes maîtres de maison y ont gagné rapidement de quoi dégrevier — ou racheter — le foyer natal. Aujourd'hui nos paysans ont une tendance à s'établir et à faire souche sur ces terres généreuses. Tout récemment encore, en janvier 1908, les villages navarrais d'Urepel et des Aldudes ont envoyé trente-huit jeunes émigrants dans la région de Nevada. Dix-huit Basques-Espagnols les accompagnaient. On trouve de belles propriétés, en tout semblables à celles d'*Eskual-Herria*, à Los Angeles, Texas, New-Mexico, Santa Barbara, Tehachapi, Bakersfield et Fresno. La ville de Peno compte une quinzaine de familles et trois auberges basques.

La plupart de nos émigrants fuient les villes et vont s'établir comme bergers dans les États agricoles de Nevada, Idaho, Montana, Arizona et Wyo-

ming. Ils continuent là leur vie traditionnelle et demeurent si bien fermés aux influences des entours, que S. G. Mgr Conaty, évêque de Los Angeles, a dû demander, à Bayonne, des missionnaires pour les instruire et les confesser dans leur langue. De fait, les prêtres envoyés du Pays basque ont bâti une église et fondé leur centre d'excursions apostoliques à Montebellon, près de Los Angeles. L'un d'eux a raconté dans une lettre au journal basque *Eskualdun Ona* comme il rencontra naguère, dans l'État de Wyoming, près de Buffalo, une colonie de bergers euskariens menant les cinquante-deux mille moutons d'une grande Compagnie américaine. Le chef s'appelait *Manech Esponda*; il était né à Baigorry. Sur les beaux airs du pays basque on chanta la grand'messe dans une cabane et l'on joua, après vêpres, une grande partie de pelote à mains nues : trois *Joanès* contre trois *Manech*. Le prêtre marquait les points. Les *Manech* gagnèrent la partie : ¹.

Plus récemment, le 5 mai 1907, dans la nouvelle *San Iñazioren Plaza* bâtie à Los Angeles par un émigré labourdin, M. Goytino, de Cambo, trois Mexicains ont lutté au jeu de balle à mains nues, devant une foule immense, contre trois Basques de Hasparren, de Larressore et de Baigorry. Le 4 juillet, jour de la Fête nationale dans ces pays, nouvelle partie sensationnelle, suivie de chants et de fandangos.

¹ *Eskualdun onak Kalifornian. E. O.* 12 octobre 1906.

Dans les pâtures des bords du Pacifique comme dans les prairies que traverse le Paraná ou l'Uruguay, les bergers d'*Eskual-Herría* chantent les vieux airs du pays avec des compositions de leur manière. L'un d'eux nous envoyait naguère des vers qu'il avait rimés « au plus vif d'une nuit de mars », sous les étoiles ; c'était l'éloge de son « makhila », son unique compagnon dans ces déserts.

« Indiens, Chinois, Maures, sauvages de toutes sortes, — ces parages en sont pleins. — La crainte du makhila adoucit bien vite — leurs airs et leurs regards sombres.

« Les étrangers m'ont regardé maintes fois — ce beau makhila que je promenais par la montagne, — se disant avec grande jalouse : — « Je le volerais bien pour deux sous, si je le trouvais à l'ombre. »

« Reste avec moi, makhila bien-aimé ! — Je tiens à grand honneur l'estime qu'on a de toi. — Si j'avais le malheur de te perdre — comment suivrais-je mon troupeau ?

« Quand bien même je marcherais par le fond des bois noirs — je n'aurais pas à redouter les loups. — Si je lève haut mon bâtonnet — tout s'enfuit, les jambes légères. »

Des hôteliers ou aubergistes basques Martinto, Sponda, Noriega, Iribarren, Bidegaray, Labat, etc. possèdent des *frontons* à Bakersfield, à Santa Barbara, à San Juan Capistran, à Tehachapi, à Fresno et à Los Angeles, toujours dans le style du *petit pays*, avec le sol de ciment et les gradins à l'ombre de deux rangées d'arbres : plusieurs possèdent,

tout comme à Neuilly, la lumière électrique pour les parties de nuit¹.

Un curieux document que nous avons sous les yeux achèvera de faire connaître au lecteur la psychologie du Basque-Californien : c'est une lettre qu'un berger navarrais écrivait naguère des bords du Pacifique :

« Cher ami,

« J'arrivai aux Amériques sans la moindre casse : la gorge droite, le ventre serré et la bourse légère. Le vaisseau était des plus beaux qui puissent être, et la nourriture aussi raisonnablement bonne. Il y avait un fort groupe de Basques de Baigorry, Aldudes et Bidarray allant à la Californie. Quel gibier ! L'un, la flûte ; l'autre, l'accordéon ; et les autres dansant des fandangos à se faire casser par le diable. Les femmes en prière par crainte de la mer : et eux, de nouveau, à chanter, à rire aux éclats et à sauter à grands bonds. Ils montraient bien qu'ils avaient la fortune laissée à la maison.

« Nous avions aussi, en seconde classe, un prêtre basque d'Izturitz. Il nous donna bien des bons conseils : de prendre bien garde, après, aux griffes des voleurs ; de ne nous fier à personne sauf à ce Maître d'En-haut. Il parlait en basque, en français, en italien et en anglais avec les passagers qui étaient là, et sans peur au front ! Quelle langue !

1 *Pilota Californian. E. O., Coll. 1907.*

« A New-York nous primes le train en tête à la Californie, et au bout de cinq jours nous arrivâmes à notre endroit. Cette Californie est un pays merveilleux. Au milieu de décembre, les roses et les giroflées, comme au printemps : les environs beaux ; et certaines vignes, à perte de vue.

« Il n'est point de choses qu'on ne voie dans cette Amérique. Ils ont certaines maisons aussi hautes que Hartzamendy, et le tout machinerie. Maintenant ils sont à vouloir penser une machine pour marcher dans l'air, croyant, je pense, arriver au ciel en machine. Ils ne font guère deux pas à pied, mais ils vont de la maison à la ville et de la ville à la maison dans certains carrosses d'électricité... Ils vont dans ces trains comme l'éclair, bien que sept sur dix demeurent sur le chemin, l'os du dos cassé et les quatre fers en l'air... ¹

« Ici les malheureux Basques sont certes bien à plaindre. S'ils ont la soupe aux piments et le vin

1 Sept sur dix, c'est beaucoup... L'auteur de cette proportion serait-il un peu Andalou? Un petit Sévillan me racontait récemment que ses compatriotes se jetaient de désespoir du haut d'une tour de « *cinco mil metros* » qu'on appelle la *Giralda* (90 mètres). Je lui dis : « Y en a-t-il beaucoup qui mettent ainsi fin à leurs jours? » Et lui, en un *crescendo* convaincu : « Houl une foule énorme! la moitié des Sévillans! presque tous! » (*Una barbaridad! la mitad! casi todos!*) Les Bas-Navarrais sont poètes. Peut-être les chauds rayons de la poésie parviennent-ils à produire, dans leurs cerveaux, un peu de cet esprit d'exagération qu'éveille sous les crânes andalous le chaud soleil de cette heureuse Bétique (Puerto de Santa Maria, Cadix, 1907).

en abondance, ils se soucient de la religion comme du vent. Deux Bénédictins basques nous sont venus, et ils ont commencé aussitôt à courir après les Basques, de montagne en montagne et de prairie en prairie, pour convertir, donnant la messe dans leur maison et faisant approcher des sacrements, prêchant devant les groupes. Ils disent que sûrement peu à peu ils les amèneront tous à remplir les commandements de l'Église. Dieu les entende ¹ ! »

Dans l'Uruguay et en Californie, l'émigrant basque s'adonne presque exclusivement à l'élevage : dans la République Argentine et au Canada il se consacre aussi à la culture et au défrichement.

« L'Argentine est une région essentiellement agricole. Bien que son nom même éveille l'idée de richesses métalliques, on pourrait dire de ce pays ce que Sully disait de la France : labourage et pâturage sont les deux mines d'où il tirera ses véritables trésors... Son exportation de blé en 1907 s'élevait à dix-sept millions de quintaux; celle du maïs dépassait vingt et un millions. Si l'on remarque que ces quelques dix millions d'hectares labourés ne représentent encore que 3 % de la superficie du pays, on comprendra que l'ère de la conquête agricole n'est encore qu'à ses débuts ². »

1 *Eskualdun Ona*, art. *Kalifornialik*, coll. 1906.

2 Joseph BURNICHON, *Une grande nation qui se prépare*. *Études*, 20 février 1907, p. 526.

Sur ces immenses terres riches, les petits paysans de nos vallées se sont jetés comme avec ivresse. L'élevage, auquel ils s'adonnaient d'abord, a introduit le chemin de fer, qui, lui-même, a porté la charrue, en offrant aux défricheurs un débouché rapide vers les grands ports de commerce. Quand l'appel aux renforts d'ouvriers s'est fait entendre par toute la vaste plaine, en foule les Basques y ont répondu. Débutant comme garçons de ferme, ils s'élevaient peu à peu au rang de directeurs ou de gros fermiers. Chaque équipe d'ouvriers poussait ainsi plus loin la charrue dans la pampa inculte et grossissait l'énorme amas de blé que l'Amérique latine déverse sur le vieux continent. Aussi peut-on dire, avec M. Olphe-Galliard, que nos petits Basques « ont peut-être la plus grande part dans cette production abondante, qui vient concurrencer sur les marchés du monde celle de l'Amérique du Nord ¹ ».

Le futur estanciero débutera comme pâtre, souvent comme laitier. Avec les bénéfices que lui apporte régulièrement la vente du lait et du beurre, il achètera quelques engrais pour améliorer ses pâturages, étendra ses terres vers la pampa et finira, en bon paysan de la veille, par se reprendre à aimer la terre. Ou bien encore, si son troupeau était mêlé d'abord à celui du maître, il se libérera de ses soultes à force de constance et d'économie et prendra enfin à son compte un coin du grand latifundium. Il y plantera des arbres; il y construira

¹ *Le Paysan basque du Labourd*, p. 449.

des parcs à bétail et des cabanes, de façon à lui donner une plus-value dont il saura tirer parti en temps opportun. C'est ainsi qu'ont été créés, dans ces vingt dernières années, ces immenses *alambrados* ou champs clos de fil de fer, qui s'étendent à perte de vue sur les deux bords de la voie, de Buenos-Ayres à Cordoba et vers le Paraguay. C'est ainsi que le prix de la terre autour de la capitale a presque *centuplé* en quarante ans. Voici en effet, d'après des notes fournies par M. S. Jaca, les hausses successives du prix de location de la *cuadra* (environ 16 mètres carrés) dans un rayon de dix lieues autour de Buenos-Ayres.

| | | | | |
|----------|------|----------------------|---|---|
| Jusqu'en | 1870 | 2 1/2 francs à l'an. | | |
| | 1880 | 8 | " | " |
| | 1890 | 20 | " | " |
| | 1895 | 40 | " | " |
| | 1900 | 70 | " | " |
| | 1909 | 100 | " | " |

Quant au prix de vente il dépasse encore ces proportions.

Jusqu'en 1878, 2.000 francs les 25 kil. carrés. En 1909, la même étendue de terrain : 300.000 francs sans luzernières et 500.000 avec luzernières.

Le type du pionnier de la pampa, celui dont Indiens et Gauchos gardent le plus vivant souvenir, fut Pierre Luro, originaire de Gamarthe, en Basse-Navarre.

Après ses premiers débuts dans un *saladero*, Luro achète, avec ses économies, deux cents hectares de terre dans la grande prairie et un petit troupeau. Les soins de son champ et de ses brebis ne suffisent pas à son activité. Alors, par manière de passe-temps, il plante des arbres. Derrière la haie vive, un riche propriétaire voisin l'observe. On cause, et l'opulent *vecino*, pris d'amitié pour cet actif et ardent jeune homme, lui propose de planter aussi des arbres dans son *estancia* à lui, à raison de 1 franc par arbre à la fin du bail. Mais, le terme venu, une telle quantité d'arbres recouvrent le champ que leur valeur est supérieure à celle du terrain, et le riche *vecino* aime mieux abandonner à Luro les sept mille cinq cents hectares qu'il vient de boiser plutôt que de lui payer ses arbres.

Devenu grand propriétaire, Pierre Luro rassemble autour de lui une équipe de Basques et de Gauchos. Quand le travail des champs est raflé par ses travailleurs d'élite, maître de maison et ouvriers partent à cheval pour la prairie indienne : ils font des « contre-razzias » chez leurs sauvages voisins et reviennent, poussant devant eux le bétail conquis. Chemin faisant, Luro, toujours au guet, note les terres favorables, les points de la côte qui se prêteront mieux au débouché des moissons. Aussi, quand le gouvernement, vingt ans plus tard, mettra en vente des millions d'hectares dans la pampa, Luro se hâtera d'acheter, dans les parages qu'il connaît, cinq cent mille hectares, soit deux cents lieues de terrain, à deux mille francs la lieue. Or,

aujourd'hui, une seule de ces deux cents lieues, restées en la possession de la famille Luro, vaut les 400.000 francs que l'intelligent acheteur paya, en 1879, pour la totalité.

Suivant les besoins, Luro se fait contrebandier, chasseur de la prairie, ingénieur et constructeur. Un jour, conduisant par la pampa, avec quelques Basques, cinq mille têtes de bétail, il est attaqué par les Indiens, qui lui enlèvent son troupeau et lui tuent plusieurs hommes. Il se sauve comme par miracle.

Les marchandises qu'il fait venir de Buenos-Ayres lui coûtent fort cher. Il va à la capitale, achète des vaisseaux, les charge de denrées et, rasant les côtes, remontant les fleuves, les passe en contrebande, aborde à l'un des ses hangars du littoral. Pour débarquer son chargement, il lui faut un wharf : qu'à cela ne tienne. Il remplit de pierres un long vieux bateau, le noie à demi, et le wharf est construit.

M. Zubiaure, le vrai type du Gaucho argentin, disait : « Dans le pays, il n'y a que deux Gauchos : moi et le Basque Luro. »

Les fils de ce Basque-Gaucho ont tous occupé des situations importantes. L'aîné a été président de la Chambre des députés de la province de Buenos-Ayres ; le second, gouverneur de la pampa que son père avait conquise ; le troisième est député et président de la Commission des finances¹.

¹ LESCÁ, *Les Basques et les Béarnais dans la République Argentine*.

En ces dernières années l'émigration au Canada a pris une nouvelle extension. Dans l'ancienne colonie française l'agriculture s'est beaucoup développée, grâce au défrichement des forêts sur les bords du Saint-Laurent et la mise en exploitation des immenses terres arables des plaines de l'Ouest : Manitoba, Saskatchewan, Alberta et Colombie britannique.

En 1885, quand le grand chemin de fer du Pacifique a été terminé, le gouvernement fédéral canadien a accordé aux colons de larges concessions gratuites dans toute la région du Nord-Ouest. Mis tout à coup en présence d'un champ presque illimité ouvert à leur initiative, les premiers laboureurs qui s'établirent dans le Manitoba et l'Alberta semèrent du blé à profusion. Bientôt la moisson leva, débordante. Dans l'affolement de la tâche excessive, les nouveaux colons appelèrent à grands cris du renfort pour les gigantesques récoltes.

Mais tel fut leur empressement à enrôler ces auxiliaires étrangers qu'ils ne prirent pas garde à la qualité et se soucièrent uniquement du nombre. Or qu'arriva-t-il ? L'Angleterre et les États-Unis déversèrent sur le Canada l'écume de leurs désœuvrés, voire même de leurs repris de justice. Des sociétés philanthropiques peu scrupuleuses, comme l'*Armée du Salut* et la *Church Army*, inondèrent les régions de l'Ouest d'individus tarés. Cette dernière Association ne s'est-elle pas vantée, en 1906, d'avoir « envoyé de la misère du pays à la prospé-

rité du Canada » trois mille anciens prisonniers, vagabonds, ivrognes et apaches¹ !

De leur côté, les grandes Compagnies transatlantiques anglaises stimulèrent le zèle de leurs agences européennes d'émigration. On sait qu'elles trouvent leur avantage à ces transports. « Les compagnies maritimes, dit M. Arnould, après s'être déchargées dans le vieux monde des nombreux produits d'exportation du Canada (bois, pulpe, produits alimentaires), ont besoin de se lester au retour, et elles ne trouvent rien de plus avantageux, au dire des compétents, que ce *fret humain*, qui paie et qu'elles nourrissent au plus juste; de sorte que, malgré des prix très bas, elles réalisent encore sur lui de beaux bénéfices, d'autant plus qu'elles jouissent en outre du privilège des primes officielles. »

Les Canadiens de race, ceux surtout de la vieille province française de Québec, ne tardèrent pas à comprendre l'imprudence de cette méthode et le danger qu'elle faisait courir à leur nationalité. A

1 Louis ARNOULD, *La Politique canadienne d'émigration française*. *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1908. Article fort intéressant et bien documenté, où l'ancien professeur de littérature française à l'Université d'Angers a fixé les impressions recueillies pendant ses deux années de professorat à l'Université Laval de Montréal. Nous devons à cette remarquable étude une bonne partie des renseignements qui vont suivre. Le reste nous a été fourni par M. le Dr Brisson, président de la *Société de Colonisation de Montréal*, voyageant en France l'hiver dernier, et par M. Arthur Geoffrion, agent officiel du gouvernement canadien à Paris.

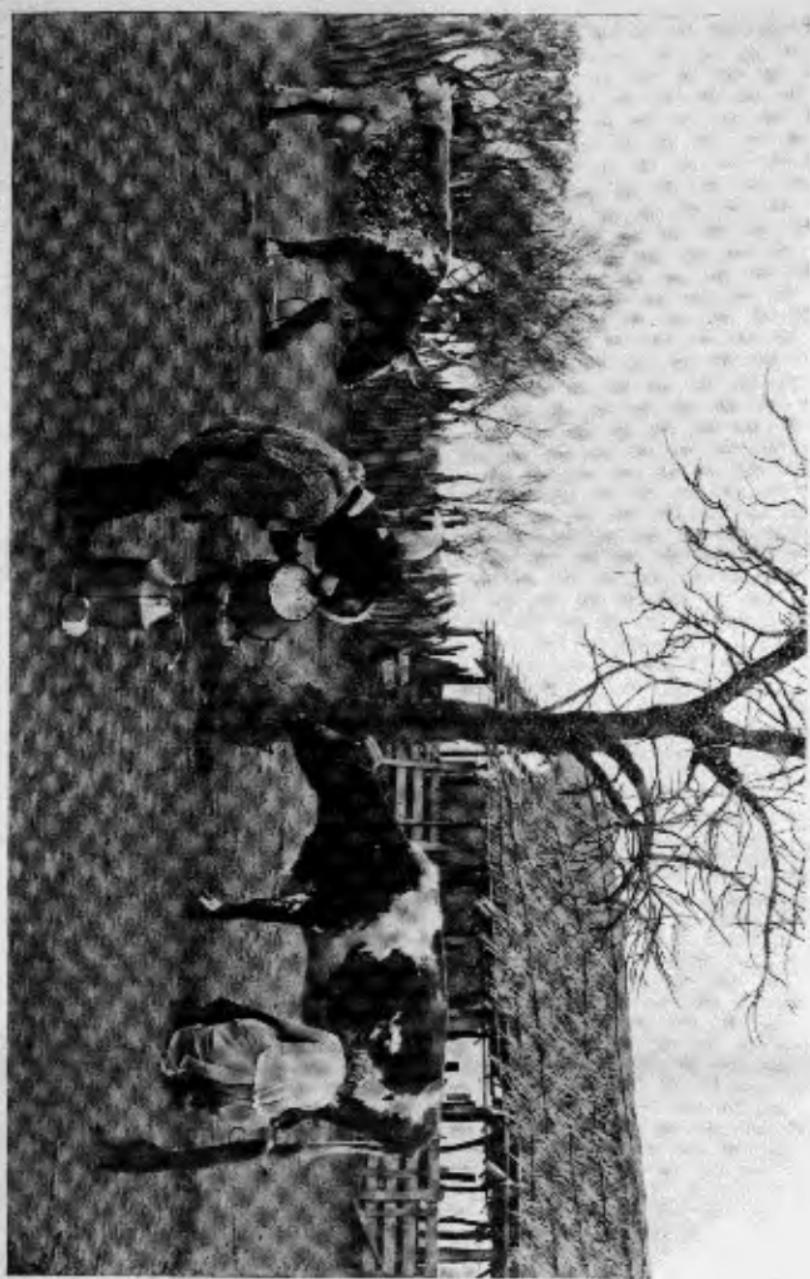
bref délai c'était la ruine de la minorité française, noyée sous cette pacifique mais bourbeuse inondation anglo-saxonne.

De plus, les colons se plaignaient de la médiocre qualité du travail produit par les nouveaux arrivés. Comment, en effet, de mauvais chemineaux feraient-ils de bons moissonneurs? Au contraire, les émigrés français, appartenant surtout aux régions agricoles, fournissaient un travail conscien-cieux et exercé.

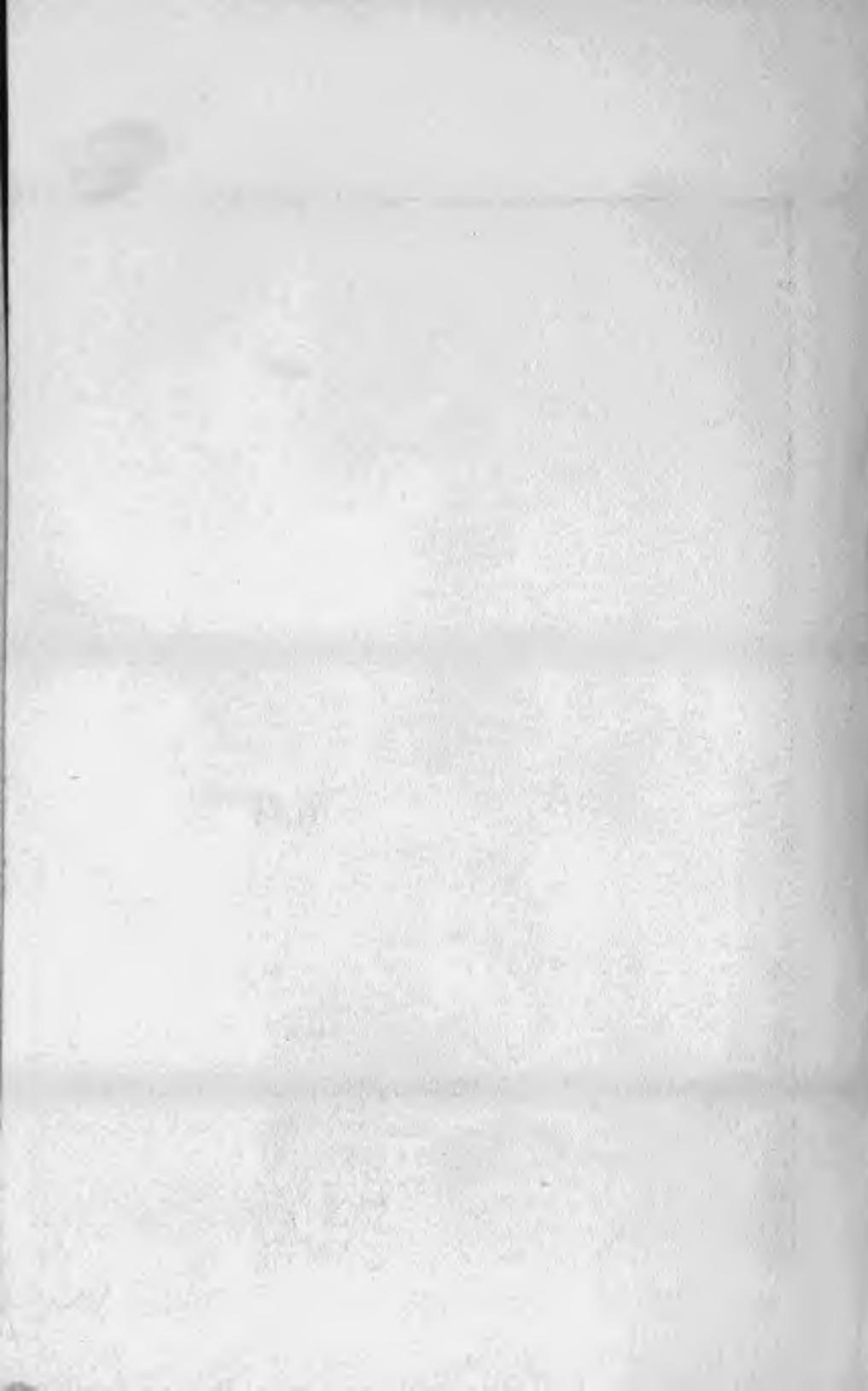
Sous l'influence de ces plaintes et de ces terreurs il se créa, dans la province de Québec surtout, un parti *nationaliste* qui ne se contenta pas d'enrayer le mouvement d'immigration anglo-saxonne, mais fit entendre ses appels à l'ancienne mère patrie. La Nouvelle-France demandait des paysans français.

Plusieurs associations, notamment la *Société de colonisation de Montréal*, entreprirent d'organiser l'immigration française selon les sûres méthodes modernes. Le Commissariat général du Canada à Paris étendit ses réclames jusqu'aux coins les plus reculés des campagnes de France. Enfin, en octobre 1908, le gouvernement canadien a nommé agent officiel d'immigration, à Paris, M. Arthur Geoffrion. Ce jeune avocat montréalais a entrepris aussitôt un voyage d'études et de conférences à travers nos provinces en débutant par le pays basque.

Les Basques, en effet, ont été des plus empressés à répondre aux invitations des colons canadiens. La route de la Nouvelle-France leur était familière.



LAITIER BASQUE DANS SON TAMBO



Leurs ancêtres n'avaient-ils pas été les premiers à établir des relations entre les ports de notre littoral et les rives du Saint-Laurent? Leurs pêcheurs de morue ne sillonnent-ils pas aujourd'hui encore ces parages? Les premiers d'entre eux qui se sont fixés sur ces terres sont entrés au service de riches fermiers dans l'espoir de réunir peu à peu de quoi cultiver un lopin de terre à soi, en mettant de côté leur forte paye pendant quelques années de dur labeur.

Voici les impressions qu'un de ces pionniers euskariens communiquait récemment aux siens dans un basque savoureux :

Mon cher frère,

Nous voici entrés au plus vif de l'hiver. Frimas, glaces, neiges, nous avons de tout cela. Pas autant, néanmoins, que je l'avais pensé. Cette aile de l'Alberta et de la Colombie est, en somme, assez tiède. Mais quand il y ferait plus froid, je n'aurais pourtant rien à craindre. Ici, les gens marchent, quels qu'ils soient, en vêtements chauds. Aux pieds, de grosses bottes de caoutchouc; en dedans, les habits de laine; sur la tête, une couverture ou deux, qui entourent le crâne, les oreilles, le cou, le menton. Houppelande de peau; les mains également recouvertes de laine et de cuir. Avec tant de pièces, nous ne serions guère bons pour la danse et les sauts basques : nous sommes bons tout juste au travail.

Comme je vis au milieu des bois, je vois aussi de beaux feux. C'est encore quelque chose que cela : voir le feu ! Cela échauffe le cœur.

Je suis avec les mêmes compagnons qu'au début : quatre Anglais, trois Nortaméricains, deux Indiens, un Finlandais formidable, un Chinois ressemblant à une grue et qui a le diable dans la peau. Tous parlant anglais. Si tu savais comme joliment, moi aussi, j'ai commencé à le baragouiner ! Je suis seul Français jusqu'ici. Ne pouvant mâcher sous leurs dents mon nom basque, comme bien tu penses, ils me disent toujours : *Frantchich* par ci, *Frantchich* par là.

Nous travaillons, les uns, à abattre des arbres, les autres, à les emporter à la scierie. Au début, le maître me donnait 12 francs à la journée, et la nourriture. Sur les vingt-quatre heures, huit ou neuf pour le travail; mais du travail serré, par exemple ! et sans mot dire ! Dans le pays basque, nous aimons quelques paroles ou quelques rires de temps en temps, quelquefois même une pose sous prétexte d'une cigarette. Ici, mon ami, je te prie de croire que cela n'est pas permis !

La nourriture abondante, mais de la plus détestable qui soit, toute au sucre. J'en suis encore à ne pouvoir m'y faire. En guise de sel, l'Anglais a toujours le sucre. Les pommes de terre elles-mêmes, on nous les sert au sucre ! On ne dirait vraiment pas qu'ils soupçonnent même l'existence du piment ! Ils disent que le sucre est bon pour l'intérieur. Je n'avais encore rien entendu dire de semblable.

En plus de la nourriture, le maître nous donne aussi le gîte. Tu entends ? Le gîte; mais le gîte seul. Comme cela pense notre Anglais. J'ai donc couché pendant quelques nuits sur la planche : ce qui n'est pas du tout agréable. Maintenant j'ai d'achetées quelques couvertures pour dessus et pour dessous. J'en avais rudement besoin, avec le vent froid qui nous entre en sifflant par les fentes de la cabane !

Mais, ce qu'il y a de triste ici, c'est le dimanche. Nous sommes bien à deux pas d'une petite ville, mais elle ne possède pas d'église; la plus prochaine est à soixante-dix kilomètres d'ici. Ayant pris le fusil, nous allons tous à la chasse. Nous tuons toute sorte d'oiseaux : il n'en est pas au monde qui ne soient ici. Quand nous sommes fatigués, nous lisons, nous écrivons, quand nous n'allons pas à la ville. J'apprends par cœur, d'un bout à l'autre, je te le promets, l'*Eskualdun Ona* que tu m'envoies, bien que les petites nouvelles soient un peu passées quand elles m'arrivent ici. Ah ! mon ami, les souvenirs du pays nous apportent de la joie, dans ces coins perdus !

Des nouvelles comme ça, tiens, ici. Comme tu vois, pas très bonnes, pas mauvaises. Entre les deux. Et là ? Que dites-vous dans ce coin de France ? Comme je m'arrête ici (je t'ai bien dit quelque chose !) à ton tour : envoie vite ce que tu sais. Et soyez bien. Souvenirs à ceux de la maison : qu'ils ne se mettent pas en peine de moi.

Cette lettre a été publiée naguère dans le journal *Eskualdun Ona*. M. le Dr Brisson, directeur de la Société de colonisation de Montréal, à qui nous l'avons traduite, nous a fait à son sujet les réflexions suivantes : « Quoique votre forestier basque se soit en somme assez bien débrouillé, il a dû manquer de direction au début, car il lui eût été beaucoup plus simple, plus économique surtout, de chercher le même travail dans l'*Est* du Canada, en descendant au port de Québec ou de Montréal, c'est-à-dire à quatre ou cinq mille kilomètres en-deçà de l'endroit où il s'est enfoncé. Là il se serait trouvé parmi des Canadiens français

et en pays catholique, tout en se délectant de la cuisine française que préparent, dans ces chantiers, des cuisiniers authentiques de la Vieille-France. Enfin, s'il l'eût voulu, il aurait pu prendre une concession de terre arable sur le lieu même de l'exploitation forestière ou dans le voisinage immédiat. Bref, l'expérience est à reprendre, mais dans l'Est : et cette fois je répondrais du succès. »

Malheureusement, les provinces extrêmes de l'Ouest continuent d'attirer les Basques, par la promesse de concessions plus avantageuses, et peut-être aussi, comme l'observait récemment un journaliste canadien, parce que les émigrés d'Es-kual-Herria se désenchantent vite des avantages que leur promettait dans la province de Québec la similitude de langue et de religion. De plus, pour pouvoir s'établir à proximité de Montréal, de Québec ou du lac Saint-Jean, quelques capitaux deviennent nécessaires. Or la plupart des émigrants pyrénéens ne débarquent en Amérique qu'avec une très mince réserve et leurs deux bras. L'exiguïté de leurs ressources les oblige à s'enfoncer dans les régions lointaines de l'Alberta et de la Colombie britannique. Enfin, « l'inquiétude atavique » elle-même porte les Basques qui fuient leur pays à chercher des conditions de vie absolument nouvelles et des régions où rien ne leur rappelle plus ce qu'ils ont abandonné dans l'espoir de trouver « autre chose ». Ils n'émigrent pas à demi.

Une autre lettre que nous avons sous les yeux

ne nous présente pas sous un plus beau jour le sort des émigrés euskariens dans l'extrême Ouest canadien confinant aux États-Unis.

Ceux qui vivent du travail auront eu rarement une plus mauvaise année. Il n'y avait même pas de travail ! Toutes les fabriques dorment, vides. Les rues, pleines de mendians. Dans les villages, beaucoup d'assassinats : dix pour un qui se commettait autrefois. Le mensonge, la haine, la vengeance, la vilenie, maîtres partout. La maladie faisant crever ceux que ne réduisait pas la famine.

La mauvaise année a atteint jusqu'aux bergers des montagnes : pas autant néanmoins que les autres. La laine n'avait pas d'issue : elle est tombée à six sous, pour remonter, cependant, à douze. Les brebis achetées à vingt-cinq francs ne pouvaient se revendre à quinze, du moins sur place. Je connais des bergers du Nevada qui, ne pouvant écouter leurs troupeaux, les ont embarqués dans le train, ont traversé avec eux trois déserts grands comme la France, disant qu'ils feraient quelque chose au marché de Chicago ; et ils sont arrivés à vendre leurs moutons à seize et dix-sept francs tout juste.

En Californie, on a diminué le traitement des domestiques. Au mois d'octobre dernier [1908], il y avait dans trois auberges de San-Francisco cent cinquante jeunes Basques, nouveau-venus et anciens, sans travail. Et ils sont là, les pauvres, ayant pleuré quatre larmes en se souvenant de leur pays où ils étaient si bien !

Au Canada, cette année-ci, nous marchions comme nous pouvions. Si je n'avais pas eu mon lopin de terre et ma maisonnette, je ne sais vraiment ce qu'il m'aurait fallu voir. Car l'Anglais ne connaît pas la pitié.

Ce morceau d'hiver, maintenant, nous avons à passer. Il est froid, à dire vrai; des plus froids qu'il y ait jamais eu. La mesure [le thermomètre] donne 50 degrés au-dessous de zéro, quand vos plus grands froids de là-bas n'arrivent pas à quinze. Dans les écoles, les petits enfants sont en pleurs, criant jusqu'à ce que leur tour soit venu de s'approcher du feu. Quant à moi, cela ne me fait aucun mal et ne me pique même pas la peau. Comme c'est du froid sec, l'ouvrier ne le sent guère, surtout l'ouvrier des forêts, comme moi. S'il était humide, il nous entrerait dans les os, et personne ne pourrait résister dans ces bois, si ce n'est les loups.

Des loups, nous en voyons ici de temps en temps, comme vous, là-bas, des sangliers. Mais ils ne s'attaquent pas à l'homme : ils prennent la fuite.

Pourtant, année mauvaise, famine, froid et loups, je suis tout à fait acclimaté dans ces endroits. Il ne me semble pas qu'il puisse exister de plus beau pays. Ici, l'homme a encore à donner son dernier effort : en France, au contraire, vous êtes vieillis, usés.

Mais, ce qui a le plus contribué à me faire plaisir ici, c'est le fait d'être devenu adroit dans la langue. C'est un langage curieux : il a de rassemblés tous les mots qui se sont entendus jamais sur la terre et leur ayant donné la tête et la queue anglais. Il s'appelle l'*américain*. Attends un peu : tu verras qu'il fera vite siens tous les déserts que possède la terre.

Au reste, si tu connais dans ces pays quelqu'un qui veuille venir à l'Amérique du Nord, dis-lui : s'il est sage, qu'il ne bouge pas de la maison sans se faire d'avance la place ici.

Souvenirs à ceux de la maison, aux gens du village, à tous. En allongeant-allongeant le bras, je te donne une poignée de main.

E. E.

Assurément, ces lettres n'accusent pas une organisation méthodique de l'immigration euskarienne comme elle serait à désirer. Dans toute tentative nouvelle il faut des éclaireurs et des postes détachés. Pourtant on peut espérer que, ces premières expériences faites, les émigrants basques-canadiens arriveront à se grouper en agglomérations homogènes dans ces terres généreuses. Mais sur quel point?

L'Ouest leur offre l'avantage de la concession *gratuite* et du sol prêt à la culture : en revanche, le milieu anglais contrariera fortement leur esprit de corps et leur invincible orgueil national : les écoles neutres et la rareté des prêtres catholiques les laisseront, au point de vue religieux, presque dans l'abandon moral dont ils souffraient dans la pampa argentine. Par ailleurs les provinces françaises de l'Est ont des églises et des prêtres parlant la langue qu'on apprenait aux écoles des villages basques ; mais les concessions ne sont pas absolument gratuites, et elles consistent en âpres terrains à défricher : avant que le blé y lève il faudra livrer une lutte lassante contre les souches séculaires de la forêt. Il est vrai que la peine porte sa récompense : les arbres abattus fournissent de bons matériaux de construction : pendant les longs mois d'hiver le bois de chauffage est à portée de main. Certaines essences sont rémunératrices : l'épinette et le sapin donnent la pulpe, qui sert à la fabrication du papier ; l'érable épanche sa sève sucrée ; les sous-bois sont tapissés de myrtilles dont on

cueille, pour les vendre, les savoureuses baies.

Ajoutons que la Nouvelle-France offre à nos laboureurs émigrants tous les avantages d'une méthode de colonisation parfaitement organisée, à l'américaine. « Les systèmes de *groupes paroissiaux*, nous écrit le Dr Brisson, sont comme les cellules de notre organisme social au Canada. Ils ont produit de si excellents résultats que personne ne songerait à les remplacer par une autre méthode. Rien n'égale, chez nous, la résistance de ces groupes à toute assimilation ou fusion étrangère. Dans certaines parties de notre pays, notamment dans l'Est des provinces de Québec et d'Ontario, comme dans quelques régions du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse, ces groupements catholiques sont devenus un véritable instrument de conquête terrienne sur les autres races. »

Par ailleurs, les Canadiens-Français ont discerné aussitôt les rares aptitudes des Basques pour la colonisation. En décembre dernier, une conférence organisée par une Société montréalaise sur *Le Pays basque* intéressa vivement l'auditoire et détermina M. le Dr Brisson à entreprendre un voyage d'études en *Eskual-Herria* dans le but de tenter une diversion vers le Canada du courant migrateur qui emporte les Basques vers l'Amérique latine¹. De son côté M. Mayer, consul de la Répu-

1. Le conférencier était une jeune fille : M^{me} Elichabe, de Larrau en Soule.

blique Argentine à Montréal, fit connaître au Directeur de la *Société de colonisation* de cette ville les méthodes en usage chez lui pour attirer les Euskariens dans son pays.

Quoi qu'il en soit, les Basques-Français rencontreront toujours au Canada certains avantages fort appréciables. Là, ils retrouveront deux choses que les autres pays ne leur donnent pas : la sympathie du nom français et le culte ou du moins le respect de la religion. Tout ce qui vient de France y est reçu avec une naïve faveur. Un Canadien disait à un missionnaire qui nous a rapporté le mot : « Ma langue ne sait pas bien prononcer vos phrases, *mais mon cœur parle français.* » Aussi voyons-nous sans tristesse partir, aux premiers jours d'avril, vers l'ancienne terre française, ces groupes de montagnards qui, pour être de fiers petits Basques, n'en sont pas moins de bons petits Français¹.

Conclurons-nous de tout cela que les Basques doivent déserter le vieux pays pour aller servir

1 Je ne dis rien de la population basque des îles Saint-Pierre et Miquelon, ces pêcheurs n'étant pas des émigrants proprement dits, puisqu'ils retournent pour la plupart au pays après la saison de la morue. Il y a néanmoins là-bas un clergé basque soumis à la juridiction de Mgr Lé-gasse, protonotaire apostolique, ancien vicaire de la cathédrale de Bayonne. Dans l'article déjà cité, M. Arnould raconte une malheureuse aventure dont ces pauvres marins ont été victimes. Il y a deux ans, découragés de la disette du poisson dans leurs parages, ils s'abattirent soudainement, au nombre de trois mille, sur le Canada et s'entassèrent

magnifiquement les nations grandissantes du Nouveau-Monde? Dieu nous garde d'un conseil aussi exécrable! Non. Dans un peuple stable et organisé en familles-souches, l'émigration *au dehors* ne doit être qu'un mouvement modéré et normal, un petit courant régulier qui n'épuise jamais les réserves intérieures de la source. Pour le peuple basque, l'émigration ne sera jamais qu'un pis-aller, et nous devons consacrer toutes nos énergies à la restreindre, à fixer au sol natal, selon le vœu de Pie X, tous ces terriens fatigués de la terre¹.

Mais il n'en est pas moins vrai que forcément, en vertu de l'inquiétude atavique, de la constitution de la famille, des habitudes prises, un certain courant, plus ou moins considérable, continuera d'entraîner vers « les Amériques » une partie de notre aventureuse jeunesse. C'est ce courant-là que nous voudrions diriger vers les terres les plus profitables.

rent dans la ville de Montréal. « Ce fut un coup de tête, et non une émigration comme elle doit se faire aujourd'hui, selon les rationnelles et sûres méthodes modernes... Il fallut plusieurs mois d'efforts zélés à notre nouveau consul général, M. Henri Dallermagne, et à ses collaborateurs, pour trouver des places à quelques-uns des Saint-Pierrais au Canada, et pour en rapatrier le plus grand nombre. »

1. Le Saint-Père, interrogé par le *Comité des Fêtes* de son jubilé sacerdotal, en 1908, sur ses vœux et ses désirs en cette circonstance, a demandé avec instances que l'on crée des œuvres aptes à diminuer l'émigration et à fixer les populations au sol natal en leur facilitant la propriété d'un coin de terre. Cf. *Il Giubileo sacerdotale del Som. Pont. Pio X*, bulletin mensuel publié à Rome pendant l'année jubilaire.

bles. « Il ne s'agit nullement, dit M. Arnould, de dépeupler et de vider notre beau pays, mais de canaliser dans la direction du Saint-Laurent les mêmes courants d'émigration qui s'en échappent par différentes ouvertures pour se disséminer et se perdre. »

CHAPITRE III

LA PART A DIEU

La fidélité aux sentiments religieux chez les émigrés. — L'aumône d'un berger-poète de Californie. — La *Euskal-Echea* et les traditions chrétiennes. — L'indifférence religieuse à la caserne. — Les doléances d'un chasseur d'Afrique. — La religion des « Américains ». — Les premiers missionnaires basques de l'Argentine. — Un apôtre : le P. Guimon. — État actuel des missions basques d'Amérique.

Dans le pays basque, il est passé de proverbe que « les Américains laissent leur religion aux Amériques ». Il serait plus juste de dire qu'en partant pour les Amériques ils la laissent au village natal.

Évidemment nous n'entendons pas englober sous ce grief tous les émigrants revenus au vieux pays. En signalant ici l'indifférence religieuse de l'ensemble, nous devons reconnaître que bon nombre de nos Américains se font, au contraire, les soutiens des œuvres catholiques de leur village. Nous pourrions en citer plusieurs qui ont pris entièrement à leur charge de relever une église ou de bâtir une école. Beaucoup demeurent fidèles, même par-delà les mers, à la religieuse coutume de faire dire

des messes pour leurs morts sous le clocher natal¹.

Au moment même où s'imprimaient ces pages, nous apprenions qu'un pauvre berger basque du Far-West, en Californie, ayant lu dans un journal l'appel récemment lancé par Mgr l'Évêque de Bayonne en faveur des Séminaires, avait aussitôt

1 M. Ch. Bernadou cite parmi les églises restaurées par les Indianos du XVIII^e siècle la charmante église de Renteria, et par un retour bien naturel vers des régions aux mœurs déjà moins patriarcales il s'écrie : « Heureux pays où, au lieu de gâter les plus merveilleux paysages basques par des caricatures de villas italiennes ou néo-grecques, les enrichis songeaient à l'église de leur petite ville ! » (*En Guipúzcoa. III. D'Oyarzun à Saint-Sébastien.*) De son côté, M. L. Thayer Ojeda mentionne un présent offert à la Vierge la plus populaire du Guipuscoa par un commerçant basque enrichi au Chili : « José Antonio Ugarte y Cortazar, al volver a su patria, regaló a la iglesia de Nuestra Señora de Aranzazu un cáliz y vinageras de oro con incrustaciones de piedras preciosas de gran valor y gusto artístico que aun se usan en las principales fiestas. » (*Navarros y vascongados en Chile*, p. 30.)

L'église de Itsatsou, en Labourd, conserve à elle seule trois précieux souvenirs d'anciens émigrants : un beau tableau flamand du peintre hollandais Pieter Saneredam ou Zaeredam, offert, pense-t-on, par Pierre Daguerre, agent du Roi à Amsterdam, dans les premières années du XVIII^e siècle; de précieux vases sacrés du XVII^e siècle, don d'un *Indiano* du temps; enfin, un saint François d'Assise de Murillo et un saint Christophe provenant d'une ancienne chapelle de Puebla (Mexique). Cf. *Un tableau hollandais à Itsatsou*, par Ch. BERNADOU, dans *Eskualdun Ona*, coll. 1907-1908.

Mentionnons encore les Fonts baptismaux de Fontarabie offerts en 1577 par la corporation des *Navegantes*, et le riche sanctuaire de *San Ignacio de Loyola* où les Basques résidant au Pérou figurent pour une souscription de 60.000 piastres (environ 300.000 francs). — Cf. L. LOUIS-LANDE, *loc. cit.*, p. 815.

envoyé un billet de 100 francs, — toutes ses pauvres économies, — avec une poésie euskarienne.

L'histoire a eu son épilogue. Les élèves d'un petit séminaire basque ont été si touchés de la générosité du pauvre berger qu'ils ont voulu se cotiser pour lui faire hommage d'un beau makila. De son côté l'évêque de Bayonne a envoyé un rosaire et une médaille; et voici comme le bienfaiteur poète répondait tout dernièrement à ces marques de reconnaissance :

Ivy en Californie, 4 octobre.

Notre vénéré seigneur évêque,

Je n'ai pas d'école ni de science pour vous tourner, moi, une lettre comme il faut. Mais c'est mon devoir de vous faire connaître, du moins dans la langue que j'ai apprise avec mes père et mère, comment j'ai reçu les beaux présents que vous m'avez envoyés par Gratien A..., le monsieur missionnaire : une paire de rosaire [un chapelet] et une belle médaille qui a dans un côté Pie X et dans l'autre la Mère-Vierge. Le Père Gratian, dès qu'il était arrivé ici de France, m'avait écrit qu'il voulait s'assurer de mon adresse pour me [faire] parvenir au plus tôt ces vôtres présents. Mais comme je suis toujours dans le métier de berger et n'avais point d'occasion pour aller moi-même à la poste, j'ai allongé [tardé] de faire apporter ces choses. Maintenant j'ai reçu ces choses précieuses et bénites : et qu'elles me donnent de consolation dans les dangers d'ici ! Bon et très vénérable seigneur évêque, je m'efforcerai à conserver ces vôtres souvenirs dans toute ma vie, et me joignant à vos

prières, je ferai moi aussi quelques *Agur Maria* pour la Sainte Église qui est si attaquée au jour d'aujourd'hui. Seigneur évêque aimé, je prends l'audace de vous envoyer ces vers à regarder s'ils sont bons à mettre dans les mains des futurs prêtres [séminaristes]. Je pense que quelqu'un aura la bonté de vous tourner cette lettre au français.

En cela je finis ma simple lettre. Tandis que je vous demande pardon de l'audace que je prends de vous envoyer ces vers simples et tandis que je vous retourne de tout mon cœur mes meilleurs remerciements pour ces vôtres présents on ne peut plus estimables.

Votre humble serviteur,

MANECH E.

Quelques jours après Manech, le berger californien, c'était M. Goytino, de Cambo, un des plus riches propriétaires de Los Angeles, qui se présentait à l'évêché de Bayonne, porteur d'un magnifique anneau pastoral que lui et ses compatriotes des bords du Pacifique offraient à S. G. Mgr Gieure. Sur ce bijou, fabriqué tout exprès à San Francisco avec l'or, les topazes et les améthystes de la Californie, on lisait cette inscription : « Les Basques de la Californie à l'Évêque des Basques. »

Ailleurs encore, en examinant les statuts des associations euskariennes qui se sont fondées en Amérique, nous avons eu l'occasion de saisir sur le vif, dans l'esprit des fondateurs, le souci de « rendre tribut au sentiment religieux et au culte des morts qui sont de tradition dans la famille basque ». La *Euskal-Echea*, en particulier, est demeurée très

fidèle à cette pensée. Chaque année, au mois de juin, elle réunit à Llavallol l'élite de la colonie basque de Buenos-Ayres pour la Fête-Dieu et la procession du *Corpus*. Un journal vasco-argentin rendait compte, cette année, de la traditionnelle cérémonie :

Bien que les jours pluvieux de la semaine passée, la fraîcheur des matinées et l'état boueux des chemins dussent faire présager une très petite affluence, l'humble station de Llavallol vit descendre toute l'élite de la société vasco-bonairienne, notamment les jeunes filles de l'aristocratie qui composent le *Taller de Costuras*. Déjà, les familles des enfants qui faisaient ce jour-là leur première communion nous avaient précédés, avec tous les *vecinos* des villages voisins et le nouveau président de l'association, M. Antonio Irazu.

L'esplanade où sont groupés les divers édifices présentait, à la pâle clarté du soleil d'hiver, la plus vive et la plus belle animation. Devant les pavillons de droite, les petits garçons en habits de fête, joyeux et causeurs au milieu de leurs parents; les fillettes jouant dans leur cour, à droite, en leur simple et élégant uniforme bleu; au milieu, les vieillards bien propres et soignés, en minois des dimanches; les Soeurs et les Pères s'empressant autour des visiteurs et leur faisant parcourir les cours, les jardins, la maison...

A neuf heures, la cloche sonnait pour l'office, et la jolie chapelle érigée dans le pavillon qui porte le nom du vénéré missionnaire basque François Laphitz, se trouvait bientôt complètement garnie. Au cours de la messe solennelle du *Corpus*, le R. P. Supérieur fit une allocution en basque, puis, au chant des cantiques, exécutés par les enfants,

la procession se déroula dans la *huerta* de l'Institut, où les religieuses avaient dressé deux beaux reposoirs...

A onze heures et demie nous reprenions le train; et, tandis que la locomotive nous emportait à travers les monotones campagnes argentines, je me plongeais dans la douceur des vieux souvenirs. Je revoyais les fêtes du *Corpus* dans mon enfance : sous la clarté aveuglante des soleils d'été, les rues tapissées de joncs, les maisons brillamment enguirlandées, les *chistus* (sifres) et les graves tambourins précédant la croix de la paroisse, le dais d'or et d'argent porté par des hommes superbes, puis tout le reste comme à la Euskal-Echea.

Tous ces retours vers un passé lointain me seraient le cœur — avec une indicible douceur pourtant. La cérémonie que je venais de contempler me remuait encore toute l'âme, et je songeais à ces philosophes grecs qui ne concevaient pas qu'il pût exister un peuple assez barbare et assez malheureux pour manquer de croyances et de religion¹.

On a beaucoup parlé de l'indifférence religieuse des soldats basques dans les garnisons. Tout en convenant du fait, nous penchons à croire que cette indifférence provient surtout de l'abandon où on laisse nos troupiers. Du jour où ils trouvent un aumônier qui veuille bien s'intéresser à eux, ils reprennent volontiers le chemin de l'église et savent s'ingénier à merveille, tout gênés qu'ils soient par leur ignorance du français, pour se

1 *La Euskaria* du 27 juin 1908. *Euskal-Echea. La procession del Corpus en Llavallol.*

faire libres les dimanches matins. Un soldat bas-navarrais écrivait récemment de Saintes :

Le dimanche, en bons *Euskaldun*, nous entendons la messe. Nous sommes toujours une douzaine de Basques à la messe de l'aumônier. L'aumônier est extrêmement bon pour nous : après la messe, il vient avec nous causer; et jamais il ne nous laisse partir sans donner un coup de vin. Après, on dira qu'il n'y a que là-bas des prêtres généreux !

Mais je le veux bien : l'argument du « coup du vin » n'est pas des plus élevés en matière de devoirs religieux. Voici une autre lettre de pioupiou qui montre sous un jour plus profond les sentiments chrétiens toujours latents dans le fond de l'âme basque. Elle fut écrite à Bou-Deniben pendant la dernière campagne du Maroc. Je traduis toujours du basque.

Mon cher ami, jusqu'ici j'ai échappé à la mort grâce à vos bonnes prières. Peut-être le bon Dieu aimé ne voudra pas que je meure dans les combats d'après.

Une chose me fait mal par-dessus toutes les autres dans cette guerre. Tous les jours, presque, nous allons aux ennemis, en tête à la mort, sans voir un prêtre. Où as-tu les prêtres? où les sœurs? Le sale et bête gouvernement, celui qui éloigne les prêtres et les sœurs des soldats qui vont à la guerre ! Nous sommes catholiques; alors, pourquoi ne pas laisser avec nous les prêtres?

Au dix-sept mai, nous avons enterré mon infortuné ami, sans prêtre, sans que personne dit une

prière. Les chameaux ne s'enterrent pas autrement ! Un soldat a fait une croix, ayant coupé deux branches dans un arbre, et il l'a mise là, près de la tombe.

Vive lui ! mais à bas les haïssables maîtres de la France et tous ceux qui font un avec eux. Que diraient de ces choses les Basques qui donnent leurs voix aux *rouges* ?

Adieu, mon cher ami, tu prieras pour moi comme jusqu'à présent, que Dieu m'aide ! Et, à la fin de l'été prochain, au nouvel an, que je revoie ce cher aimable Euskal-Herria !

BENAT,
Chasseur d'Afrique.

On le voit à ces divers détails : tous les émigrés ne mentent pas à la vieille devise : *Eskual-dun, fededun* : qui dit Basque dit croyant.

Mais il n'en reste pas moins vrai que beaucoup obéissent singulièrement à cet étrange phénomène qu'on a observé souvent dans maintes populations très religieuses. Admirablement chrétiennes tant qu'elles demeurent dans le cadre de leurs traditions et de leurs paysages, elles semblent devenir indifférentes dès que ne les couvre plus l'ombre de leur clocher. A son foyer, le Basque garde strictement la loi de l'abstinence le vendredi et pendant tout le carême. A l'auberge et hors de son village, il fera gras ces mêmes jours avec une sérénité du moins apparente. Lui qui chante, tous les dimanches, dans les galeries réservées aux hommes, pendant la grand'messe et les vêpres, il oubliera, loin d'Euskal-Herria, le chemin de

l'église ou se mêlera tout au plus aux esprits forts qui prétendent assister à l'office en causant ou en fumant sous le porche.

A l'exemple des premiers soldats basques ou bretons, qui négligeaient leurs pâques pour n'avoir pas à se confesser en français, les paysans de notre beau pays de foi, en Amérique, vécurent sans religion, faute d'églises et de missionnaires. Seulement, en 1857, débarquèrent dans l'Argentine quatre pauvres prêtres souletins ou navarrais, d'une petite congrégation que venait de fonder, en Béarn, un saint prêtre, Michel Garicoits. Ils venaient sur la demande de l'évêque de Buenos-Ayres.

Le chef de la petite équipe était un vénérable vieillard de soixante-quatre ans, originaire de Barcus, en Soule : le P. Guimon. C'était un apôtre fameux dans le pays basque. On l'avait vu se flageller jusqu'au sang pour toucher les pécheurs qu'il poursuivait en diligence, à la chasse, au jeu, — comme François Xavier. A peine débarqué, il se mit à courir après ses Basques. « J'ai cru qu'une fois en possession de la clef des champs, écrivait son compagnon de mission, le P. Harbustan, il allait m'entraîner jusqu'au fond de la Patagonie ; s'il n'en a pas été ainsi, il n'a pas été de sa faute^{1.} » Devant l'immensité de l'œuvre, le vieux missionnaire ne pouvait contenir son ardeur : c'étaient des demandes incessantes d'augmentation des

¹ R. P. Bastide BOURDENNE, *Vie et Lettres du R. P. Michel Garicoits*, p. 175. Toulouse, PRIVAT, 1889.

pouvoirs, pour évangéliser treize provinces du Sud où les Basques étaient nombreux. Il voulait à la fois une église, une résidence, un collège, un clergé indigène d'émigrants sachant la langue du vieux pays, des écoles et d'autres missionnaires, surtout des missionnaires. « Oh ! si les prêtres basques étaient témoins de ce que nous voyons, ils viendraient nombreux à notre secours... Il y a vingt mille Basques ; nous en avons sauvé six mille. » Et lui qui, recevant à soixante-quatre ans l'ordre de s'embarquer pour l'Amérique, avait prosterné ses cheveux blancs sur le sol de France, et l'avait embrassé en pleurant : « Bétharram, Bétharram, il faut donc te quitter ! » maintenant il cherchait à arracher au pays natal ses meilleurs ouvriers pour les employer à de plus grandes misères. Tous les dimanches, il allait à San José de Flores, où ses compatriotes, étaient en grand nombre. Les PP. Harbustan, Sardoy et Larrouy l'aidaient dans sa tâche et s'employaient à l'installation, d'abord pénible, de la petite communauté. Pas un ne devait revoir la France. Ils moururent là-bas, « dévoués et effacés », suivant le mot d'ordre du P. Garicoïts.

Par un dernier rapprochement avec son compatriote de sang, saint François Xavier, le P. Guimond mourut au moment où le rappelait son général et son ami, — un Basque aussi, comme Ignace de Loyola, le supérieur de François Xavier. Et la vie du pauvre apôtre de l'Argentine s'achève sur cette phrase qui achèverait justement celle

du grand apôtre des Indes : « Le vaisseau qui devait le rendre à sa patrie n'apportait que la nouvelle de sa fin prématurée ¹. »

Hormis les quelques milliers d'émigrants que purent atteindre le P. Guimon et ses collaborateurs, toute la première génération de nos Basques a donc vécu dans les *saladeros* ou les grandes fermes sans les consolations de la foi, peut-être même sans les suprêmes secours de l'agonie. Je veux bien que la plupart de ces infortunés aient conservé au plus intime de l'âme la croyance profonde en la religion de leur enfance, mais, chez un grand nombre, l'âpre lutte pour la vie et le souci des intérêts matériels étouffèrent « la vieille chanson ».

Aujourd'hui, de ce chef encore, les conditions ont changé.

Avec l'amélioration matérielle est venu aussi le progrès moral, en supprimant d'abord les hideuses promiscuités des quartiers miséreux, puis, peut-être, les tentations sinistres que suggère la faim. Comme les secours qui visent les corps, les secours spirituels se sont organisés par la fondation d'écoles, d'orphelinats, d'églises : les missionnaires sont venus plus nombreux. Après leurs débuts difficiles, les Bétharramites sont arrivés à construire un grand collège à Buenos-Ayres, avec des fonds fournis par un généreux émigré basque, M. Idiart. Les Jésuites

1 R. P. Bastide BOURDENNE, *Op. cit.*, p. 183.

espagnols établis à Buenos-Ayres et Montevideo, les Bénédictins basques-français de Vitoria ont organisé les missions de campagne. Il y a quelque quinze ans, un prêtre bas-navarrais, le R. P. Arbelbide, organisa en vue des missions basques d'Amérique la Congrégation des prêtres du Sacré-Cœur de Hasparren. Il ouvrit à Mauléon un petit et un grand noviciat qui prospérèrent très rapidement. De 1893 à 1895, la nouvelle institution n'eut jamais moins de vingt-cinq à trente petits Navarrais et Souletins dans ses deux maisons. Des terres furent offertes en Amérique, et il y eut quelques envois de missionnaires. L'un d'entre eux, le R. P. Mendiondo, de Libarrenx, en Soule, a raconté récemment, dans quelques conférences faites au pays natal, les détresses morales et physiques de ses compatriotes d'outre-mer.

De son côté, la *Euskal-Echea*, de Buenos-Ayres, a entrepris d'organiser à l'égal de ses autres institutions l'œuvre des missions de campagne parmi les agglomérations euskariennes de la pampa, et elle vient de confier ce ministère aux RR. PP. Capucins de Guipuzcoa et de Navarre. Par ailleurs elle s'est acquis le concours des dévouées *Servantes de Marie*, d'Anglet, pour l'instruction religieuse des enfants. Enfin les Dames de la *Comisión de señoras* portent la bonne parole dans les foyers pauvres et au chevet des malades.

Sans doute, c'est encore là peu de chose si on envisage le nombre des familles abandonnées dans la grande prairie, et si l'on songe que tous ces

déracinés étaient, dans leur pays natal, des chrétiens aimant leur religion, aimant leur vieux clocher.

Comme la parole d'un prêtre basque arrivant dans ces déserts toucherait ces âmes, demeurées si croyantes dans le fond ! Hélas ! c'est bien le cas de répéter la parole attristée du Maître : « La moisson est bien riche, et si rares les ouvriers !... Priez le Maître des vendanges pour qu'il envoie des ouvriers à ses vignes... »

TROISIÈME PARTIE

LE PROBLÈME DE L'ÉMIGRATION

CHAPITRE PREMIER

LE SORT DE L'ÉMIGRANT

Les pessimistes : la spéculation sur les esclaves blancs; les entrepôts de troisième classe; la ruine de l'élevage, de l'agriculture et du commerce. — Les optimistes : l'Amérique, « terre promise ». — L'ère des tâtonnements : débuts difficiles; guerres et révolutions; misères morales. — La situation présente : améliorations matérielles : conditions d'embarquement; appui des prédecesseurs. Améliorations morales : les œuvres d'émigrants.

Si je me laissais influencer par les poètes, je serais tenté de plaindre grandement le petit paysan basque, qui est allé chercher fortune au-delà des mers. Il nous arrive de là-bas — nous l'avons vu — bien des poésies rustiques et naïves, pleines de nostalgie et de déception. Mais il est entendu qu'on ne croit pas les poètes, et qu'on prend leurs plaintes pour de la tristesse fleurie.

Aussi pessimiste que ses confrères ailés est le prosateur don José Cola y Goity. Son ouvrage, débité d'abord en articles détachés dans les journaux les plus populaires du pays basque-espagnol, *La Unión vasco-navarra*, *Lauburu*, *El Eco de Na-*

varra, El Urumea, El Diario de San Sebastián, a été publié sous le patronage de la *Excelentísima Diputación* de l'Alava, puis adopté par les *E. E. Diputaciones* de Guipuzcoa, Biscaye et Navarre, et répandu par leurs soins dans les *Provincias*. L'auteur avait du moins le mérite d'avoir souffert tout le premier des maux qu'il décrivait. Membre de la Société euskarienne *Laurak Bat* de Montevideo, il avait parcouru les républiques américaines. La détresse de nos compatriotes l'avait profondément écoeuré. De retour en Europe, il voulut se consacrer à la tâche de « diminuer la proportion des émigrants en mettant en lumière les malheurs qui les attendent sur la terre d'Amérique et les ignobles machinations des modernes spéculateurs d'esclaves blancs ¹ ».

On sait quelles étaient à cette époque les conditions d'embarquement dans les entrepôts de troisième classe des grands et des petits paquebots. M. Cola y Goity n'eut aucune peine à se fournir de documents en faveur de sa thèse : dortoirs mal aérés, couchettes infectes, régime et boisson atroces, assistance médicale « gratuite, c'est tout dire », séparation insuffisante des sexes, etc. Bref le bateau n'était qu'un « rendez-vous nauséabond de toutes sortes d'insectes répugnantes » (p. 27). L'auteur rapportait le trait de barbarie d'un capitaine qui, devant les réclamations de six cent vingt émigrants

¹ *La Emigración vasco-navarra. Con un prólogo de Sebastian Abreu y Cerialn.* Vitoria, 1883.

mourant de faim, les fit arroser d'eau bouillante. Il évoquait — avec un peu de tragédie, avouons-le ! — « le bruit sec et lugubre » des cadavres jetés à la mer, de l'autre côté de la cloison, dans le grand silence des insomnies.

Au débarquement c'était encore pis. Les femmes sans travail erraient de rue en rue en demandant l'aumône. Les plus jeunes trouvaient tout au plus asile dans les maisons de tolérance, et si elles s'en échappaient un jour, c'était pour vivre sans mœurs, sans religion, sans forces, sans goût sérieux pour le travail. Les places d'ouvriers étaient toutes occupées par les Chinois, que leur extrême sobriété faisait préférer aux jeunes montagnards aux dents longues. Les domestiques étaient peu demandés, et du reste « la livrée de laquais, aussi humiliante qu'elle est chamarrée d'or, ne sied pas aux nobles enfants de ces montagnes » (p. 75). L'élevage, « cette source la meilleure et la plus considérable de la richesse dans ces pays, l'industrie la plus accessible et la plus profitable à nos compatriotes » était « un peu moins que morte » (p. 37). Les armées révolutionnaires raflaient tout le bétail et paralyisaient le mouvement des *saladeros*. Les pluies d'hiver faisaient mourir les animaux par milliers, et les sécheresses d'été les dispersaient dans la pampa à la recherche de l'eau.

L'agriculture n'était pas mieux partagée. Il régnait une incroyable confusion dans les terrains des particuliers comme dans ceux des États. La propriété rurale était sans défense aucune contre

les incursions des Indiens de l'Araucanie ou du Brésil. Les chemins consistaient uniquement en des ornières encombrées de carros dont les bêtes étaient mortes de froid ¹. Pas de canaux, pas de forêts, pas de pluie, pas d'herbe, pas de ponts; mais, à leur place, « des bacs qui plus d'une fois ont eu une destination exactement semblable à celle du fameux ponton d'horrible mémoire » (les galères).

Quant au commerce, valait-il la peine d'en parler? En quoi consistait l'exportation? « En peu de chose : quelque quantité de laine, un peu de soie de porc, un peu de crin, quelques bœufs, quelques chevaux, quelque peu de viande salée et un rien de plume d'autruche. C'est tout ². »

En un mot : maltraité en route, volé au débarquement, mis tout au plus en possession d'une terre déplorable, exposé au pillage et à l'esclavage, frappé par les fièvres et la phtisie, dupé par les banques, le malheureux émigrant rencontrait en Amérique le plus lamentable des sorts.

Certes nous sommes les premiers à compatir aux fatales déceptions personnelles qui ont inspiré ces

1 « No es raro en invierno encontrar detenida en medio del camino una tropa de carretas (convoy compuesto de media docena de carros) por haberse muerto de frío y hambre las parejas », p. 42.

2 « Pocas cosas : alguna cantidad de lana, un poco de cerda y crin, algunos bueyes, varios caballos, algo de salazón y una poca pluma de aveSTRUZ. He ahí todo », p. 69.

plaintes amères et nous applaudissons aux bonnes intentions de l'auteur, qui a voulu éviter ces mêmes misères à ses compatriotes. Pourtant nous estimons que ces désastres très réels ont été un peu dramatisés et ces infortunes publiques légèrement exagérées. Car enfin, pour nous en tenir seulement à ces dernières assertions concernant le commerce et l'industrie, nous ne les trouvons guère conformes aux statistiques officielles. En effet, voici les chiffres d'exportation accusés pour le pays, les denrées et le temps même auxquels se rapporte l'auteur, par *l'Annuaire statistique de la République orientale de l'Uruguay*¹ :

| | ANNÉES | 1878-1882 | 1883-1887 | |
|----------------------------|------------|-----------|------------|---------|
| Laine | 20.065.388 | pistres | 32.735.780 | pistres |
| Soie et crins | 1.202.872 | " | 1.153.523 | " |
| Bœufs | 5.558.669 | " | 3.716.785 | " |
| Chevaux | 258.855 | " | 270.418 | " |
| Viande salée (et extraits) | 20.776.027 | " | 25.412.598 | " |
| Plume d'autruche | 409.767 | " | 359.857 | " |

Ajoutons qu'à l'exportation de ces denrées l'Uruguay joignait celle d'un nombre considérable d'autres produits tels que les cuirs, les déchets de *saladeros* (cornes, graisses et os), les guanos et les céréales, si bien que son chiffre total d'exportation

¹ *Anuario estadístico de la República oriental del Uruguay. Años 1907-1908, t. I. Montevideo, Dornaleche y Reyes, 1909.*

atteignait dans la première période 96.182.767 P. et 117.824.767 dans la seconde : ce qui représente bien, en dépit des troubles civils, une certaine activité commerciale, si l'on songe que, dans ce même temps, la population totale de la République n'était que de 438.245 en 1879, de 505.207 en 1882 et de 728.447 en 1892.

Au reste, cette période commerciale passe pour une des meilleures qu'ait vue un État constamment déchiré par les guerres civiles. « De 1878 à 1883, lit-on dans l'*Anuario estadístico*, la balance du commerce présente pour la République des soldes favorables qui sont respectivement de 1.500, 2.300, 3.900, et 5.000 milliers de piastres¹. »

Si quelques écrivains, avec M. Cola y Goity, ont noirci un peu trop la situation de l'émigré euskarien, d'autres, en revanche, l'ont dépeinte sous des couleurs trop dorées. Je ne parle pas, évidemment, des tracts et des prospectus de Sociétés de colonisation dont le but est précisément d'attirer des colons en faisant miroiter à leurs yeux une fortune facile et toute prochaine. La préface de l'ouvrage auquel je viens d'emprunter quelques statistiques — un travail sérieux, pourtant, et publié par un bureau officiel du Gouvernement — présente l'Uruguay ni plus ni moins que comme une « terre promise ».

1 *Ibid.*, p. LI.

C'est à juste titre qu'on a appelé l'Uruguay « terre promise »¹.

Il l'est, en effet, par son enviable position géographique sur l'Atlantique et la Plata, par la beauté de son ciel bleu d'une lumineuse transparence et son soleil incomparable, par la parfaite salubrité et la douceur de son climat, par la fertilité de ses prairies vierges, etc.

Terre promise, l'Uruguay l'est aussi par son étonnante vitalité : sa richesse en bétail qui est énorme, si on la compare au chiffre restreint de la population ; ses immenses sources de production presque inexploitées ; le bon marché de ses terres, surtout dans les régions du Nord et de l'Est ; le taux élevé des salaires ; la libéralité de ses lois, coutumes et usages démocratiques, qui ont pour base l'égalité et la liberté ; la culture intellectuelle ainsi que le caractère ouvert, affable, chevaleresque et hospitalier de ses enfants et le cosmopolitisme de sa population.

Terre promise, il l'est encore surtout par les facilités qu'il offre et offrira chaque jour davantage à l'immigrant honnête, pour le faire arriver, dans un temps relativement court, à l'aisance et même à la fortune, comme le fait se vérifie déjà chaque jour entre nous, de la façon la plus éloquente et la plus irréfutable. Il faut le montrer aux nationaux et aux étrangers tel qu'il est en réalité, faire comprendre que c'est une des régions les plus privilégiées de l'Amérique, l'un des pays les plus avantagés par la nature, qui paraît s'être attachée à lui offrir ses dons les plus riches et à l'embellir de ses grâces les plus éclatantes².

1 *Tierra de promisión*, por Carlos M. MAESO.

2 *Anuario estadístico de la República oriental del Uruguay*, t. I, p. XLVII.

Sans atteindre à ce degré de lyrisme, beaucoup d'« Américains » à qui la fortune a souri vantent aussi l'émigration. Ils affirment très haut qu'une fois mis de côté la part des pauvres diables, des *noyés* de toute société, on pouvait considérer la condition d'émigrant en Amérique comme une des meilleures dans la position moyenne des Basques.

Il nous semblerait plutôt qu'il y a lieu de faire deux parts distinctes dans notre jugement : la part du passé et de la lutte, la part du présent et de la conquête.

I. — Il est indéniable que les débuts de l'émigration basque en Amérique représentent une somme navrante de souffrance et de misère. Certes, je n'oublie pas qu'il s'est fait, en peu de temps, des fortunes superbes dans l'Argentine, l'Uruguay et la Californie. J'ai vu revenir somptueusement au vieux pays, et nous éclabousser de leur or, des cadets qui étaient partis avec l'argent du voyage, réuni vaille que vaille. Mais qu'est-ce que la proportion de cinq ou six « Américains » par village, revenus riches ou demeurés là-bas dans de bonnes positions, en regard des quarante mille que l'Amérique nous a pris dans notre génération ? Et qu'est-ce que la fortune de ces unités, si je la compare aux douze cents jeunes gens qui nous quittaient chaque année ? Je m'inquiète de ces milliers de Basques que Montevideo et Buenos-Ayres ont vus débarquer. Je ne les trouve pas tous là où est l'aisance ou le travail normalement rétribué. Dès lors, j'ai lieu de

croire que cette majorité n'ait péri dans les quartiers borgnes des villes où les sans-travail vivent pêle-mêle à douze dans une chambre à deux, parmi des Italiens, des Russes et des Chinois.

De fait, avant que l'ouvrier basque se fût imposé dans les industries américaines par son honnêteté, son travail actif et suivi, son esprit d'initiative, les meilleures places se trouvaient accaparées par des Italiens ou des Catalans, et les moindres par les nègres que n'avaient pas encore exterminés la guerre et la phtisie. Le paysan souletin ou navarrais débarquait au Nouveau Monde sans l'appui d'un patron ou d'un compatriote bien placé, sans la moindre connaissance du travail moderne, de la langue et des moeurs. La pampa n'était pas découverte. Avant que le premier Basque y plantât joyeusement sa bêche, combien de petits paysans des Pyrénées sont morts aux talus du chemin !

De plus, les premiers grands mouvements migrants ont eu la malchance de se rencontrer avec les troubles révolutionnaires. C'est ainsi que les Carlistes qui émigrèrent en masse après la junte de Vergara trouvèrent en Amérique, au lieu de la paix dont ils avaient tant besoin pour se refaire une fortune, l'Argentine tyrannisée par Rosas et l'Uruguay bouleversé par la *Guerra larga*, cette « longue guerre » d'Oribe qui devait durer neuf ans.

Pour ne pas mourir de faim, ils durent reprendre — par intérêt cette fois, et non plus par un dévouement héroïque à une cause adorée — leur métier de soldat. Leur expérience les fit bientôt distin-

guer et placer à la tête des bataillons. Mais ce ne fut jamais qu'un gagne-pain au jour le jour. Cette ressource précaire elle-même leur fit défaut quand, la guerre terminée ou le dégoût ayant pris le dessus, ils cherchèrent une position avantageuse dans les *haciendas* ou les *saladeros*. Pour un petit nombre qui parvint à réunir et éléver quelques troupeaux dans la pampa argentine, combien moururent misérablement sans oser retourner au pays par pudeur ou par la crainte des lois d'exil portées contre les fidèles de don Carlos qui n'avaient pas voulu se rallier à la junte de Vergara ! Ceux d'entre eux qui restèrent dans l'Uruguay furent les moins épargnés par l'adversité, le commerce ayant été paralysé par la révolution de Quebracho, de 1885 à 1886, et les troubles politiques de 1890 et 1897.

A la misère matérielle devait se joindre fatalement la misère morale. Les jeunes Basquaises furent lamentablement exploitées. Croyant entrer au service d'une bonne famille bourgeoise, elles se trouvaient prisonnières dans d'infâmes demeures, dont elles ne soupçonnaient ni la nature ni même l'existence. Plusieurs n'atteignirent pas leur destination et demeurèrent dans quelque bouge de Bordeaux ou du Havre, victimes de l'embauchage odieux qui se pratiquait à ciel ouvert autour des grands ports d'embarquement. Des raccoleurs, qu'un célèbre conférencier belge, le P. Van Tricht, a comparés aux détrousseurs de morts sur les champs de bataille, allaient attendre à la descente des trains les émigrants des campa-

gnes, se donnaient à eux comme des guides et traîquaient ignoblement des bourses et des femmes¹.

II. — Au regard de l'état présent, le tableau n'est plus le même. Après la génération qui pâtit vient la génération qui recueille, et celle-ci doit la moisson à l'obscur peine de celle-là. Les quelque cinquante mille qui arrivèrent les premiers furent les défricheurs : la somme lamentable de douleur que représentent leurs souffrances anonymes constituent un acquis important : leurs larmes ont préparé et fondé l'avenir.

Aujourd'hui, d'abord, les conditions de déplacement ont changé : on ne s'embarque plus comme le P. Guimon et ses compagnons, sur une méchante goëlette, à la *Barre de Bayonne* ; on ne s'entasse plus par centaines à fond de cale sur de la paille. Les grands transatlantiques de Bordeaux ont des cabines communes fort convenables pour les passagers de troisième classe. Mais surtout, au débarquement, nos jeunes Basques trouvent presque toujours un ami, un compatriote obligeant

1 Hélas ! cette race hideuse n'a pas encore disparu ! Moi-même, tandis que je me documentais pour cet ouvrage, j'ai eu fortuitement l'occasion, en gare de Bordeaux, d'arracher à deux de ces vampires plusieurs familles de pêcheurs de Biscaye partant pour le Brésil. D'autre part, si j'en crois le correspondant argentin de la *Gaceta del Norte*, de Bilbao, il resterait encore beaucoup à faire pour l'assainissement moral de certains transatlantiques. Le journaliste cite en particulier la récente traversée d'un bateau d'une Compagnie française bien connue et ajoute rontement : « Aquello ha sido un burdel navegando hacia el infierno. » Cf. *Gaceta del Norte*, 30 de Enero de 1910.

pour les aider dans leurs premiers pas à travers le monde étranger. Ces « Américains » ont gardé le culte de leur hameau natal : ils ne laisseront jamais un de leurs « païs » dans la peine ; s'ils ne peuvent faire davantage, ils lui donneront, du moins, un emploi dans leur fabrique ou leur magasin.

Sont-ils sans relations et sans appui ? Leur qualité seule de Basque leur servira de recommandation. « Le *Café de Bayonne* est près du débarcadère : c'est là qu'on ira les chercher. Aucun certificat ne leur sera demandé ; ils sont Basques, cela suffit ; car qui dit Basque, dit travail, loyauté, honnêteté. Hommes et femmes, on se les dispute, et tous trouvent sans retard un emploi ¹. »

Un témoin digne de foi, le Dr J.-P. de Castro, ministre plénipotentiaire de l'Uruguay près du gouvernement français, déclare de son côté qu'à Montevideo « les Basques en général sont considérés comme le *nec plus ultra* de l'immigration : ils se voient là-bas disputés et sollicités de toutes parts : c'est ce qu'il y a de meilleur pour les travaux des champs et surtout pour l'élevage du bétail, qui est la grande industrie de ce pays. »

Avec l'amélioration matérielle est venu le progrès moral. Nous avons signalé plus haut les principales œuvres qui ont aidé au relèvement de la famille ou des individus : missions d'émigrés, assistance domiciliaire, écoles, asiles et ouvroirs :

¹ LESCA, *Loc. cit.*

Dans les grandes villes, l'embauchage, cette plaie sinistre des ports d'embarquement, rencontre un succès moins aisé avec des émigrants à qui l'école ou le service militaire ont appris un peu de français. Ici ou là, les partants pour l'Amérique peuvent bénéficier de quelques embryons d'œuvres imitant de loin les admirables *Raphael-Verein* allemandes d'Anvers, de Rotterdam ou de Hambourg¹.

1 Les *Raphael-Verein* ou Sociétés de Saint-Raphaël, fondées vers 1871 par un député au Reichstag, M. S. P. Paul Cahensly, ont pour but de venir en aide aux émigrants. Elles comprennent des agences d'information et des agences d'organisation. Les premières ont pour rôle de concentrer entre les mains des bourgmestres et des curés, conseillers naturels du pauvre, des documents sûrs portant les conditions de voyage et de travail pour les différents pays, afin d'éviter les départs à l'aveugle. Les secondes, établies auprès des grands ports d'embarquement, Brême, Hambourg, Anvers et Rotterdam, prennent soin des émigrants au moment du départ. Souvent, les *Raphael-Verein* s'adjointent le secours de quelque œuvre complémentaire à caractère religieux.

On peut citer comme types et modèles d'œuvres d'émigrants celles d'Anvers, l'un des plus grands ports d'émigration européenne.

En 1882, le P. Alexandre de Ascheberg, de la Compagnie de Jésus, jeta à Anvers les fondements d'une œuvre de protection pour les émigrants allemands si nombreux à cette époque. Le P. Lorleberg lui succéda, et, pendant près de vingt-cinq ans, il ne cessa de s'y dévouer, avec l'aide de la section anversoise du *Raphael-Verein* qu'il dirigeait.

Les délégués de la Société accueillent à leur arrivée ces malheureux pour qui l'exil a déjà commencé, leur indiquent des logements honnêtes, leur font les échanges d'argent, s'occupent de leur contrat de passage, en un mot, les couvrent contre toute exploitation matérielle ou morale. En outre, depuis 1887, on a organisé en faveur des

Au mois d'avril dernier (1909) j'ai assisté, dans la chapelle de l'Institut Saint-Ignace d'Anvers, à une des réunions organisées par le *Raphael-Verein*. La plupart des émigrants étaient des passagers de

émigrants un service religieux qui leur apporte, au moment de s'embarquer, le renfort et les consolations d'En-Haut. La veille du départ, on les réunit dans l'église de Saint-Ignace, on leur fait une exhortation dans leur propre langue, on en confesse un grand nombre et on leur distribue catéchismes, livres de prières, tracts religieux, chapelets, scapulaires et autres objets de piété. Depuis plusieurs années, le mouvement d'exode s'étant fort accentué chez les Polonais, les Pères Jésuites ont organisé en leur faveur un service religieux analogue, dont le soin a été confié au P. Wunsch, aujourd'hui directeur général de l'Œuvre.

Dans le courant de l'année 1907, les réunions d'émigrants ont été tenues cent cinquante-deux fois dans l'église de l'Institut, et elles ont été suivies par 18.572 personnes, amenées par le délégué du *Raphael-Verein* allemand. Ce chiffre se décomposait comme suit : 12.977 Polonais; 1.173 Allemands, Autrichiens ou Hongrois parlant allemand; 1.235 Hongrois; 510 Slovaques ou Bohémiens; 2.635 Russes, Ruthènes, Lithuaniens, Croates, Serbes, sans tenir compte de quelques Belges et Italiens. Un grand nombre se sont confessés en polonais, russe et allemand; des instructions imprimées leur ont été données en sept langues différentes (hongrois, flamand, allemand, italien, ruthène, tchèque et polonais), ainsi que des cartes de recommandation pour les délégués du *Raphael-Verein* allemand d'outre-mer. Depuis 1887, plus de 200.000 émigrants ont assisté au service religieux de l'église Saint-Ignace, et en tenant compte de la période précédente où l'œuvre n'était pas encore régulièrement organisée, ce chiffre monte à 220.000. — Cf. *La Civiltà cattolica* du 20 février 1909 : *La Società di S. Raffaele per la protezione degli emigranti cattolici*.

Sans viser à des résultats aussi grandioses que ceux du *Raphael-Verein*, ne pourrait-on pas fonder à Bordeaux, pour nos Basques émigrants, une œuvre analogue à celle

la Compagnie anglo-allemande, la *Red Star Line* : Hongrois, Tchèques, et Polonais. Une trentaine seulement, cette fois, de pauvres gens : hommes au visage terreux et aux cheveux longs, jeunes femmes en casaque jaune, verte ou rose, coiffées comme les vieilles, en pays basque, du mouchoir de tête à fleurages tombant en pointe sur le dos, fillettes en longue robe rouge, garçonnets lourdement habillés et chaussés de gros souliers. Quand l'aumônier parut, surtout quand il commença de parler, toutes les têtes se redressèrent dans l'attente des mots du vieux pays. Mais c'était de l'allemand. Et un à un, après quelques efforts visibles pour comprendre, la plupart des fronts se baissaient avec tristesse. Puis, tout d'un coup, ils se relevaient : l'accent avait changé. Et tandis que les fronts allemands, inclinés dans la pénombre, remuaient, maintenant, les avertissements reçus, les regards découragés de tout à l'heure brillaient de fièvre en entendant palpiter sous les dorures de cette église lointaine les syllabes aimées qui évoquaient le pays absent. Enfin, une troisième fois, le ton variait, et tout à coup, dans l'auditoire, dix, quinze voix s'élevaient pour

de l'Institut Saint-Ignace à Anvers? On accueillerait ces infortunés, on les conduirait dans des asiles sûrs, on s'occuperait de leurs changes, on leur ferait remplir, au seuil du grand voyage, leurs devoirs de chrétiens et on ne les quitterait qu'aux premiers grondements de l'hélice, avec les paroles du vieux pays. J'ai idée que ni les dévouements ni même les ressources ne manqueraient à la nouvelle fondation.

répondre à la salutation du prêtre. C'étaient les Tchèques.

Après le sermon, l'aumônier passait dans les rangs et tendait une petite sébile — car ces pauvres gens tiennent à tout prix à donner leur obole, la valeur d'un ou deux centimes, — puis il posait sur l'épaule de chaque émigrant un scapulaire bleu. La plupart le laissaient là, par gaucherie, jusqu'à ce qu'un vieux paysan aux cheveux collés sur les tempes eût montré ce qu'il fallait en faire, en dégrafant largement son gros paletot pour passer l'image à son cou.

Ce fut encore ce vieux qui donna le branle pour le confessionnal. En tâtonnant, car il était presque aveugle, et faisant sonner ses gros souliers ferrés, il s'agenouilla. Une lampe électrique placée près de lui gênait ses yeux et lui donnait peut-être l'impression d'un regard suivant le mouvement de ses lèvres. Gauchement, il appliqua sur sa tempe son chapeau mou contenant les feuilles distribuées tout à l'heure par l'aumônier, et fit sa confession. Pauvre homme ! la terre l'avait rudement meurtri ! Elle s'était collée à sa figure, elle avait déchiqueté ses paupières et brûlé ses yeux. Qu'allait-il donc faire en Amérique ? et le Nouveau Monde avait-il besoin de ses vieux os ? Sans doute il ne survivrait pas à la traversée. Il mourrait sur la grande mer glauque. On le jette aux requins ; et le grand paquebot s'arrêterait un instant dans sa course sauvage pour que cette carcasse tchèque n'allât pas s'empêtrer dans l'hélice !



UN DÉBARDEUR BASQUE A BUENOS-AYRES.



Tandis que le vieux se confessait, il s'était fait un grand silence que coupaient seulement quelques voix fraîches d'enfants jouant dans la rue. L'une, surtout, très proche de la porte, parlait avec une netteté très douce, comme si elle se fût élevée dans l'église même. Et, à cet accent d'une voix enfantine, une jeune femme aux yeux très grands et très tristes, qui attendait son tour devant le confessional, se retournait pour regarder longuement. Avait-elle laissé là-bas quelqu'un de cet âge qui l'appelait peut-être, maintenant, avec cette même voix ?

Quand les confessions furent terminées, le délégué du Raphaels-Verein reprit le groupe des émigrants et le reconduisit dans les garnis des petites ruelles avoisinant le port.

Le lendemain j'allai voir ces malheureux à bord de leur bateau, — un superbe paquebot de la *Red Star Line* qui portait un nom d'une cruelle ironie pour un navire d'émigrants : *Valerland* (Patrie). Hélas ! les dorures des rampes et jusqu'aux éclats bruyants de la fanfare du bord cachaient bien des tristesses ! Dans les « casiers » de troisième classe beaucoup d'émigrants s'étaient couchés déjà pour ne pas voir tout cet étalage de luxe et de gaîté. Le hublot rond jetait une lueur blafarde sur ces formes accroupies ou étendues comme sur des rayons de caves.

Pourtant la plupart de ces hommes étaient contents de voir des prêtres parmi eux. Ils posaient leurs lèvres sur nos épaules puis sur nos

mains, et causaient avec mon compagnon, l'aumônier du *Raphael-Verein*. Mais déjà on tirait les amarres. Nous dûmes descendre; et bientôt le splendide bâtiment qui abritait tant de muettes détresses s'ébranlait aux absurdes éclats des cuivres de sa sauvage fanfare. Une seule chose en ce moment où je songeais tant à mes Basques émigrés me mettait dans l'âme un peu de douceur: c'est que de ces hommes et de ces femmes quelques-uns s'en allaient moins inquiets au sujet de l'autre vie, puisqu'ils avaient purifié leurs âmes dans la perspective des naufrages possibles, et le cœur moins vide, puisque sur ces rives que leur bateau avait touchées ils avaient rencontré un peu d'amitié exprimée dans la langue de leur vieux pays.

A défaut d'œuvres aussi bien organisées que les *Raphael-Verein*, les Basques émigrants ont du moins, dans la plupart des grands ports, un compatriote qui tient une auberge dont l'enseigne est bien connue dans le petit pays. On y retrouve le parler et jusqu'à la cuisine d'*Eskual-Herria*. Le maître, qui connaît bien la ville, aide les émigrants dans tous leurs pauvres besoins.

Ainsi quel partant pour le Nouveau Monde ou quel émigré, au retour d'Amérique, n'a connu ces dernières années, à Bordeaux, le propriétaire de l'*Hôtel du Printemps*, Jean Vidart? C'était un paysan de Sainte-Engrâce, en Soule; jeune, intelligent, dévoué. Bientôt la petite auberge qu'il avait louée, puis achetée près de la gare Saint-Jean,

s'était trouvée trop petite pour les « Américains » qui y affluaient. Il avait acquis alors ce nouvel immeuble, où il a reçu, jusqu'à sa mort, ses compatriotes comme des frères. Il menait crânement à travers Bordeaux ces pauvres équipes extasiées et gauches, il les accompagnait aux Docks, les recommandait aux hommes du bord, s'occupait des bagages, des billets, des cabines. A l'hôtel, la maîtresse de maison, qui était de Bidarray, en Basse-Navarre, possédait l'art des *piperrada*, dont le fumet brûlant prolongeait — ou devançait — l'illusion de la table de famille.

Ajoutons enfin, pour clore cette revue des améliorations modernes, que la proportion des émigrants déserteurs ayant notamment baissé depuis quelques années dans le pays basque, peu de nos partants se trouvent condamnés, comme par le passé, à devoir attendre, vaille que vaille, à l'étranger, une lointaine limite d'âge ou une amnistie. Aujourd'hui, la plupart de nos jeunes gens, familiarisés au français, qu'ils ont appris à l'école, ne redoutent plus le service militaire dans les garnisons du Centre ou de l'Est. Et beaucoup, après leurs deux ans de séjour dans un régiment, partent pour les Amériques, se mettent en règle près du consul et tentent fortune avec cette assurance que donne la pensée d'avoir toujours une porte ouverte pour le retour, si l'aventure tourne à mal.

Le fait est donc certain. Il ressort de tous ces chefs que l'émigration basque ne se produit plus dans les conditions lamentables des débuts.

Mais du fait que la condition temporelle et morale des émigrés se trouve aujourd'hui si bien améliorée, allons-nous conclure en faveur de l'émigration en masse vers la pampa? Assurément non. Cependant ne touchons pas encore aux conclusions générales, et bornons-nous à constater que le peuple basque possède, à l'heure actuelle, l'assurance que ses émigrés auront, au prix d'une peine modique, leur bonne place au soleil dans les champs du Nouveau Monde.

CHAPITRE II

LA PART DU LION

La grande émigration militaire du XVII^e et du XVIII^e siècle : son influence politique, économique et morale. — La nouvelle émigration : Hommes d'État et hommes d'œuvres. — L'élément basque dans la formation de l'aristocratie. — Les défricheurs de pampas. — Les cités nouvelles. — L'accroissement de l'élevage, du commerce et de l'industrie.

Un point qu'on ne nous disputera guère est le suivant : le profit le plus net de l'émigration basque est resté aux pays qui ont su s'attirer nos foules.

Une grande nation est une organisation, à la fois trop forte pour être ébranlée par quelques misères de plus dans les couches de la société, et assez délicate pour mettre à profit l'influence des puissants qui lui prêtent l'appui de leurs richesses ou de leur génie. C'est dire que les grands pays d'immigration — surtout l'Argentine et l'Uruguay — n'ont été nullement diminués dans leur force ou leur prestige, par les milliers d'émigrants qui y ont péri de faim ou de misère, et qu'ils ont prodigieu-

sement grandi du travail des heureux qui se sont élevés au faite de leur nouvelle société.

Tout d'abord, la rapide esquisse que nous avons tracée, dans notre *Première Partie*, de la grande émigration militaire des XVII^e et XVIII^e siècles a déjà fait toucher du doigt les avantages industriels, politiques et financiers que les républiques américaines ont tirées de l'élément migrateur euskarien. L'Uruguay, l'Argentine, le Chili, le Paraguay, les Philippines lui doivent la fondation de leurs capitales. Les noms qui ont présidé à ces diverses fondations sont demeurés enracinés dans le pays, et aujourd'hui encore restent attachés aux familles qui détiennent le pouvoir ou la richesse. Un publiciste chilien a calculé que les trois quarts des généraux, des soldats et des hommes politiques qui se sont illustrés dans cette république pendant le XVIII^e siècle, étaient Basques ou descendants de Basques; et sur 5.000 noms de familles apparus depuis la *Conquistla*, 1.500 sont de marque euskanienne authentique. Dans le cours du XIX^e siècle, le même écrivain a compté soixante-cinq familles de Basques célèbres : capitans, *maestres de campo* et *corregidores*. A ses yeux, la raison de cette affluence et de ces rapides succès gît d'abord dans l'affinité de climat et de nature du sol qui existe entre le Chili et le pays basque, puis dans une tradition qui s'est créée rapidement au sein des familles. Ainsi il suit pendant près d'un siècle plusieurs lignées d'oncles et de neveux, ou d'ainés et de cadets, qui se sont attirés successivement au Nou-

veau Monde. Tels les Lecaros y Egosqüe, de 1694 à 1788, les Palacios y Zañartu, de 1698 à 1730¹.

Au Venezuela, un autre écrivain mentionne l'existence d'une centaine de familles basques enracinées dans le pays, depuis l'occupation espagnole, et y ayant tenu des rôles importants. Aujourd'hui encore leur action continue d'être profitable à la république. « Étudiez de près, dit M. A. Rojas, l'élément andalou, castillan, ou catalan, et l'élément basque. Vous vous rendrez vite compte que ce dernier est le seul à avoir survécu à tous les troubles des siècles passés, le seul à avoir laissé, pour les générations à venir, des œuvres impérissables; aucun n'a rempli dans l'histoire du Venezuela un rôle aussi fécond, aussi utile, aussi bienfaisant...

« Ce que nous continuons, surtout, à lui devoir encore, ce sont nos mœurs et nos traditions domestiques. La famille en son sens très général de « patrie », la famille en son sens courant de « foyer » : telle est la grande tradition des Basques en tout temps et tout pays. C'est pourquoi presque toutes les familles vénézuéliennes d'origine basque gardent comme un legs des ancêtres ces coutumes austères du passé : ténacité dans l'accomplissement du devoir, franchise et honnêteté dans les relations, fermeté presque rigide dans les opinions². »

Les traces de la première émigration militaire

¹ L. THAYER Y OJEDA, *Vascongados y Navarros en Chile*, pp. 24, 26, 34.

² Aristides Rojas, *Elemento vasco en Venezuela*, p. 22.

du XVII^e et du XVIII^e siècle sont moins sensibles dans l'Argentine et l'Uruguay. Là, l'influence euskarienne est plus récente, peut-être, mais beaucoup plus profonde et plus visible encore.

Tout d'abord, dans le tas des défricheurs de pampas ou d'abatteurs de bœufs qui leur venaient des vallées pyrénéennes, l'Argentine et l'Uruguay — comme le Mexique, du reste, et comme le Brésil — se sont choisi pour leur gouvernement la part du lion. Trois des républiques latines ont été présidées simultanément par trois descendants de Basques : le Chili par Errazuris, l'Argentine par Uriburu, l'Uruguay par Idiarte Bordá. Un Elizalde a été ministre des Finances sous le général Mitre, à Buenos-Ayres, et un émigré d'Ainhoa, Quirino Costa, vice-président de la République. Le chef du parti radical qui a été député, sénateur, ministre et gouverneur de la province de Buenos-Ayres, s'appelle Hirigoyen; un Etchagüe a été deux fois gouverneur d'Entre-Ríos; les Iriondo ont occupé, pendant vingt ans, le pouvoir à Santa-Fé; Udaondo, Ugarte, furent des gouverneurs de la province de Buenos-Ayres; un Udaondo encore sera candidat aux prochaines élections pour la présidence de la République Argentine; Etcheverry fut ministre des Travaux publics; Amespíl, ingénieur en chef des travaux hydrauliques; Berduc, ministre des Finances; Bettbeder, amiral et ministre de la Marine; c'est lui qui organisa et confia au commandant Irízar l'expédition antarctique qui sauva Nordenskjold.

Par ailleurs, l'émigration a appelé les œuvres de bienfaisance. Des missionnaires, des éducateurs sont venus à la suite de leurs compatriotes, et l'Amérique en a profité. En 1852, un Bayonnais, M. Larroque, et un Béarnais, M. Peyret, étaient chargés par le général Urquiza, lui-même descendant de Basques, de fonder un collège à Concepción del Uruguay. De ce collège sortirent deux présidents de la République : Carlos Pellegrini et le général Roca, plusieurs ministres et nombre de personnages politiques qui ont puissamment contribué à la prospérité de l'Argentine.

Cet avènement des Basques aux hautes charges et aux grandes fortunes a eu pour résultat leur infiltration dans l'aristocratie sud-américaine. « Si l'on recherche le résultat de l'émigration basque, dit M. Olphe Galliard, on trouvera la création d'une nouvelle société prospère où les moyens d'existence, les établissements d'instruction, les journaux, les pouvoirs publics sont entre les mains d'individus d'origine basque, ou tout au moins ont fortement subi l'influence de cet élément ¹. »

De son côté un grand quotidien de Buenos-Ayres faisait remarquer, au sujet d'une nouvelle fondation euskarienne, que l'élément basque était « largement et dignement représenté dans les hautes sphères du gouvernement, dans la haute

¹ *Le Paysan basque du Labourd*, p. 451.

société, dans le haut commerce, dans les industries les plus importantes¹ ».

Et ces paysans aristocrates se sont révélés si foncièrement gentilshommes qu'ils n'ont pas tardé à supplanter les restes des anciennes grandesses espagnoles et à donner le ton dans toute la haute société. Beaucoup de ces familles bonairiennes que le prince Louis d'Orléans nous présentait récemment comme les restes de l'aristocratie « terrienne » ont leur ascendance et leur nom dans un petit village du Labourd ou du Guipuzcoa; et leurs « traditions vénérables », leur « unité de race », leur « esprit de famille », ne sont pas toujours ce que pense un observateur qui ignore leur origine.

Naturellement ces familles pyrénéennes ont apporté avec elles, dans leur monde nouveau, quelque chose de leurs mœurs ataviques. Qu'on lise par exemple ce trait de rapports entre jeunes gens :

« Jeunes gens et jeunes filles, aux deux extrémités de la salle, forment deux blocs séparés et hostiles, réfractaires à toute tentative de fusion. De loin en loin seulement, quelque jeune homme, plus téméraire, s'approche d'une jeune fille, lui offre le bras, et gravement l'emmène à travers les salons où se presse la foule élégante. Cela s'appelle « *sacar las niñas* », faire sortir les jeunes filles². »

1 *El Nacional* du 7 juillet 1908.

2 Prince Louis d'ORLÉANS BRAGANCE, *L'Argentine*, dans *Le Correspondant* des 10 et 25 juillet 1908.

Ne se croirait-on pas dans quelque village de Soule ou de Basse-Navarre, au moment où, les *sauts basques* finis, les jeunes gens vont au groupe compact et isolé des jeunes filles pour les *tirer* (*sacar*) une à une par le petit doigt?

Voici encore le dimanche des fêtes locales dans les familles basques :

« C'est dimanche, et nous nous asseyons, par spéciale faveur, à une de ces tables jalousement réservées autour desquelles se réunissent chaque semaine, le jour du Seigneur, les grandes familles de Buenos-Ayres. L'aïeule vénérable préside. Autour d'elle, dans un joyeux désordre, s'entremêlent fils et filles, gendres et brus, petits-fils et petites-filles. Il y a dix, il y a quinze, il y a vingt convives : on ne sait jamais d'avance. Vient qui veut, suivant ses loisirs. Les familles sont énormes. Chaque ménage normalement a une demi-douzaine d'enfants. Beaucoup dépassent la douzaine. »

Pour apprécier à sa vraie valeur le service que les Basques ont ainsi rendu à l'Argentine, il faut bien considérer qu'en un pays jeune et encore dans la période de formation, l'aristocratie n'est pas un vain titre, un rouage mort, une galerie de portraits ou de noms. Elle est la première équipe des premiers arrivants : la classe des premiers travailleurs, des premiers audacieux, des premiers génies à qui la fortune a souri, en un mot la classe des premiers riches. Elle représente le capital important de la nation. Dès lors, grossir ses rangs c'est grossir ses

fonds, corser son crédit. Tout contingent nouveau qui lui arrive muni de ses droits d'entrée, c'est-à-dire, d'imposants capitaux, constitue un apport à la richesse publique et une garantie de plus pour le budget. Donc de ce chef, les fondateurs ou les réformateurs de l'aristocratie doivent être considérés comme les premiers bienfaiteurs de la nation.

Or, quand une classe de la société s'est fortifiée au point d'obliger l'État à lui témoigner des égards intéressés, elle devient forcément la pépinière des hommes à qui seront confiées les fonctions importantes et les charges en vue. Au reste, elle seule peut subvenir aux frais d'éducation et de déplacements qu'exige la préparation à ces hautes carrières. Dès lors, former une aristocratie c'est fournir à l'État l'élite où il choisira ses premiers politiciens, ses premiers diplomates, ses premiers capitaines.

On a vu plus haut que de ce chef encore les colonies euskariennes ont payé un large tribut aux républiques latines d'outre-mer.

Mais l'Amérique n'a pas tiré profit seulement de l'élite des émigrants. Elle s'est enrichie du travail énorme et muet de la foule anonyme. Ce sont des Basques dont on ne cherche pas le nom qui ont, pour la première fois, mordu la pampa avec leurs petites charrues : aujourd'hui ces déserts sont une source d'immenses richesses. Des terres que les premiers colonisateurs avaient payées 2.000 francs la lieue valent, trente-cinq ans

après, jusqu'à 900.000 francs la lieue. Le prix du fermage y monte jusqu'à 80 francs par an et par hectare. « Comme on est loin — dit le prince Louis d'Orléans — de l'estancia traditionnelle où, sur d'immenses étendues, à peine clôturées, les animaux paissaient, exposés à toutes les intempéries, se nourrissant de l'herbe naturelle des prairies !... Ici, la prairie primitive n'existe plus. Les 7.000 hectares de l'estancia, soignée comme un jardin, se sont transformés en une vaste luzernière, permettant non seulement de nourrir trois et quatre fois plus d'animaux, mais de leur donner un fourrage de choix. Des écuries et des étables ont remplacé l'antique « corral ». Des clôtures de fil de fer séparent soigneusement les domaines des différentes races. »

Les Basques n'ont pas été seulement les premiers et les plus audacieux pionniers de la grande prairie, les vrais organisateurs des *haciendas*; ils ont créé les industries les plus importantes du pays; ils ont fondé la plupart des sociétés de mutualité espagnoles et françaises; ils ont donné à plusieurs *pueblos* du littoral ce rapide essor qui en a fait des villes florissantes. Déjà en 1859, alors que Bahía-Blanca, l'un des ports aujourd'hui les plus mouvementés de l'Argentine, n'était qu'une misérable agglomération de ranchos grisâtres soufflétés par les tourbillons de sable et de salpêtre, un ingénieur italien dont le fils devait arriver un jour aux plus hautes charges de l'État, C. E. Pellegrini, signalait la présence des Basques sur cette grève

où s'élèvera un jour la capitale de la pampa¹. Alors ils s'occupaient modestement à la fabrication des briques, leur métier des difficiles débuts. Aujourd'hui ils ont à Bahía-Blanca, sur la *calle Chiclana*, la grande rue commerçante, un hôtel basque, le *Laurak Bal*, et des magasins superbes, comme ceux de la casa Duprat, Aguirrezábala y Cia. Autour de la ville, dix-huit quartiers ou domaines variant entre cinq et dix lieues carrées leur appartiennent et portent encore leur nom².

Des Basques inconnus multiplièrent dans la

1 Informe dirigido al Ministerio de la Guerra y Marina en el año 1859 por el Ingeniero señor Carlos E. Pellegrini. — Cité par *Las Ciudades Argentinas en el centenario 1810-1910. Álbum de « El DIARIO »*. Bahía-Blanca. Primera edición. Buenos-Ayres, 1910.

2 Ce sont, à l'ouest de la ville : les domaines de Bordeu (2 quartiers), Juan Harriet (2 quartiers), Ignacio Etchandi, Martin Laxague; au nord, les domaines de Lanusse y Olaciregui (3 domaines), Miguel Etcheto (2 quartiers), José E. Uriburu (2 quartiers), A. Bascochea, José F. Eyzaguirre, Pedro Eyrerachea, Sisto Laspur, Gabino Etchavarria.

Les quartiers de l'Est acquis par la Compagnie des Chemins de Fer du Sud se composent uniquement de terrains nitreux où les ouvriers qui travaillent aux trois grands ports en construction ont élevé leurs abris provisoires. La population totale de Bahía-Blanca, qui était de 1.472 habitants en 1869, de 3.201 en 1881, de 12.996 en 1890, de 24.951 en 1901, et de 35.755 en 1906, d'après les documents officiels, s'élèverait actuellement au chiffre de 50.000 environ, représentant à la fois la population urbaine, rurale et flottante.

Le mouvement des ports, en 1907, accuse un chiffre de 391.136 tonnes de marchandises importées (matériaux de construction et charbons) contre 925.709 tonnes d'exportation (blé, laines, cuirs, viandes congelées), 438 entrées et 354 sorties.

prairie indienne ces troupeaux de cinquante et cent mille moutons qui ont développé extraordinairement le commerce des laines et de la viande salée ou congelée. Dans ces douze dernières années l'exportation argentine du maïs est montée de 51 millions à 361 millions; celle du blé de 97 millions à 432 millions; celle de la laine, de 151 millions à 321 millions; celle de la viande, de 10 millions à 109 millions. L'an dernier, la capitale, à elle seule, a exporté 3.673.778 moutons et 1.209.998 quartiers de bœufs. De 1888 à 1908, le nombre des « bestiaux rouges », bœufs, vaches et veaux, s'est élevé de 21.963.930 à 29.116.625; celui des brebis et des moutons, de 66.701.097, à 67.211.754; celui des chevaux, de 4.262.917 à 7.531.376; celui des porcs, de 403.203 à 1.403.591. Actuellement l'ensemble des bestiaux de l'Argentine est évalué à la bagatelle de *trois milliards* environ. Or, ces denrées représentent précisément les industries auxquelles nos paysans migrants se sont adonnés.

M. Daniel Muñoz, ministre plénipotentiaire de l'Uruguay près du gouvernement argentin, déclarait naguère que, « dans toutes les républiques de la Plata, les Basques ont été des facteurs extrêmement importants pour la richesse et la colonisation ». Il rappelait que des Basques, Juan de Garay et Bruno Mauricio de Zabala, avaient fondé les deux cités les plus florissantes de l'Amérique latine : Montevideo et Buenos-Ayres. Et il ajoutait :

« Suivant les traces de ces deux nobles devan-

ciers, les Basques commencèrent à émigrer au Rio de la Plata. Ils se répandirent sur les deux rives incultes du fleuve, et quand ils les eurent fertilisées et peuplées de troupeaux, ils s'adonnèrent à l'industrie de la salaison. Ils ont été les premiers et meilleurs ouvriers de nos *saladeros*. Ils en supportaient sans défaillances les rudes besognes, en hommes à qui des mœurs saines donnaient un corps vigoureux...

« Peu à peu les Basques devinrent maîtres de la terre où paissaient leurs troupeaux; et, peuplant le désert, groupant leurs maisonnettes sur l'emplacement des cités aujourd'hui prospères, ils étendirent la zone de la civilisation. Nombre de ces familles honnêtes et laborieuses qu'ils ont fondées jadis occupent aujourd'hui les premiers rangs dans l'armée, dans la magistrature et la diplomatie, au parlement et au barreau.

« D'autres émigrants sont venus, plus tard, qui ont puissamment contribué au merveilleux progrès de ces régions de la Plata. Mais nous ne devons pas oublier que les Basques ont été des premiers à venir dans ces plaines à peine encore sorties de l'inconnu, et que Basques ont été nos premiers bergers, nos premiers laboureurs, nos premiers industriels. Nous devons nous souvenir qu'ils ont fondé nos cités les plus florissantes, qu'ils ont créé beaucoup de nos plus illustres familles, qu'ils ont été le noyau de toute une race d'hommes qui se sont distingués dans les multiples manifestations de notre vie agraire, commerciale et politique.

« Dans cet organisme complexe et puissant de la société bonairienne ou uruguayenne, l'un des plus énergiques facteurs d'activité est le sang basque qui court dans ses veines, le sang clair et pur d'une race forte, saine, entreprenante, honnête et belle ^{1.} »

Le gouvernement argentin savait donc bien ce qu'il faisait quand, vers 1856, au lieu d'enrayer ce mouvement fatal qui emportait vers ses rivages notre plus belle et plus robuste jeunesse, il le fomentait secrètement et l'encourageait, même en public, par de séduisantes promesses. Et ce fut pour reconnaître officiellement ces bienfaits de l'immigration euskarienne que le Président de la République argentine tint à poser lui-même, en 1905, la première pierre de la maison basque, la *Euskal-Echea*.

Maintenant une question se pose : la prospérité de la République Argentine peut-elle justifier l'émigration basque et constituer un argument en sa faveur ? En d'autres termes : le développement de l'Argentine peut-il compenser la perte de nos quatre-vingt-dix mille Basques-Français et méritait-il un pareil sacrifice ?

Je voudrais répondre sans orgueil et sans colère, et ne pas estimer au-dessus de leur valeur le sang et les larmes de tant de milliers de mes

¹ *Caracteres de la etnología vascongada*. Buenos-Ayres, 1905.

compatriotes. Je demanderai : cet âge d'or, ce progrès, que seront-ils ? M'affirmez-vous qu'ils seront le développement ordonné, large et lumineux d'une nation qui met à la base de ses agrandissements le règne de Dieu, et puise dans les leçons de l'Église la force de dominer sagement les fougues des modernes novateurs ? Alors, sans laisser de m'apitoyer sur tant de poignantes misères, je considérerai ce sang et ces larmes comme la rançon d'une grande tâche que Dieu aura assignée aux hommes de ma race et de ma génération ; et ce n'aura pas été un spectacle sans noblesse que celui de ce petit peuple envoyant ce qui lui restait de sa rare jeunesse périr au-delà des mers, pour l'épanouissement d'une nation nouvelle. Mais, au contraire, si l'Argentine, suivant le courant ordinaire du progrès contemporain, devait substituer à Dieu le veau d'or et se prendre elle aussi à « éteindre les étoiles », oh ! alors, dût-elle couvrir les vieux mondes d'une gloire incomparable, je ne me consolerais pas de songer que, pour *faire cela*, une mère, un jour, a dû pleurer ou qu'un vieux paysan a dû mourir, dans un pli des bruyères, sur la pampa, sans qu'un prêtre de sa langue ait pu bercer son agonie.

CHAPITRE III

LES INTÉRÊTS DU PAYS ET DE LA RACE

Les intérêts de la France : pertes économiques et militaires. — La France indifférente. — Les intérêts du pays basque; pertes et profits : l'agriculture, le raffermissement des domaines, le réveil de l'initiative; mentalité d'outre-mer : la folle marche.

Et la France? Et le peuple basque? le mouvement migrateur leur a-t-il apporté du bien ou du mal?

On a dû sentir à l'indécision de nos conclusions passées que nous attendions, pour dire notre dernier mot, d'avoir envisagé les intérêts les plus graves qui soient ici en jeu : ceux de la patrie et de la race. Tous les autres, ceux des individus comme ceux des nations étrangères, seront subordonnés à ces derniers.

I. — En ce qui concerne la France, je dois avouer que je n'arrive pas à me convaincre que l'émigration basque ait été pour elle un bien. Elle lui a fourni l'occasion d'accroître son commerce avec l'Argentine, c'est vrai; elle a tiré une certaine gloire de la gloire de ses enfants, les colonisateurs de la pampa, les hommes politiques, les grands industriels, les

éducateurs du peuple, c'est encore vrai. Mais qu'est cela en regard de la double perte militaire et économique de quatre-vingt-dix mille paysans dont la plupart eussent fait d'excellents soldats ou eussent aidé à l'expansion d'une saine et belle race dans l'intérieur du pays, à l'accroissement du commerce, surtout au progrès de l'agriculture? La France a si bien conscience de la gravité de sa perte qu'elle cherche par de fréquentes amnisties à ramener ses fugitifs et ses insoumis. Procédé peu fructueux, que remplacerait avantageusement pour elle une meilleure intelligence des intérêts de la colonie française dans l'Argentine et l'Uruguay.

Rappeler sans cesse les fugitifs est bien; mais plus habile, et souvent plus efficace, est la manœuvre opposée : celle qui consiste à favoriser au-delà des mers ceux qu'on n'a pas su retenir au sol natal. Cela est d'abord d'une bonne politique étrangère, car, avec la fortune de ses émigrés, s'accroît le renom, ou le prestige, de la mère-patrie. Puis cela peut déterminer le résultat visé par l'amnistie ou le rappel; car l'exilé, se souvenant mieux d'un pays aimé qui veille toujours sur lui, se sentira plus tenté d'y ramener une famille prospère et d'y aller terminer ses jours.

Malheureusement, la France n'a pas compris jusqu'ici l'importance de cette politique à l'égard de ses émigrés argentins. Plus d'une fois, dans le cours de ce demi-siècle, les Basques-Français, secondés par leurs frères d'Espagne, se sont trouvés dans une situation exceptionnellement favo-

rable pour créer avec la France un courant d'affaires que les autres pays nous auraient envié : mais la timidité des capitaux engagés a toujours empêché l'exploitation de ces ressources. « Les financiers métropolitains, dit M. Lesca, ne veulent pas connaître ce qui se passe en Amérique et moins encore risquer là-bas des capitaux ; cependant, combien l'épargne française aurait gagné à être dirigée vers ce pays et combien se seraient développés l'action et le commerce français à la Plata, si cette valeureuse émigration basque et béarnaise avait eu l'appui des capitaux français ! Jusqu'à ces dernières années rien n'avait été fait de ce côté, et tout ce que nos compatriotes ont acquis, ils ne le doivent qu'à leurs propres efforts¹. »

Encore, si les initiatives privées avaient été récompensées ! Mais non. Le gouvernement français n'a décerné ni un ruban ni une médaille aux créateurs d'industries nouvelles : il n'a accordé ni prix ni subsides aux œuvres de bienfaisance créées là-bas pour nos compatriotes malheureux.

Bien au contraire, il s'est trouvé des consuls pour déclarer que la première ligne de conduite à tenir en Amérique était d'éviter le contact avec

1 Nous faut-il croire enfin à une réaction dans ce sens ? Le prince Louis d'Orléans signale un apport important de capitaux français dans la création de deux travaux de premier ordre : le port de Rosario et le chemin de fer transversal qui doit relier Bahía-Blanca et Rosario. Ces deux immenses entreprises sont l'œuvre de Sociétés françaises.

l'élément français. A deux reprises nos compatriotes se sont vu traiter de « banqueroutiers » et d' « aventuriers » dans des feuilles demi-officielles. Chaque fois qu'ils ont voulu s'appuyer sur leur gouvernement, ils se sont attirés des déboires ou des difficultés. Au témoignage de M. Lesca, M. Ribes, le créateur de la navigation fluviale dans l'Argentine, déclarait que le seul bateau qui lui procurait des ennuis, c'était celui où flottait le pavillon français. Le consulat lui reprochait de ne pas se soumettre aux exigences de la loi française; aussi tous les autres bateaux portaient-ils le pavillon anglais, argentin ou uruguayen, qui ne lui attiraient aucune difficulté. « Cet homme, qui avait inscrit sur ses bateaux la devise *Res non verba*, aurait dû être mille fois décoré; on l'agaçait par de sottes chinoiseries administratives. »

Aussi qu'est-il arrivé? Nos colonies françaises de l'Amérique latine se sont développées individuellement, sans que la France ait été associée à leurs fastes ou à leur fortune. Des milliers de Français se sont signalés, sans que la France ait à revendiquer la moindre part dans leur triomphe. Pour beaucoup de ces émigrés, leur nationalité même est demeurée inconnue. N'ayant plus à compter avec la mère-patrie, ils se sont si bien fondus dans les milieux nouveaux qu'ils passent aux yeux de tous pour des Américains authentiques.

Ce phénomène est particulièrement saillant dans les colonies basques-françaises de l'Argentine et de l'Uruguay. Déjà assez disposé, en vertu de son

nationalisme individuel, à prescinder de la France dans ses montagnes natales, l'émigré euskarien ignore généralement l'existence même des consulats. Cet « esprit de corps », que nous avons étudié dans notre *Seconde Partie*, n'intéresse que l'élément basque et s'étend presque toujours aux Basques originaires des deux versants¹. Avec les premiers mots de castillan qu'il doit apprendre, le nouvel arrivant a bien vite fait d'oublier les bribes de français qu'il apprit à l'école du village natal. C'est encore un Basque, mais non plus

1 Il existe pourtant, on l'a vu plus haut, un *Centre basque-français* à Buenos-Ayres. Il fut créé en 1895 pour faire face à un centre basque-espagnol fondé en 1887, la *Laurak Bat*. Mais ces deux associations sont assez peu continentales, et l'on est porté à croire qu'elles fusionneront un jour toutes deux avec la grande association purement basque : la *Euskal-Echea*. « C'est là, dit un journal vasconairien, la *Euskaria*, un bel idéal qu'il est parfaitement possible de mener à bonne fin. Il est clair que la chose présenterait de sérieuses difficultés matérielles... Mais il n'en est pas moins vrai que la fusion de la « Laurak Bat » et du C. B. F. avec la « Euskal-Echea » serait le plus grand événement dont pût se vanter la colonie euskarienne de la Plata. Ainsi renforcée, la « Euskal-Echea » présenterait les mêmes caractères ethniques de l'œuvre actuelle, mais les éléments de progrès que lui apporterait cette fusion augmenteraient considérablement son influence. Alors vraiment nous aurions à compter sur une association formidable dont les bienfaits atteindraient amplement les besoins matériels et moraux de toute la colonie... L'idée est donc lancée. A d'autres plus influents que nous il incombe de l'étudier comme elle le mérite et de la mener à bien. Tous les Basques bons et désintéressés seront avec eux, et nous leur promettons d'ores et déjà notre humble mais tout dévoué concours. » — *La Euskaria* du 24 avril 1909 : *Euskal-Echea unica sociedad vasca*.

un Basque-Français : c'est un Basque-Argentin.

On le voit : l'émigration basque s'est produite presque en pure perte pour la France. Conclurons-nous de ce fait à l'enrayer complètement? Certes non. Le progrès de notre commerce, quelque modeste soit-il, est un bien assez chèrement payé pour que, de ce point encore, nous nous déterminions à ne pas oublier à jamais la route « des Amériques ». Maintenons donc toujours un certain courant qui suffira à entretenir ces relations commerciales. Mais surtout, que la France prenne à cœur les intérêts de ses émigrés ! Au témoignage du prince Louis d'Orléans, il y a près de 40.000 Français à Buenos-Ayres; notre commerce, dans la République, se chiffre chaque année par 300 millions d'achat. N'y a-t-il pas là des proportions capables d'occuper un instant la sollicitude de la France?

Certes, je ne demande pas que la France intervienne à tout propos dans les affaires des émigrés. Par le temps qui court, surtout, les intérêts les meilleurs de la colonie basque-française, je veux dire ses intérêts religieux et moraux, n'ont rien à gagner à un contact trop étroit avec les hommes de notre gouvernement. Mais nos émigrés sont en droit d'attendre de la mère-patrie la protection que tout pays doit à ses nationaux et de prétendre à ses faveurs en récompense de leurs mérites acquis. Ainsi le nom de la France s'attachera à leurs œuvres et, eux-mêmes, dans leurs luttes courageuses ou dans leur succès magnifique, se montrent

ront plus Français tout en demeurant purs *Euskaldun*¹.

II. — Restent enfin les intérêts du petit peuple basque. Le bien qui lui est venu de l'émigration compense-t-il le mal qu'il en retire? — Oui, semble dire un économiste fort autorisé, Louis Etcheverry².

De fait, il est bien à noter que l'énorme perte de bras subie pendant le dernier siècle n'a pas fait péricliter les intérêts de l'agriculture. Au plus fort du mouvement migrateur, de 1840 à 1892, la culture a gagné dans le petit pays, et le rendement par hectare est plus élevé. Par ailleurs la misère ne semble guère s'accroître, et le seul point qui nous navre dans cet ordre de choses, je veux dire la vente des domaines, n'est point dû à l'émigration — qui en est plutôt la suite — mais à la loi du partage forcé. De plus, un très grand nombre de nos maisons-souches ont été raffermies par un morceau d'or venu de Californie : beaucoup ont été rachetées dans la pampa argentine ou dans l'Uruguay. Sur bien des demeures on pourrait graver ce qu'on

1 Nous n'avons pas autorité pour juger des intérêts de l'Espagne comme nous le faisons des intérêts de la France et du pays basque, dans un problème qui intéresse également ces trois régions. Nous rappellerons seulement qu'en édictant, en 1907, une loi très sévère contre l'émigration, le gouvernement espagnol a assez clairement manifesté l'inquiétude et les dommages que lui causaient les exodes de ses provinces et tout spécialement ceux des *Provincias vascongadas*, la région la plus riche de la Péninsule.

2 *L'Émigration dans les Basses-Pyrénées pendant soixante ans.*

lit au-dessus d'une porte, dans la grand'rue du village d'Ainhoa : « *Cesle maison apelée Gorrilia a esté racheplée par Marie de Gorrili, mère de feu Jean Dolhagaray, des sommes par lui envoyées des Indes, laquelle maison ne se pourra vandre ny engager Fait en l'an 1662* ¹. »

Enfin, ce prodigieux ensemble d'efforts et d'industries tentés pour gagner fortune a éveillé dans le fond du tempérament basque cet esprit d'initiative, de hardiesse et de ténacité que les ancêtres y avaient déposé.

Mais ce sont là des avantages purement matériels : il en est de meilleurs au regard de notre prestige national ; et c'est l'émigration qui nous les a acquis. C'est l'émigration qui a mis en lumière les ressources cachées au fond du tempérament basque. Jusque-là le paysan souletin ou navarrais, blotti dans ses vallées profondes, avait passé peut-être pour un bon laboureur ou un honnête contrebandier ; mais personne n'avait soupçonné en lui l'initiateur hardi, le colonisateur intelligent. C'étaient là des germes cachés qui, pour se développer, n'attendaient qu'un champ plus large, plus de lumière et plus d'air. La pampa américaine a été par excellence le champ nouveau où ces qualités, enfouies dès les temps lointains dans les réserves héréditaires, se sont épanouies au plein jour. En un demi-siècle, le peuple basque s'est posé au premier rang des peuples colonisateurs.

¹ H. O'SHEA, *La Maison basque*, p. 8. Pau, 1887.

Si j'en crois M. René Gonnard, professeur à la Faculté de droit de Lyon, je mettrai encore sur le compte de l'émigration l'un des priviléges les mieux reconnus du pays basque : les familles nombreuses. Je reconnais que l'assurance de voir tous ses enfants se débrouiller vaillamment par le monde est un stimulant à la loyauté du mariage, même dans une communauté chrétienne qui considère cette loyauté comme un devoir strict de la loi morale. « Un peuple qui émigre beaucoup multiplie beaucoup, explique M. Gonnard. L'émigration largement pratiquée habitue les parents à l'idée que les enfants auront toujours, au pis aller, la ressource de s'expatrier ; et d'autre part, en voyant des vides se créer, chacun est porté à penser qu'il y aura de la place pour les nouveau-venus. Aussi voit-on presque partout les provinces qui donnent le plus fort contingent à l'émigration être celles qui, malgré cela conservent la population la plus dense. Et si la densité de la population est une des causes de l'émigration, on peut dire aussi bien qu'une émigration normale, non morbide, est une des causes de la densité de la population, quelque paradoxalement que cela, paraisse à première vue ¹. »

Certes, ce sont là de beaux avantages ; et à les considérer dans l'ordre absolu, ils constituent un vrai bienfait de l'émigration. Pourtant, si je les compare au mal que nous a causé ce long exode,

¹ *Dépopulation et législateurs*, Paris, LAROSE et FORCEL, 1909.

j'ai lieu de juger que les bienfaits ont été trop cherrement payés. Qu'une nation nombreuse et fermement établie jette à corps perdu cent mille citoyens sur les plages d'Amérique, rien de mieux : la souche originale a assez de vitalité pour n'être nullement affaiblie par cette perte. Mais qu'un petit peuple, qui compte à peine cent cinquante mille âmes, en France, en détache quatre-vingt-dix mille presque en pure perte dans le cours d'un siècle : il y a là un grave désordre et un sérieux danger. Le désordre est en ce fait que ce qui devait être un dérivatif, disons le mot, un *exutoire*, devient un courant tumultueux : le secondaire prend la place du principal, et le subordonné entraîne le dirigeant. Dès lors le danger est palpable : fatallement ce désordre compromettra l'équilibre et il est à craindre qu'entraînée par ce courant affolé, la réserve originale n'aille se perdre avec lui en mille imperceptibles filets.

Or, le petit peuple basque est précisément l'une des communautés qui ont le plus besoin de cohésion et d'unité pour se défendre contre les infiltrations néfastes de la grande civilisation ; et ce n'est pas trop pour cette résistance de toutes ses énergies ramassées en un noyau compact dans la position éminemment stratégique de ses Pyrénées.

Par malheur, cette génération de dispersés n'a pas fait que d'épuiser la source : en y retournant, après avoir vagabondé par le monde, elle y a apporté des éléments étrangers qui la troublent.

Les « Américains » revenus au vieux pays, avec leur mentalité d'outre-mer, ont mis dans le peuple certain esprit moderne, certaines fièvres mauvaises, qui ont troublé la noble sérénité du peuple terrien.

Si j'en crois une anecdote racontée par le voyageur anglais W. H. Koebel, le milieu argentin, avec ses habitudes du jeu et des forts paris, n'exerce pas toujours sur nos compatriotes une influence très saine : « Deux Basques, écrit W. H. Koebel, avaient, pendant de longues années, laborieusement travaillé dans une entreprise de laiterie assez précaire. Ils eurent un beau jour la chance de gagner un des lots les plus importants d'une loterie. C'en fut de trop pour leurs âmes méridionales, et ils furent saisis d'un furieux sentiment de révolte contre leur ancien métier. Au cours des orgies auxquelles ils s'adonnèrent, ils se souvinrent tout à coup de leur gagne-pain : leurs vaches. Ils les lâchèrent dans les rues, en présent à tous ceux qui se donneraient la peine de les attraper. Plus tard ils se rembarquèrent dans l'opulence pour leur patrie, mais, étant donné la surexcitation dans laquelle ils se trouvaient, il est peu probable que leur argent leur ait duré longtemps¹. »

Il n'est pas jusqu'au domaine religieux où l'exemple des émigrants enrichis n'ait ouvert quelques brèches. Dans maint village basque, c'est l'Américain qui représentera — parfois à lui seul — l'indifférence religieuse ; et l'on dira de lui qu'il a

¹ W. H. KOEBEL, *L'Argentine moderne*, p. 61.

laissé la religion aux Amériques. Heureux encore s'il conserve en son fond assez de *foi atavique* pour se reconnaître, au dernier moment, sur le seuil redoutable des Amériques sans retour...

Or, notez-le bien : les graves inconvénients que nous venons d'énumérer ne sont pas le fait de l'émigration envisagée en elle-même, mais de l'émigration *en masse*, de l'émigration *déréglée*. Supprimez soixante mille départs dans ce nombre exorbitant des quatre-vingt-dix mille émigrés : et bon nombre des bienfaits de l'émigration subsistent : l'infusion ou l'éveil modéré de l'esprit d'initiative, l'allégement des domaines grevés ; et les résultats mauvais sont quasi conjurés : le noyau de la race n'est pas sensiblement entamé ; et que sera l'influence de rares « Américains » revenus moins bons qu'ils n'étaient partis ?

Mais laissons le passé ; le corriger n'est utile que si la retouche doit rectifier l'avenir. Que les fautes de la première période d'émigration nous apprennent à mieux préparer la seconde. Revenons au principe fondamental de l'émigration dans la famille-souche. Sauvegardons, tout d'abord, la vitalité de la tige originale ; à cela le meilleur de nos énergies ; et dès lors chaque héritier à son domaine, chaque chef de maison dans sa maison. Autour de l'héritier, un groupe compact d'intéressés au domaine : grands-parents, célibataires, jeunes cadets. Puis enfin, pour ceux qui restent, après avoir pourvu au « personnel » qu'exige la prospérité intérieure — les Amériques ! Moins nombreux, et tou-

jours appréciés, les émigrants basques pourront ainsi ne répondre qu'au plus avantageux de l'énorme demande dont ils sont l'objet dans l'Argentine, l'Uruguay et le Canada.

Ainsi encore, tout en modérant cette folle marche, nous la purifierons, nous la rendrons plus apte à maintenir notre honneur, en supprimant les cas d'exode par désespoir pour ventes de domaines ou partages forcés. Nous retiendrons encore sous la saine influence du pays natal des exaspérés et des aigris qui parfois ont compromis, dans les révolutions américaines, l'honneur de notre nom.

CONCLUSION

LE DANGER ET SES REMÈDES

Cela, c'est la part du rêve, c'est l'idéal. Mais le moyen pratique d'enrayer la folle course de l'émigration et de retenir les chargés de maison à leurs foyers héréditaires?

Ce moyen pratique, il est au pouvoir de la France. Il est au pouvoir de nos législateurs d'attacher fortement au sol, de maintenir à leur poste des milliers de ces jeunes hommes qu'ils poursuivent vainement de leurs amnisties. Nous l'avons vu : une *grosse parl* de l'équipe annuelle des émigrants est formée par les jeunes héritiers, qui n'ont pu conserver leur domaine pour n'avoir reçu du vieux maître qu'une quotité disponible insuffisante. Eh bien ! qu'on mette aux mains du testateur des pouvoirs plus efficaces ! Notre dernière loi sur l'insaisissabilité du Bien de famille (12 juillet 1909) est déjà une bonne chose : mais elle est insuffisante pour la moyenne propriété. Il faut mieux encore. Le jour où nos législateurs étendraient la quotité disponible jusqu'à la *moitié des biens*, je garantis que le nombre anormal des émigrations basques se réglerait du coup, les maîtres de maison étant désormais à l'abri des ventes pour partage forcé, et la multiplication des domaines en pleine acti-

vité retenant dans chaque foyer un plus grand nombre de cadets pour la tâche grandissante.

Et qu'on ne redoute pas de voir les dits cadets, mis désormais en possession d'une dot inférieure à celle que leur attribuait le partage forcé, émigrer en masse pour arrondir au loin leur maigre magot; car la *baisse* des dots chez les cadets devant être, dans l'hypothèse, *générale*, tel garçon avec 600 francs rencontrera une aussi bonne cadette, *en pays basque*, que tel autre, *ailleurs*, nanti d'un billet de mille.

Si nos gouvernans rougissent de revenir à d'aussi vieilles chansons que la liberté testamentaire et les droits de l'autorité paternelle, qu'ils mettent en œuvre les remèdes ordinaires, à l'exemple de la Belgique et de l'Allemagne, en développant les sources intérieures de la prospérité agraire. Malgré tous ses goûts d'aventure, un jeune paysan demeurera fidèle à son coin de terre s'il y trouve la pleine prospérité et le bonheur; et quand force lui sera de quitter la maison natale, il louera volontiers, pour l'acquérir peu à peu, quelqu'un de ces domaines qui auront sombré aux temps mauvais de l'agriculture. Ainsi le pays reprendra ses traditions du bien de famille tenu et exploité, non plus par des mercenaires, mais par les premiers intéressés, les enfants du foyer.

Que le pays se hâte s'il veut fixer ainsi les laboureurs au coin de terre ! Qu'il profite du désavantage de son rival le gouvernement argentin, incapable encore de fixer dans la pampa les familles de ses défricheurs à cause de la répartition des terres en

grands latifundia. « Au point de vue de la constitution de la propriété rurale, écrit le prince Louis d'Orléans, l'Argentine se trouve encore dans un état primitif, quasi féodal, en raison de l'énorme étendue de terres accaparées par un petit nombre de possesseurs. Tandis qu'en France, par exemple, la moyenne des exploitations rurales est de huit hectares, les estancias de l'Argentine occupent presque toutes des superficies qui varient entre 5.000 et 75.000 hectares et atteignent parfois, même aux abords de la capitale, 100.000 hectares de terrain... On conçoit que cet état de choses empêche la constitution de la petite propriété si nécessaire à un pays en formation comme l'Argentine et arrête, avant tout, l'accroissement de la population étrangère, incapable de se fixer avantageusement dans le pays en raison des difficultés qu'elle y rencontre ¹. »

Le jour où l'Argentine, à l'exemple du Canada, se mettra à subdiviser la propriété et à vendre, par petits morceaux, des terrains à bâtir, les Basques y accourront par milliers, et sans esprit de retour cette fois. Or, qu'on y prenne garde, l'Amérique latine se rend pleinement compte de ce vice radical dans son œuvre de colonisation, et elle cherche déjà à y remédier. Lisez cette page d'un volume qui a qualité pour parler savamment des choses de l'Argentine :

« L'une des causes qui enrayent l'essor de l'im-

1 *Le Correspondant*, 10 juillet 1908

migration réside dans la mauvaise distribution de la terre, dans les difficultés que doit surmonter l'immigrant-agriculteur pour devenir propriétaire, ne fût-ce que d'un lopin de terre de labour, enfin dans le manque d'entreprises de colonisation sérieuses, fournissant au cultivateur les moyens de travailler son lot et d'en devenir ensuite le maître. Combien d'immigrants, venus dans le pays avec la pensée d'acheter un morceau de terre, ont dû abandonner ce rêve à cause des difficultés qu'ils ont rencontrées pour obtenir la terre divisée¹¹ ».

Loin de pousser à la formation de la petite propriété, l'État a contribué à la constitution de grands latifundia, qui sont le principal obstacle au peuplement du pays. Il aurait dû diviser en petits lots accessibles aux fortunes modestes les grandes étendues de terre voisines des voies ferrées ou des ports. Il en aurait offert la vente à prix réduit dans les communes d'Europe d'où sort, chaque année, un nombre considérable d'émigrants. Mais non; l'administration argentine a exigé des formalités longues et ennuyeuses, qui épuisent bien vite l'épargne et la patience de l'acheteur.

« Donc, l'Argentine, si elle désire résoudre ce problème vital de la colonisation, doit se préoccuper d'adopter, en cette matière, un plan bien étudié ayant pour but la subdivision des grands

11 *L'Argentine au XX^e siècle*, par A. MARTINEZ et M. LEWANDOWSKI. Armand COLIN, 1907, p. 95.

latifundia et s'efforcer d'attacher l'agriculteur à la terre qu'il cultive, en le rendant propriétaire. Sans cette réforme nécessaire l'Argentine continuera à contempler le phénomène de l'immigration temporaire, retournant à son pays d'origine dès qu'elle a pu amasser quelque argent par l'épargne, ce qui est on ne peut plus préjudiciable aux intérêts permanents du pays. »

Le gouvernement argentin ne peut manquer, avant longtemps, de réformer son régime de propriété.

Déjà même on cherche à établir des entreprises facilitant au laboureur l'acquisition de ses champs. Et ces réformes seront d'autant plus dangereuses pour l'équilibre euskarien qu'elles auront été inspirées et menées à bonne fin par nos émigrés eux-mêmes. Or, il se trouve que les Basques ont été les premiers à les pressentir et à les mettre en œuvre. Loin de nous, certes, la pensée de leur en faire un reproche ! En voulant améliorer la condition de l'émigrant, ils font preuve d'intelligente philanthropie, et, en travaillant à la constitution d'un foyer stable, ils obéissent à l'instinct séculaire de la race.

Pour notre part, nous sommes très favorable à l'établissement des Basques en familles-souches et en colonies fixes dans la pampa ; cet état de choses est préférable mille fois à la vie mercenaire de l'émigré d'aujourd'hui. Nos réserves portent seulement *sur la quantité* ; et tout en louant très fort les tentatives faites en faveur du *homestead* dans

la prairie argentine, nous croyons devoir signaler le danger qu'offre cette institution d'attirer trop d'individus au détriment du vieux pays.

Déjà, en 1897, un voyageur basque-espagnol, J.-M. de Hernandarias y Zubizar, ancien membre de la Junta de Biscaye, avait fait observer à ses compatriotes d'outre-mer que le fractionnement de la propriété avait été la principale cause du développement de la richesse publique en France et dans l'Amérique du Nord¹. Pour l'Argentine, il constituait peut-être l'unique moyen de fixer au sol l'élite des émigrés. « Ce moyen, ajoutait-il, vous sera d'autant plus facile que, pour l'appliquer, vous n'avez pas, vous, des attaches héréditaires à briser, un bien ancestral à morceler. » Le premier, il émit l'idée de la fondation d'une banque constituée à cette fin. La Société, dûment garantie par les pouvoirs publics, achèterait les grands *latifundia* et les revendrait ensuite, par fractions suffisantes à l'entretien d'une famille, aux laboureurs, aux défricheurs, aux moyens éleveurs.

C'est à un Basque aussi que devait revenir, dix ans plus tard, le mérite de mettre ce projet à exécution.

Le 8 janvier 1908, le Gouvernement supérieur de la Nation approuvait les statuts d'une nouvelle Société coopérative limitée qui s'intitulait *Banco basko argentino*. Elle venait d'être fondée sur l'ini-

1 Juan S. JACA, *Hernandarias y Benalcazar, o sea, el pasado y presente económico, político y social de la República Argentina*. Buenos-Ayres, 1899, p. 73.

tiative d'un homme dont nous avons eu déjà l'occasion de parler : M. Martin Errecaborde, originaire de Sauguis, en Soule.

Le nom de la nouvelle institution ne manqua pas de soulever une vive curiosité. On avait bien l'idée du Basque laitier, du Basque abatteur, du Basque fermier et laboureur, mais que pouvait bien être un Basque... banquier?

Un reporter du *Nacional* courut au 22 de la rue des *Piedras*, domicile de l'étrange initiateur. Il fut introduit auprès d'un petit homme aux lunettes d'or, à la barbiche grise, et d'une très franche simplicité de manières. « Pourquoi nous nous intitulons Banque basko-argentine? dit M. Errecaborde. C'est que ce nom exprime bien notre double caractère de Basques attachés corps et âme à l'Argentine; nos fils sont argentins; et c'est dans l'Argentine que nous avons amassé notre fortune. D'ailleurs notre Société demeure ouverte à quiconque veut y entrer.

« Nous exécuterons toutes les opérations de Bourse; mais nous réservons notre préférence à celles qui ont pour objet les biens fonciers que nous nous proposons de fractionner pour en faciliter l'achat par les petites gens. Nos statuts nous autorisent à acheter en notre propre nom les grands domaines et à les vendre ensuite par le menu.

« Rien de plus facile, pour le petit acheteur, que l'acquisition d'une propriété. Dès le premier versement partiel il recevra en bonne forme son titre de possession; le reste du prix demeurera garanti

par la propriété et sera réglé petit à petit suivant les ressources du créancier. Jusqu'à complète expiration de la dette, la Banque percevra des intérêts qui iront diminuant au gré des versements du capital dû. Bien entendu, la propriété pourra être libérée du premier coup par le versement de la somme intégrale. Ainsi l'acheteur n'aura pas à payer d'intérêts à la Société, et la Société, se trouvant plus riche en capitaux, pourra multiplier ses opérations.

« Que vous dirai-je de l'avenir de notre Société? Il sera l'œuvre du présent. Or, le présent ne pourrait être dans une situation meilleure. Le capital que nous avons réalisé en deux mois couvre surabondamment nos frais généraux. Nous espérons beaucoup dans le progrès du pays et nous y collaborerons de notre mieux en encourageant l'épargne, en facilitant la division des terres et leur acquisition par le plus grand nombre possible d'habitants¹. »

Il faudrait connaître bien mal nos paysans basques pour ne pas pressentir l'effet que produiront sur lui ces réformes dans la situation des émigrés. Que M. Errecaborde fasse insérer dans les journaux du vieux pays ou afficher sous le porche des églises pyrénéennes des offres de petites terres à vendre dans la pampa, et je puis assurer que l'émi-

¹ *El Nacional* du 7 juillet 1908. Art. : Nueva institución bancaria : el Banco Basko-Argentino. Con el iniciador S^r Errecaborde. Objeto principal : subdividir la propiedad rural.

gration basque subira une hausse énorme. Quel est celui de nos jeunes gens qui, dégoûté de labourer une terre soumise à tant de vexations, excité par les récits des « Américains » et « l'inquiétude atavique », ne se sentira tenté de « partir pour les Amériques », si ses compatriotes lui garantissent là-bas l'acquisition d'une terre libre, d'une terre à lui, dès un premier versement minime? Le besoin du bien de famille est profondément enraciné dans tout tempérament euskarien. Et comment celui qui bravait l'aventure d'outre-mer au mépris de ce besoin hésiterait-il à la tenter désormais pour le satisfaire?

Ce n'est pas, comme on l'a cru parfois, le développement de l'industrie qui pourra enrayer ce mouvement, du moins pour la fraction du pays qui nous occupe et dans un avenir prochain. Le paysan basque a trop l'amour de la terre, et il méprise trop l'atelier pour hésiter un moment entre le travail au champ et la corvée des machines.

Les grandes manufactures de Mauléon ont dû se pourvoir d'ouvriers en Espagne, et les enfants du pays qu'elles occupent ne sont guère des fils de paysans. Seules, quelques jeunes filles préféreront coudre des sandales chez Béguerie ou Cherbero que d'aller chercher en Amérique une terre à soi avec une petite maison.

Une seule chose peut arrêter l'exode imminent : le développement de l'agriculture et la protection du bien de famille dans le pays. Que l'on ferme le marché aux produits agraires de l'étranger; qu'on

favorise l'écoulement des vins et des céréales; surtout qu'on affermissoit par tous les moyens le foyer familial. Alors tous les paysans basques chanteront avec Zalduby la saine joie de vivre et de travailler au petit coin natal :

Les labours, oh ! la belle et puissante chose ! — C'est là que travaille la main de Dieu, — sur la main de l'homme pressée, pour que [cet homme] s'y appuie !

S'il n'y avait pas de laboureurs, écoeurantes seraient les campagnes; — le champ paresseux ne donnerait guère de grande chose. — Habitant de la ville, toi, c'est sûr : que mangerais-tu? Dis-le moi?...

Oh ! la belle lignée d'enfants qu'il y a dans les maisons des laboureurs ! — Mollets épais, corps svelte, peau nette et saine ! — Aimables rejetons des loyaux père et mère !...

Par les dimanches, en pays basque, beau [est] le laboureur ! — A l'église, chantant [que c'en est une] gloire; à la place, joueur de pelote; — une fois vieilli, sur la pierre à s'asseoir, juge ou marqueur.

C'est sur cette vision que je veux clore ces pages comme sur la forme la plus passionnément évocatrice pour tout Basque exilé, du peu de bonheur paisible qui tient dans une pauvre vie...

Cadix, 1907. — s' Heeren-Elderen, 1909.

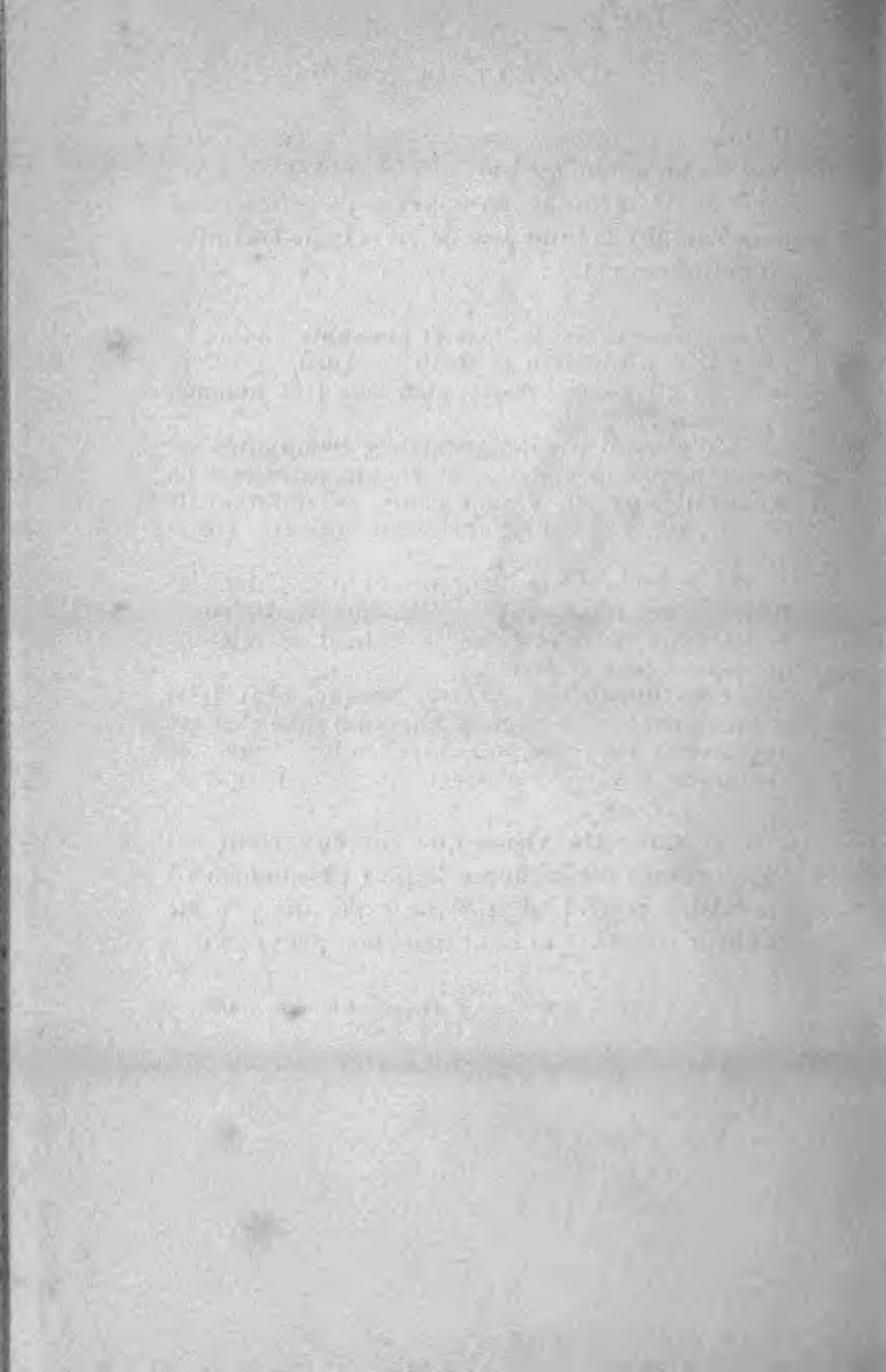


TABLE DES MATIÈRES

| | |
|------------------------|------|
| PRÉFACE | VII |
| INTRODUCTION | XVII |

PREMIÈRE PARTIE

L'Inquiétude atavique dans l'âme basque.

CHAPITRE PREMIER

L'INQUIÉTUDE ATAVIQUE

| | |
|---|---|
| Les causes partielles de l'émigration : indépendance et servitude militaires; agents et « raccoleurs »; le régime successoral. — La raison profonde du mouvement migrateur : l'inquiétude atavique, son origine, sa nature, ses manifestations à travers les âges | 3 |
|---|---|

CHAPITRE II

PÊCHEURS DE BALEINES

| | |
|---|--|
| Les initiateurs. — Du golfe de Gascogne au Groenland. — Les pêcheurs basques et la découverte de l'Amérique : la terre des Bacalaos. — Chez | |
|---|--|

les tribus sauvages du Saint-Laurent : traditions canadiennes. — *Euskara* et langue humonne : la légende et ses fondements. — Les anciennes stations basques de Terre-Neuve ; leurs souvenirs. — Les nouvelles colonies : Saint-Pierre et Miquelon. — La hantise de la mer 35

CHAPITRE III

CORSAIRES, MARCHANDS ET CAPITAINES

Les Corsaires basques : bandits et aventuriers ; Aguirre le Fou ; l'aïeul d'un saint ; Pello te tLe Croisic. — Les capitaines : l'occupation espagnole dans l'Amérique du Sud ; soldats et colonisateurs : Irala, Legazpi, Garay, Zabala, Elcano, Oquendo, Ibarra, Churruca, Antoine et Arnaud d'Abbadie. — Les bateaux marchands : la *Hermandad de las Marismas* ; les Basques dans les Flandres, au Canada, au Chili, au Venezuela. — La hantise de la mer. 62

CHAPITRE IV

NOS MISSIONNAIRES

L'inquiétude atavique et la vocation de missionnaire. — Une famille de missionnaires : les Xavier. — L'*euskara* et les langues brésiliennes. — Un missionnaire flegmatique : Juan de Ugarte. — Arriola, le missionnaire aveugle. — Vega, le maître d'école. — A travers l'Amérique et l'Empire du Milieu. — La mission privilégiée des Basques : le Japon. — *Euskara* et Japonais. — Le cardinal Lavigerie. — Un mis-

- sionnaire « très Basque » : Joseph Hurlin. — Psychologie du missionnaire basque 99

DEUXIÈME PARTIE

L'Émigré.

CHAPITRE PREMIER

PSYCHOLOGIE DE L'ÉMIGRÉ

- L'esprit de retour : nostalgies poétiques et projets têtus. — L'esprit de race et de corps : apparences et réalités, la tactique de l'effacement, les sociétés euskariennes d'Amérique. — L'esprit d'organisation : la *Euskal-Echea*, son organisme, ses développements. — L'esprit d'initiative : tradition et progrès 145

CHAPITRE II

LES ROUTES DE LA FORTUNE

- L'industrie : la laine et les cuirs; la laiterie; débardeurs et sandaliens; les *saladeros*. — L'élevage : le maître de la Pampa; à l'école du Gaucho; le triomphe. — En Californie : les bergers du Nevada, la vie basque aux bords du Pacifique. — La culture : de petit laitier à riche propriétaire; un pionnier de la pampa. — Au Canada : le problème français, la colonisation : impressions de deux bûcherons 182

CHAPITRE III

LA PART À DIEU

- La fidélité aux sentiments religieux chez les émigrés. — L'aumône d'un berger-poète de Californie. — La *Euskal-Echea* et les traditions chrétiennes. — L'indifférence religieuse à la caserne. — Les doléances d'un chasseur d'Afrique. — La religion des « Américains ». — Les premiers missionnaires basques de l'Argentine. — Un apôtre : le P. Guimon. — Etat actuel des missions basques d'Amérique 220

TROISIÈME PARTIE

Le Problème de l'Emigration.

CHAPITRE PREMIER

LE SORT DE L'ÉMIGRANT

- Les pessimistes : la spéculation sur les esclaves blancs; les entrepôts de troisième classe; la ruine de l'élevage, de l'agriculture et du commerce. — Les optimistes : l'Amérique « terre promise ». — L'ère des tâtonnements : débuts difficiles; guerres et révolutions : misères morales. — La situation présente. — Améliorations matérielles : conditions d'embarquement; appui des prédécesseurs. — Améliorations morales : les œuvres d'émigrants 235

CHAPITRE II

LA PART DU LION

- La grande émigration militaire du XVII^e et du XVIII^e siècle : son influence politique, économique et morale. — La nouvelle émigration : hommes d'État et hommes d'œuvres. — L'élément basque dans la formation de l'aristocratie. — Les défricheurs de pampas. — Les cités nouvelles. — L'accroissement de l'élevage, du commerce et de l'industrie 255

CHAPITRE III

LES INTÉRÊTS DU PAYS ET DE LA RACE

- Les intérêts de la France : pertes économiques et militaires. — La France indifférente. — Les intérêts du pays basque; pertes et profits : l'agriculture, le raffermissement des domaines, le réveil de l'initiative; mentalités d'outre-mer; la folle marche 269

- CONCLUSION : Le danger et ses remèdes 282



ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le vingt-cinq mai mil neuf cent dix

PAR

L'Imprimerie de Montligeon

POUR

La Nouvelle Librairie Nationale

